28 JUIN 1952

N° 350 - 450 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

LES ÉTATS ASSOCIÉS D'INDOCHINE

NUMÉRO SPÉCIAL

"TOURISTES...

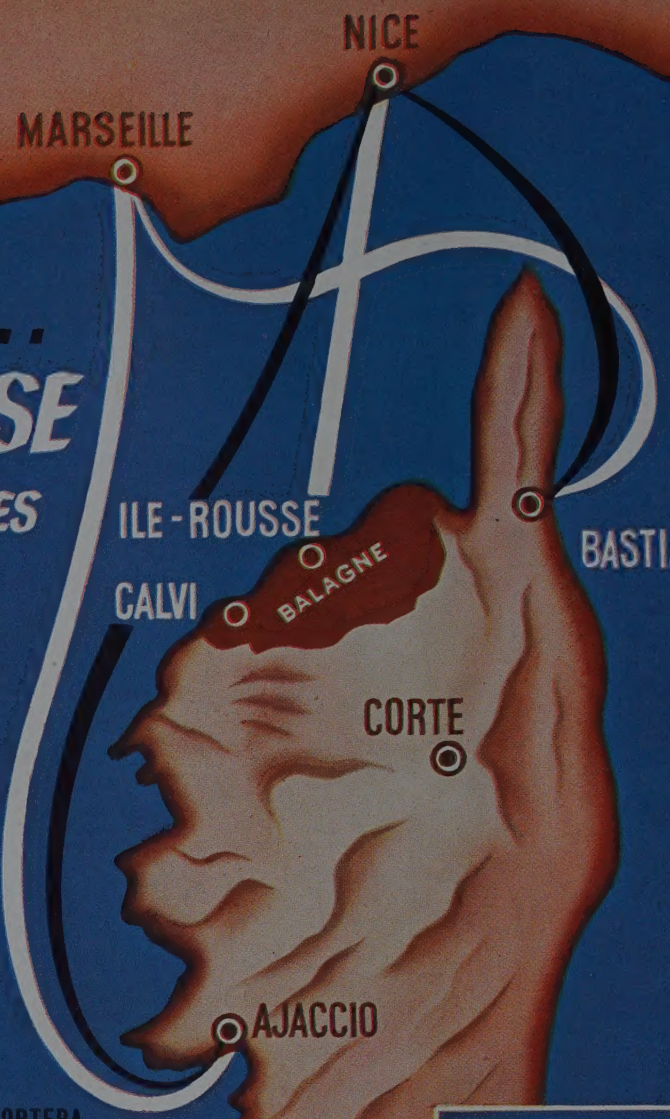
...QUI VISITEREZ LA CORSE PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

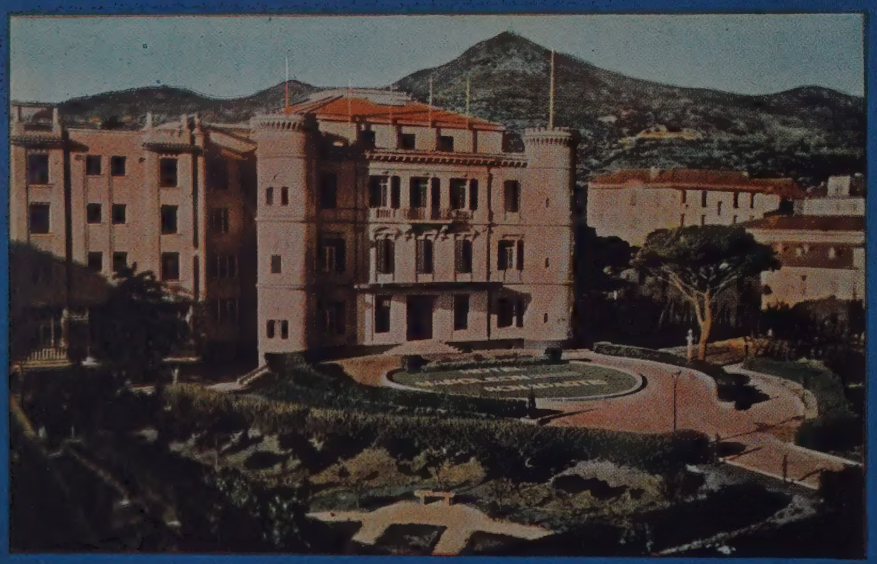
CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI

L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES

LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE





UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES
LES BEAUTÉS
DE LA CORSE

S. M. Sisavang Vong,
roi du Laos.

S. M. Bao Daï, chef de l'État du Vietnam,
avec M. Jean Letourneau, ministre d'État,
chargé des relations avec les États Associés.

S. M. Norodom Sihanouk,
roi du Cambodge.

LES ÉTATS ASSOCIÉS D'INDOCHINE

Arrivés à maturité au moment où le monde avait à choisir entre les deux voies s'ouvrant à son destin, les États associés d'Indochine ont le redoutable privilège de défendre sur leur sol, en plus de leur existence propre, celle de tous les peuples libres. La guerre d'Indochine est bien celle d'un monde décidé à sauvegarder la forme de civilisation qu'il s'est donnée ; et la frontière de ce monde passe par le Nord-Vietnam.

La France mène ce combat pour le compte de toutes les nations libres parce qu'elle est unie aux peuples du Cambodge, du Laos et du Vietnam à la fois par les liens particuliers d'une histoire commune et par une même volonté de partager un même avenir dans cette communauté au visage d'espoir, aux traits égaux : l'Union française. Car, dans un monde massif et menaçant, la grandeur de notre pays comme l'existence même des États associés ont aujourd'hui pour condition nécessaire et pour cadre naturel l'union des amitiés, des efforts et des sacrifices.

Pour cette Union française comme pour ces trois pays adolescents, la guerre d'Indochine est aujourd'hui l'ordalie du feu. Notre foi est d'en sortir plus purs et plus forts. Notre honneur et notre salut exigent que nous ne fermions pas les yeux.

La France entière doit se pencher passionnément sur l'immense aventure où elle a engagé tant — le meilleur — d'elle-même : elle doit en savoir les origines, l'évolution et les raisons nouvelles ; elle doit y mesurer ses possibilités et ses devoirs, y contempler les perspectives de demain.

Le numéro spécial de *France-Illustration* s'attache à présenter les divers aspects du problème, dont notre pays n'a plus désormais le droit — ni le moyen — de se détourner. Le fait de guerre domine, car il est aujourd'hui l'actualité : il assure la sauvegarde du fait politique, l'indépendance, que la France garantit après l'avoir reconnue. Derrière l'indépendance et la guerre, enfin, il y a l'homme, celui qui se bat, celui qui travaille, l'homme de la rizière et l'homme de la ville, l'ouvrier et le paysan, l'artisan et le lettré, l'ancêtre gardien des tablettes et l'étudiant épris de vie moderne.

L'adhésion de cet homme à la lutte dont il est l'enjeu, sa volonté de rester le citoyen libre d'un pays indépendant sont la clef du succès. C'est cet homme en définitive — aidé par nous — qui doit et qui peut se sauver lui-même.

Et c'est ainsi, en restant fidèle à sa mission traditionnelle qui fut de répandre partout l'idée et le besoin de la liberté et de fournir les moyens d'être libre, que la France veut frayer au Cambodge, au Laos et au Vietnam la voie de leur nouveau destin.

Jean Letourneau

RENAULT
OUTRE-MER

C.5

La **"SAVANE"** Renault, break 6/7 places entièrement métallique, a été spécialement étudiée pour les transports de personnel et de marchandises dans les pays d'Outre-Mer.

Par sa construction soignée et sa robustesse à toute épreuve, la **"SAVANE"** est en mesure de rendre les plus grands services dans les exploitations coloniales.

Elle bénéficie, en effet - d'une large aération par des ouvertures latérales (avec rideaux relevables) et pare-brise ouvrant - d'un moteur puissant et souple (le fameux moteur "85" inusable) - d'une excellente suspension à l'épreuve des plus mauvaises pistes.

DE LATTRE QUI DEMEURE

LA presse de Saïgon célèbre encore la mémoire du maréchal de Lattre. Ce fut, pour l'anniversaire de la rencontre de Vinh-Yen, une floraison d'images et d'hommages.

Culte sincère sans doute, puisqu'il n'est flatterie ni crainte envers les morts. Culte dû à celui qui fut un grand patriote vietnamien, car nul plus que cet homme, subtil et méfiant, n'aura eu foi plus simple et plus sincère dans la grandeur et l'avenir du Vietnam. « La magnifique jeunesse de ce pays », dépositaire de cet espoir, fut sa dernière passion. Et c'est grâce à cette passion que l'armée du Vietnam a pu naître et grandir.

Culte dirigé, peut-être, aussi. La même presse, en novembre 1951, avait l'ordre de ne pas citer le nom du général. Aujourd'hui sa gloire tend à auréoler ceux-là mêmes qui l'aimaient le moins, et ils le donnent en exemple à son successeur. La manœuvre témoigne que l'ombre du maréchal — plus facile à annexer que le général d'armée vivant — reste puissante en ce pays.

SA présence est loin d'être partout aussi apparente. Quand on a subi l'emprise que de Lattre exerçait sur l'Indochine on s'étonne que si vite il en soit resté si peu. Et c'est l'armée, « son armée », qui a le moins porté le deuil. Elle apprit sa mort entre deux combats ; pour elle, la tâche continuait. La disparition du général d'armée a posé des problèmes de commandement, elle n'a pas troublé ceux pour lesquels il était venu en Indochine, les lieutenants et les capitaines : ils étaient hommes trop jeunes, trop occupés et trop habitués à la mort. Quelques-uns seulement, qui avaient besoin de comprendre ce qu'ils faisaient, ont eu l'impression qu'avait disparu celui qui donnait un sens à leur action.

Bien des choses, peu à peu, ont semblé remises en question. De Lattre avait dit : « Nous ne céderons plus un pouce de terrain. » Nous avons évacué Hoa-Binh.

Il avait conçu le front aux lisières du delta tonkinois comme une réalité stratégique (par les fortifications), économique (par le blocus), psychologique (d'un côté, l'ami ; de l'autre, l'ennemi). Le commandement est aujourd'hui aux prises avec tous les problèmes de la « guerre en surface » et d'un adversaire profondément infiltré.

Il avait pour faire la guerre créé des groupes mobiles en dégarnissant les secteurs. L'objectif aujourd'hui est de renforcer l'implantation territoriale pour permettre la pacification.

AU point de vue politique aussi la roue a tourné. Au Tonkin le général d'armée avait éliminé le parti Dai Viet, mais l'expérience des gouverneurs mis en place depuis cette éviction a été peu probante, et la position du Dai Viet en est aujourd'hui renforcée.

Partout le général avait voulu, comme un Capétien, faire rentrer dans l'ordre les féodalités qui s'opposaient à l'unité du Vietnam. Mais il est certaines étapes que l'on ne peut brûler, les féodalités sont aussi puissantes aujourd'hui que naguère. Il est devenu au surplus apparent que l'administration vietnamienne souffre d'une centralisation excessive et que l'unité peut être une notion paralysante dans un pays morcelé par l'histoire, la géographie et la guerre.

Le général attachait une valeur immense à son appel à la jeunesse du Vietnam, peu après lequel S. M. Bao Daï devait signer l'ordonnance de mobilisation. Mais les jeunes gens de bonne famille n'affluent encore pas dans les écoles de cadres, et, faute de ces cadres, l'expérience des camps de recrutement vient d'être arrêtée.

De Lattre, enfin, voulait galvaniser l'opinion française en faveur de la guerre d'Indochine : grâce à la défaite de Cao-Bang, à sa victoire de Vinh-Yen, à sa présence sans réplique, il obtint les renforts et des crédits. Aujourd'hui les effets du « doping » ont cessé et l'opinion se retrouve très lasse.

IL y a eu un « boom » de Lattre. On aurait pu s'attendre qu'un « krach » suivît sa mort, tellement tout semblait reposer sur lui. Et, de fait, aux grandes heures tonkinoises de décembre 1950 — qui lui appartiennent en propre — il était irremplaçable.

Mais il sut peu à peu créer une œuvre qui — bien que semblant encore identifiée à sa personne — pouvait subsister d'une vie propre. Ainsi il n'y eut pas de solution de continuité. Ainsi la même pièce continue dans un éclairage moins éclatant. Ainsi, à une période d'expansion et presque d'inflation, succède seulement une période de stabilisation, de déflation, d'économie en cadres et en argent.

Le mot d'ordre est de tenir : jusqu'à un règlement international ou à une guerre mondiale, jusqu'à l'accroissement de l'aide américaine et au développement des armées nationales.

CAR si l'ambiance a changé, l'œuvre subsiste, irréfutable.

L'œuvre, c'est d'abord un outil militaire refondu et récemment encore revalorisé par la bataille de Hoa-Binh, de la rivière Noire et de la R. C. 6. La France a mal réagi à l'évacuation de Hoa-Binh ; les combattants, eux, gardent le souvenir d'une opération où l'initiative ne leur échappa jamais. Le corps expéditionnaire tout entier conserve l'âme de vainqueur que lui forgea de Lattre.

L'œuvre, en second lieu, c'est la poussée des armées nationales, c'est la montée constante de leurs effectifs et de leur rendement. La France, qui ne peut pas espérer une aide en hommes de ses alliés, peut compter sur une relève de ses associés. Dès cette année l'armée vietnamienne comptera six divisions. A mesure que cette armée nationale s'affirmera, elle saura davantage attirer les jeunes soldats vietnamiens des forces de l'Union française.

L'œuvre, en troisième lieu, c'est l'aide américaine due à un véritable « déplacement géopolitique ». En plaçant la guerre d'Indochine sur le plan international, de Lattre a obtenu qu'elle fût portée au crédit de la France. L'opinion française doit savoir aujourd'hui que les crédits dépensés pour l'Indochine entrent en ligne de compte dans la détermination de l'effort militaire total imposé à la France comme aux autres pays par le comité des Sages : autrement dit, la fin de la guerre d'Indochine n'entraînerait aucun allégement financier. La France doit savoir aussi que, grâce à de Lattre, les Etats-Unis ont apporté à la guerre d'Indochine — en argent et en matériel — une contribution de près de 200 milliards.

L'œuvre, enfin, c'est une nouvelle coopération franco-vietnamienne. Peu à peu les nationalistes reconnaissent l'indépendance, reconnaissent la menace du communisme. Le moment vient au Vietnam où un gouvernement d'union nationale pourra rallier les énergies et les capacités.

L'ŒUVRE accomplie a été immense. Le miracle n'a pu être omniprésent, et l'on a tendance à ne voir que les lacunes de ce miracle.

L'œuvre continue. Il lui faut maintenant du temps. Le général d'armée a fait tout ce qu'il pouvait, ce que nul autre ne pouvait faire, plus peut-être que certains n'auraient voulu. Au lieu de sauver les meubles, il a semé à pleines mains. A la France maintenant de veiller que grandisse la moisson.

Fleurs de
Rocaille
PARFUM ET POUDRE DE CARON

* LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE...

... UNIVERS EN RACCOURCI DANS L'INDOCHINE DES BATAILLES

PAR LUCIEN BODARD

LE corps expéditionnaire, je l'ai vu, je l'ai suivi dans presque tous ses combats. J'étais là quand, trois fois au cours de l'année 1951, à Vinh-Yen, au Dong-Trieu et sur le Day, il repoussa tous les assauts ennemis contre le delta tonkinois. Et je suis encore son témoin dans l'épreuve héroïque et dure qui se poursuit pour lui, jour après jour, avec la guerre d'usure du Tonkin. J'ai vécu presque quotidiennement avec lui la tâche humble ou superbe qu'il accomplit sur l'échiquier immense de l'Indochine des batailles. Et, je puis le dire, rien ne m'a semblé plus extraordinaire que la composition de cette force marquée du sceau indélébile de de Lattre : un univers en raccourci, voilà notre corps expéditionnaire d'Indochine.

Des Français, on en compte une cinquantaine de mille, et qui sont à cent lieues des classiques « marsouins » d'avant guerre engoncés dans des uniformes incommodes, décorés de barbes insolentes et portant comme un drapeau cet air d'expérience rusée, de savoir-faire imperturbable qui était, dit-on, l'apanage des troupes de métier. Nos parachutistes d'aujourd'hui ressemblent à de jeunes ouvriers dont les instruments de travail seraient, entre autres, la grenade et la mitraillette. Chez nos cavaliers qui émergent, demi-nus, comme des dieux païens, des tourelles de leurs chars ; chez nos fantassins aux interminables marches ; chez nos artilleurs, nos commandos tout de noir vêtus comme les « Viets » d'en face : partout, c'est le triomphe de la jeunesse, de la puissance virile, de la souplesse et de la force efficaces.

Au hasard d'une halte, Africains, Européens et Asiatiques lisent ensemble la lettre que l'un d'eux a reçue de France.

Ce piton, situé en haute région tonkinoise, vient d'être occupé par une unité française. En prévision d'une attaque vietminh, les soldats ont improvisé des fortifications, creusé des tranchées et des trous individuels...

Comment ils se battent dan

Les hommes du corps expéditionnaire sont si différents les uns des autres qu'on les dirait rassemblés — plutôt que pour mener une guerre meurtrière et difficile — pour illustrer le manuel de géographie, à l'usage des lycées et collèges, de MM. Gallouédec et Maurette...

Tout en eux est divers, et cela jusque dans les petites unités : la race, l'origine nationale, les habitudes de vie, la religion. Et pourtant il n'est pas une bataille importante où n'aient été jetés dans la mêlée, de notre côté, des éléments puisés à toutes les sources de cette immense Babel militaire.

Cette diversité n'est pas, ne donne jamais l'impression d'être une mosaïque qu'on aurait artificiellement constituée de pièces et de morceaux. Une unité profonde a surgi du creuset des épreuves communes, et c'est le secret de la réussite, une réussite presque sans précédent dans l'histoire militaire : l'Union française naît dans le sacrifice et dans la mort. Car il est une tradition absolue dans le corps expéditionnaire, c'est de ne jamais abandonner à l'ennemi les morts et les blessés, de se battre désespérément pour les reprendre et les emmener. Et ce réflexe ne connaît pas de races : il est au-dessus des races. Des hommes se sont ainsi sacrifiés en tentant de sauver d'autres hommes qui n'avaient ni la même langue, ni la même peau, ni la même religion : ils étaient du même camp.

« UN « PARA » NE MONTRE JAMAIS SON DOS », DISAIT UN LIEUTENANT

De ces hommes de choc, les plus durs, les véritables spécialistes du travail à bout portant, ceux qu'on envoie dans les missions sacrifiées, ce sont les parachutistes. Ils sont ceux qu'on jette du ciel dans les mêlées désespérées, certes, mais aussi et surtout ceux que les camions déposent pour des tâches précises, inexorables. Pendant des mois ils viennent de se battre effroyablement, dans la jungle, contre un ennemi qui méprise la mort, un ennemi innombrable. A ce fanatisme les parachutistes opposent une technique froide et méticuleuse, celle du bon réflexe, du geste nécessaire : parfois, c'est le courage suprême.

Derrière le rocher Notre-Dame, trois semaines après le combat, on retrouva,

... qui leur permettront de tenir jusqu'à l'arrivée de renforts. — A gauche et à droite : dans les inextricables broussailles de la jungle, à travers les marécages et les rizières, nos troupes poursuivent l'impitoyable combat.

a jungle contre « l'invisible »

pêle-mêle, une centaine de corps, Français et Vietminh, étendus sur le champ de bataille, figés dans ces attitudes grandioses et grotesques des hommes tombés au corps à corps : dans les immenses herbes à éléphants, le 1er bataillon de chasseurs parachutistes avait arrêté les Viets qui s'apprêtaient à prendre à revers le poste de Tu-Vu.

Des techniciens de la mort, la mort qu'on donne ou celle qu'on reçoit, voilà les « paras ». Ce métier, le leur, ils en connaissent tous les secrets, mais quand même, parfois, ils sont épuisés, tels ceux de ce petit groupe aperçu au début de février sur un bas côté de la route d'Hao-Binh, et qui s'en allaient dans la brousse vers le premier repos depuis bien des semaines.

« Le tout, m'expliqua leur lieutenant, c'est de ne jamais montrer son dos. L'ennemi ne se dévoile qu'à la dernière seconde, au dernier mètre, pour une ruée sauvage, d'une violence inouïe. Il faut alors tenir, repousser l'ennemi pied à pied jusqu'à 100 mètres. Là c'est le salut, car l'artillerie peut matraquer. Si on recule, c'est la fuite affreuse, une horde innombrable à ses trousses. »

Sa petite troupe avait diminué de moitié : peu de tués, mais quelques blessés et surtout des malades, de fièvre ou de fatigue, qu'il avait fallu évacuer. Peu après, les rescapés montaient dans des camions vers Hanoï, vers des lits, vers des bars. Mais d'autres « paras » arrivaient et, hâtivement « enterrés » sur une crête étroite, ils allaient, la nuit suivante, repousser trois ou quatre assauts ennemis.

DANS CETTE ÉTRANGE GUERRE D'INDOCHINE LES BLINDÉS FONT TOUS LES MÉTIERS

On est souvent tenté, lorsqu'on pense aux combattants d'Indochine, de les voir tous en fantassins, se frayant péniblement un chemin à travers la jungle, le coupe-coupe au poing. Et il est vrai que l'infanterie fait sa part de besogne, souvent même plus que sa part. Mais les gens des chars, par exemple, sont aussi des hommes de choc, et j'en connais — ceux du groupe blindé n° 3, pour être précis — qui se plaignaient encore l'été dernier qu'on ne les employât pas. Je les avais rencontrés dans un village tonkinois, parmi les ruelles-jardins, les bambous

et les massifs de fleurs. Le lendemain, sur une piste du Ba Vi serrée entre deux montagnes de verdure, deux Sherman allaient sauter, assaillis par des centaines de Viets.

Depuis lors les chars ont été de combien de batailles en appui immédiat de l'infanterie ! Ils ont traversé la rizière, ils ont traversé la brousse, engageant furieusement l'ennemi à quelques mètres, parfois presque à bout portant, un ennemi souvent armé de bazookas. Ils ont tout fait : raids, trouées, encerclements, retraites, et combien de nos unités en difficulté n'ont-elles pas été dégagées par leurs canons !

Ils s'installaient au bas des pitons pour soutenir, de roc en roc, l'escalade de l'infanterie ; ils se plantaient près des villages fortifiés pour démolir le grand mur de terre extérieur, truffé de mines et d'armes automatiques ; ils s'enfermaient dans les postes menacés, comme dans Tu-Vu, où ils se défendirent jusqu'à l'aube, jusqu'à épuisement de leurs munitions ; dans la cuvette de Hoa-Binh, ils faisaient de la contre-batterie l'épisode final ; quand un canon ennemi, camouflé dans la jungle, avait été repéré de nuit par la flamme du départ, quand nos 155 et nos mortiers de 120 avaient ébranlé les casemates, les chars alors approchaient davantage et prenaient à partie les blockhaus.

Ainsi, que de travaux divers, dans cette étrange guerre d'Indochine, font les chars ! Et j'ai oublié de parler de la routine, de ces « ouvertures » sur toutes les routes soumises à la banalité des embuscades ou des mines.

« ... JE VEUX DE L'ARTILLERIE PARTOUT ! » FUT LE PREMIER CRI DE DE LATTRE QUAND IL ARRIVA EN INDOCHINE

Les blindés sont « dans le choc », presque au même titre et aussi près que l'infanterie. Mais combien de fois les canons n'ont-ils pas « fait » la décision, les canons à matraquer, à concasser, à taper dans le tas ? Qui pourrait croire aujourd'hui qu'avant de Lattre on employait les artilleurs d'Indochine comme fantassins, parce qu'on n'avait pas d'autre emploi pour eux ?

« Je veux des canons, je veux de l'artillerie partout ! » fut le premier cri du maréchal en arrivant en Indochine, en décembre 1950.

Maintenant les artilleurs sont de grands personnages...

Ce sont eux qui sauvent les postes. Combien de fois, dans la nuit, un poste est assailli, les barbelés détruits au plastic ou avec des bengalores ! Par la brèche ainsi faite les Viets rampent obstinément vers les blockhaus ; ils ont pu même pénétrer dans l'enceinte : c'est le corps à corps. Au dehors, la nuit s'emplit d'ennemis hurlants. Alors, à la radio, l'appel retentit :

— Nous sommes attaqués en masse.

Et les batteries se mettent au travail.

IL EST UNE TRADITION ABSOLUE DANS LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE QUI EST DE NE JAMAIS ABANDONNER A L'ENNEMI LES MORTS ET LES BLESSÉS, DE SE BATTRE DÉSESPÉRÉMENT POUR LES REPRENDRE ET LES EMMENER

Les canons sont la dernière chance de salut, car, de nuit, le poste ne peut pas compter sur les renforts d'une colonne de dégagement. Les salves partent, qui enserrent le poste au plus près d'un étau d'acier. Un étau constitué de centaines, parfois de milliers d'obus, comme à Xom-Pheo.

Et dans le même temps, sur les ondes, se poursuit un dialogue souvent tragique :

« Les Viets sont dans les barbelés. Tirez plus près de 50 mètres. » Et le tir se rapproche. « Plus près. Encore plus près, car l'ennemi attaque les blockhaus maintenant. » Les canonniers ont l'impression d'écraser le poste sous leur tir. Mais c'est la loi. C'est le risque accepté, car c'est le seul espoir qui reste aux défenseurs qui tiennent là-bas, depuis des heures. Encore des heures, encore des minutes jusqu'à l'aube !

Et cette scène se reproduit, presque chaque nuit, dans deux ou trois postes, quelque part en Indochine.

Mais l'artillerie est aussi de toutes les batailles, dans les montagnes et les deltas. En définitive, tous les combats d'infanterie sont pour nous des défaites, quelle que soit la fortune des armes, car des hommes à nous sont tués, irremplaçables. Désormais on a donc recours à une technique nouvelle. Il s'agit pour les fantassins de se borner à débusquer l'ennemi : alors on donne la parole aux canons.

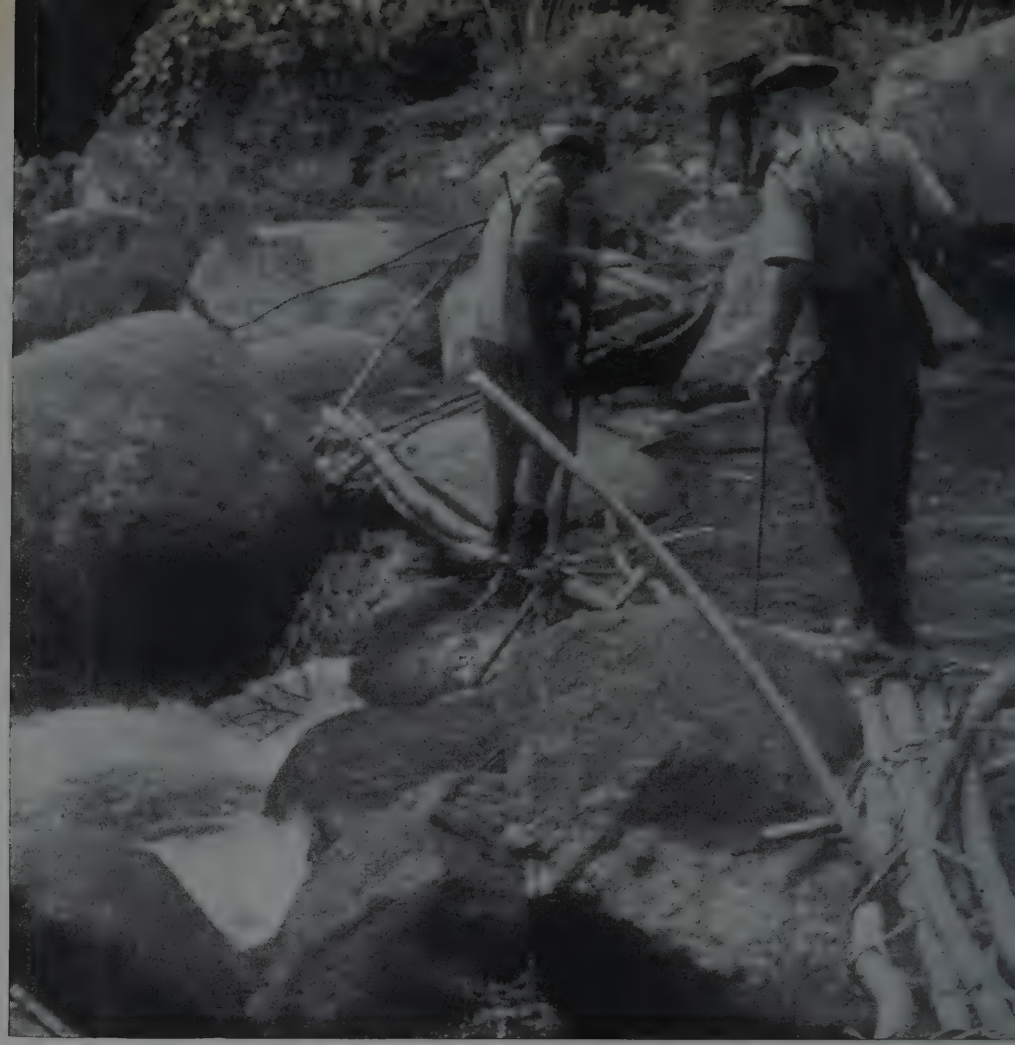
Au Ba Vi, les batteries étaient disposées en une sorte de clavier de mort, pour servir tous les besoins de la bataille. Quant à la R. C. 6, elle fut transformée en un couloir de feu et de fer où chaque jour, dans l'immensité de la nature, les canons crachèrent les obus par milliers, pelant les crêtes, plongeant dans les ravins, pilonnant pentes et contre-pentes avec une rage mécanique déchaînée sur l'ennemi invisible et présent. Les tirs étaient réglés à l'avance, tous les éléments, calculés en fonction de toutes les éventualités. Et si nombreux étaient les cas prévus que, pour les

L'ENNEMI TEL QU'ON LE VOIT QUELQUEFOIS

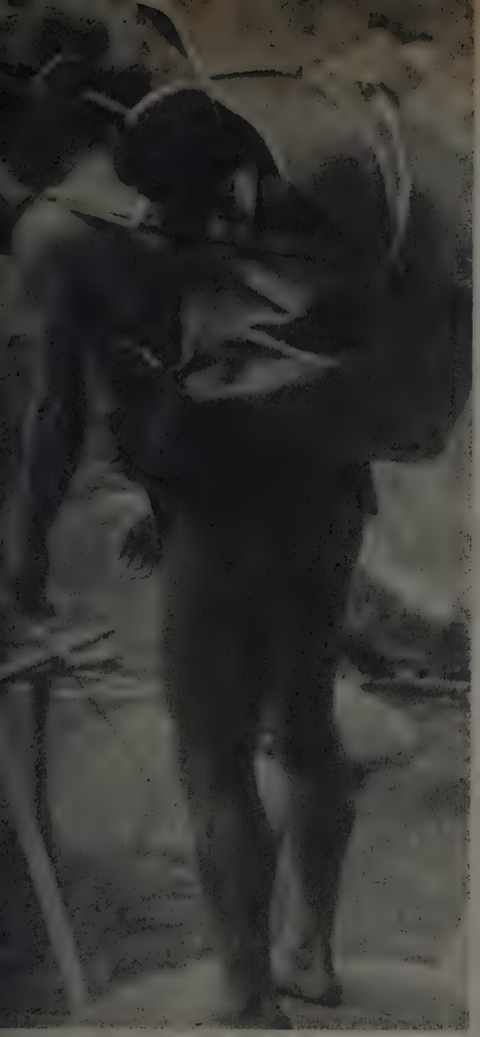
· guerre de surprise dans le delta tonkinois.
n soldat français débusque un régulier vietminh
caché dans un champ de maïs.

Viet» fait prisonnier au cours d'un nettoyage.
porte en sautoir, emballée dans une toile en
rme de boudin, sa ration hebdomadaire de riz.

Les Vietminh ont un don extraordinaire du camou-
flage : témoin ce jeune combattant capturé
dans un champ de maïs du delta.



Ici, sur les hauts plateaux, des ponts de fortune ou bien le franchissement à gué des torrent
montagnards. Là, le matériel en action dans un chemin boueux qui demande, avec les risques d'embuscade
l'attention soutenue des membres de l'équipage.



TONKIN 1952

baptiser de ces noms baroques chers à l'imagination militaire moderne, il avait fallu consulter les pages roses du dictionnaire ! Mais il fallait encore, pour être précis, pour repérer dans la jungle et les rocailles les Viets camouflés avec toute leur science de partisans asiatiques, disposer des moyens de voir plus loin que la portée des jumelles. En l'air, les minuscules Morane d'observation bourdonnaient inlassablement avec une obstination d'insectes. Et, sur terre, les D. L. O., les antennes radio des canons, envoyaient leurs instructions aux pointeurs :

« Déclenchez tir Rouspétance, plus à droite, 50 mètres. En avant 100 mètres. »

Eternels commandements de l'artillerie, qui donnaient seuls à ces étranges combats un caractère de guerre classique. Pour les artilleurs, entre deux séances de « travail », ils offraient cet aspect paisible, serein, un peu fatigué qu'on voyait déjà sur les clichés de la première guerre mondiale, celle de 1914-1918...

De même qu'à Ao-Trach ou à Hoa-Binh, tous ces boyaux, toutes ces tranchées, tous ces abris évoquaient vaguement Verdun. Et il est vrai que nos artilleurs d'Indochine valent bien leurs pères. Seulement, leur Verdun à eux, c'est sous les tropiques qu'il se joue...

« QU'ON NOUS LAISSE FAIRE CAMERONE ! » DISAIT LA LÉGION

Certes, ce sont les Français qui forment l'armature essentielle du corps expéditionnaire. Mais il y a les autres, tous les autres, et la Légion, pour commencer. La Légion ? Je crois que je l'ai comprise à Langson, dans l'atmosphère sinistre qui pesait sur la ville à l'automne 1950, à la veille de l'évacuation. On signalait de partout sur la frontière une véritable ruée des Viets. C'était la grande peur. Alors, au milieu de cette retraite, des officiers à la « grenade » qui se battaient depuis Dong-Khé, depuis That-Khé, depuis les postes maudits de la R. C. 4, m'ont dit :

« Reculer ainsi, c'est ignoble ! Ce n'est pas dans nos traditions... Bon Dieu, qu'on nous laisse faire Camerone ! »

C'était un dimanche. A 10 heures du matin la musique en grand uniforme, képi blanc et lourdes épaulettes, avait joué le « Boudin » dominical, sans vouloir s'apercevoir que les rues de la ville étaient désertes...

Depuis j'ai retrouvé bien des fois la Légion, toujours aussi solide, héroïque merveilleusement dans son flegme obstiné, paresseuse presque, eût-on dit, comme si elle était trop fière de sa force pour consentir à déranger ses habitudes à cause de l'ennemi, si redoutable fût-il. La Légion préfère la bataille à la ruse. Rien en elle de la rage nerveuse des parachutistes, pas de *furia* apparente, mais des gens calmes qui font stoïquement ce qu'il faut, tout ce qu'il faut, au mépris de toutes les circonstances. Eux sont, plus que les autres encore, des soldats de métier, pour qui le courage n'est pas même une vertu, mais un aspect essentiel de la profession, et la mort elle-même, un risque prévu par contrat, un point c'est tout. Bien faire la guerre sous tous ses aspects, humbles ou héroïques, sans accepter du reste de distinguer entre ce qui est humble ou héroïque, telle est la règle n° 1.

Dans l'été 1951, par une chaleur affreuse, sous un ciel de plomb, les légionnaires ont construit des centaines de *bunkers* aux confins du delta tonkinois, face à la montagne ennemie. Tout le jour les hommes travaillaient, jetant de la terre et des pierres dans les rizières pour ouvrir des routes nouvelles aux camions chargés de ferraille et de ciment. Ils ont tordu les fers, monté les coffrages de bois préfabriqués, fait le béton avant de le couler. Presque nus, képi blanc en tête pour se protéger du soleil, mains et pieds rongés par la chaux, ils allaient puiser l'eau aux citernes lointaines. Et la nuit ils ne dormaient pas, les Viets descendant souvent de leurs massifs pour attaquer ou harceler.

Pour respecter la vérité, il faut dire que la Légion a eu ses déserteurs. Le recrutement de l'après-guerre fut sans doute trop rapide, et vers 1946 et 1947 quelques légionnaires passèrent à l'ennemi. Ceux-là firent beaucoup de mal, car, soldats professionnels, ils servirent d'instructeurs au Vietminh. Souvent les paysans signalaient que telle ou telle bande d'Ho Chi Minh était commandée par de grands Européens blonds... Parfois ils s'habillaient même en officiers français pour mieux organiser leurs traquenards. Plusieurs postes succombèrent à ce genre de traîtrises.

Mais les mois et les années passèrent... De ces déserteurs certains étaient morts, victimes de la guerre ou de l'existence épuisante des tropiques. D'autres avaient été fusillés par le Vietminh. Et bientôt on sut à la Légion ce qui s'était passé en face. On sut que la vie y était pire que du côté français, du côté de l'honneur. Les désertions cessèrent, et lors du désastre de Cao-Bang, alors que tout allait mal, on retrouva la Légion de toujours, sans failles. On vit revenir des légionnaires qui étaient tombés prisonniers du Vietminh, qui arrivaient à bout de forces après des jours de marche dans la jungle. J'en ai vu rentrer quatre à Tien-Yen. Les Viets leur avaient affirmé que le corps expéditionnaire rembarquait à Haïphong. Ils étaient revenus : on revient toujours à la Légion.

Plus noirs, plus fidèles que jamais eux aussi, les Sénégalais sont les bons papas du corps expéditionnaire. Les enfants nés au hasard de leurs naïves aventures, ils les ramènent, leur temps terminé, dans leur Afrique natale. Et sur chaque bateau qui les emporte une assistante sociale est chargée de soigner leurs bébés, qu'ils viennent caresser fièrement.

En rase campagne ils sont souvent déconcertés par les Viets. Mais, derrière un mur, les Sénégalais sont des héros. Brique ou rondin, n'importe. Un mur dans l'océan de la nature hostile, et les Sénégalais attendront des mois s'il le faut le jour où, ayant taillé une brèche à coups de bazooka ou de canon sans recul, les Viets lanceront leurs vagues d'assaut. La nuit, avec une férocité écœurante, dans l'enfer des détonations et des hurlements des volontaires de la mort, le corps à corps durera parfois des heures dans chaque recoin du poste débordé. Magnifiques, imperturbables, les Sénégalais se battront jusqu'au bout, toujours. Je me souviens d'un petit poste, en plein nord d'Hanoï, attaqué en janvier 1950, quand les Viets croyaient encore pouvoir s'emparer de la capitale tonkinoise. Sur cinquante hommes les Sénégalais en avaient quatre valides à l'aube. En grande tenue : chéchia, ceinture rouge. Et quand la colonne de secours arriva, au petit jour, le drapeau français flottait sur un pieu de fortune et le clairon sonna. Une main recroquevillée dépassait des décombres. Partout, l'odeur de la mort. « Tu es content, mon lieutenant ? » demanda le caporal qui commandait en chef.

LE GROUPEMENT MOBILE NORD-AFRICAIN EST UN PARFAIT OUTIL DE GUERRE

Amenés de leurs plateaux et de leurs déserts sur cette terre spongieuse, sous ce ciel humide, dans cette jungle étouffante, les Nord-Africains ont parfois des surprises : ainsi ces goumiers qui reçurent la désagréable visite, campant en pleine forêt, d'un gros boa, qu'ils prirent pour une créature d'un autre monde... Mais ces combattants-nés, tout en gardant fidèlement leurs traditions, s'adaptent très vite à la guerre asiatique, à la rizière, à la piste, à l'embuscade.

Pendant la bataille de Vinh-Yen j'avais trouvé au village de Luong-Canh le G. M. N. A. (Groupement mobile nord-africain), qui sauva probablement le Tonkin. A 10 heures du matin, à mon arrivée, la bataille faisait rage. Les nouvelles étaient mauvaises. Les Viets avaient emporté la moitié du village. Sur la grand'place, à quelques centaines de pas de la mêlée, le colonel Edon, penché sur sa carte, préparait la contre-attaque. Enturbannés, les

hommes du G. M. N. A., amenés en hâte pendant la nuit, montaient au combat ; extraordinaires de dignité, calmes comme des mécaniques bien réglées, ils invoquaient le nom d'Allah. Leur contre-offensive était la dernière carte française : à midi, elle avait réussi. A l'avant-garde lors de la réouverture de la R. C. 6, à l'arrière-garde pendant l'évacuation, le G. M. N. A. fut un parfait outil de guerre. Le colonel Edon, ce « gentleman des armes », a sauté sur une mine. Ses hommes, une fois leur temps fini, ont été remplacés par des « bleus ».

Mais, sous le commandement de leur nouveau chef, les musulmans du G. M. N. A. sont restés ce qu'ils étaient, dignes du corps expéditionnaire français et de tous ceux qui en font partie.

LE PETIT SOUS-LIEUTENANT VIETNAMIEN LUTTA SEUL JUSQU'A L'AUBE

Parmi les Nord-Africains, cependant, ce sont les goumiers qui ont conservé le plus de saveur arabe, dans leurs vastes djellabas rayées, ainsi que les femmes de leur race, qui les suivent avec une soumission évocatrice d'éternité. Entassées comme des colis souples et chatoyants dans les camions ou déambulant inlassablement sur les pistes, au milieu de la colonne, elles ne s'effacent qu'au moment des raids, quand leurs hommes s'enfoncent dans le labyrinthe des crêtes ou se dissolvent dans le raz de marée végétal de la haute région. Ceux-ci sont là pour faire ce que les autres — indigènes exceptés — ne peuvent pas faire : traverser des brousses vierges, prendre d'assaut des pitons, jouer à cache-cache avec l'ennemi avant de se battre au *finish*, tout cela pendant des jours et des jours, au mépris de la fatigue et de la mort.

A l'automne 1950, au désastre de Dong-Khé, sur la frontière de Chine, presque tous ceux qui revinrent étaient des goumiers. Encerclés comme les autres, mitraillés de derrière chaque arbre, chaque rocher, comme les autres ils avaient manqué de munitions, ils avaient été submergés. Et pourtant, mystérieusement, un à un ou par petits groupes, ils s'étaient évanouis dans la jungle, marchant, marchant encore, toujours de nuit, jusqu'à retrouver un poste français qui tenait encore. Les survivants, je les ai vus peu après à Do-Son, l'ancienne plage élégante du Tonkin, quand ils furent passés en revue par le grand état-major. Devant les généraux ils avaient présenté les armes. Mais sur leurs visages, dans leurs yeux, dans leurs gestes quelque chose se lisait qui n'était pas la joie du salut, mais l'immense lassitude de ceux qui ont connu l'enfer...

Ils semblaient finis, ces hommes-là. Et quelques semaines plus tard ils reprenaient le combat avec une nouvelle ardeur.

Les Asiatiques sont un autre monde dans l'univers du corps expéditionnaire. Non seulement les Vietnamiens, mais les Cambodgiens, les Laotiens, les gens de la haute région, comme les Thaïs de Lai-Chau, les Méos farouches des sommets, les Nungs de Moncay (surnommés « becs d'ombrelle »), les Moïs simples et nus des plateaux d'Annam, dont certains ressemblent aux Peaux-Rouges. Tous les degrés de civilisation, toutes les espèces de guerre, on les trouve dans nos groupements mobiles, même aux postes les plus techniques : artilleurs, tireurs de chars, radios, parachutistes. En contraste, les Hrés de la chaîne annamitique ont attaqué les Viets avec des lances et des sarbacanes !

Combien sont-ils en tout ? Impossible d'en préciser le nombre. Tous, en tout cas, ont tenu dans les pires épreuves, face à l'invasion imminente, aux propagandes, aux menaces. Ainsi les Thaïs, presque abandonnés à eux-mêmes après la chute de Lao-Kay, qui se retranchèrent dans leurs montagnes grandioses, des montagnes du bout du monde aux confins abrupts du plateau du Yunnan. Accrochés désespérément, ils repoussèrent l'ennemi sous la poigne ferme de leur chef, Deo Van Long, avec l'aide du colonel Coste. Là les rôles sont renversés. La jungle, les chaînes vertigineuses, les cañons sont amis, car ils appartiennent aux Thaïs, et les envahisseurs viets finissent par se perdre, affamés, dans les forêts immenses et arides.

Le grand chef méo de Muong-Khuong, l'un des féodaux moyenâgeux de ces massifs hérissés plantés au nord de Lao-Kay, défendit son fief sauvage pendant deux ans, avec l'appui d'une seule compagnie française, contre plusieurs bataillons viets. La tragédie commença dans les sombres journées de fin 1950. La compagnie était rappelée... Pendant des jours l'officier français n'osa pas parler. Enfin il dit :

« Rassemblez tout votre peuple et venez avec nous continuer la guerre ailleurs. — Vous aviez juré de rester avec nous, dit simplement le chef. Partez donc... Nous combattrons seuls les Viets ici. »

Des mois durant ils résistèrent autour de Muong-Khuong. De vieux Junkers leur parachutaient armes et munitions. Un jour ils rentrèrent sans avoir rien « dropé » : les Viets avaient occupé les lieux...

Chez les Vietnamiens l'exemple d'héroïsme le plus pur est bien celui d'un jeune sous-lieutenant frais émoulu de Coëtquidan, nommé chef de poste dans une région isolée du delta. Pendant l'automne 1950 le poste subit une attaque massive, de nuit. Les murailles croulèrent sous les coups de bazooka, les Viets se ruant par les brèches. Plus de défense possible.

« Inutile de vous faire tuer, dit le jeune officier à ses hommes encore valides. Je vous ordonne de vous retirer en emportant vos armes. Vous avez deux ou trois heures jusqu'à l'aube pour prendre le chemin du prochain poste. Si vous êtes serrés de trop près, jetez les armes dans un arroyo ou un marais, prenez des repères : vous viendrez les chercher plus tard. Moi, je reste... »

Et le petit sous-lieutenant du Vietnam resta seul dans le poste, tandis que ses hommes se glissaient au dehors, dans la nuit. Il empoigna une mitrailleuse. Et il se mit à tirer, faisant du bruit comme dix, jusqu'à l'aurore. Et puis il se fit sauter la cervelle avec son revolver.

DES VIETNAMIENS AVEC NOUS ? ILS SONT DES CENTAINES DE MILLIERS

Contre des compagnies, des bataillons entiers de Viets déchaînés, des postes — parfois de simples tours — occupés par des Vietnamiens ont tenu, partout. Mais le grand moment des Vietnamiens, ce fut pendant les mois pénibles de décembre 1951, quand les réguliers d'Ho Chi Minh, débouchant dans le delta, firent la tache d'huile de la destruction. Par dizaines à la fois des postes furent encerclés. Certains tombèrent...

Près de Bac-Ninh, des femmes et des enfants réparaient une tour éventrée. En hâte. Un vieux sergent, sans doute un ancien des tirailleurs d'autrefois, vint me saluer, dans un mauvais français plein de bonne volonté.

« Ils étaient trois cents, me dit-il, avec des mitrailleuses et des mortiers. Toute la nuit nous avons tenu à dix. Maintenant il ne nous reste plus qu'une vingtaine de grenades. Que ferons-nous s'ils attaquent encore ? »

Et les épouses et les gosses des dix soldats de l'Union française faisaient cuire le riz dans les marmites en riant, en plaisantant malgré ces sombres perspectives.

Les enfants, fièrement coiffés des calots de leur père, faisaient le salut militaire...

Des Vietnamiens avec nous ? Ils sont des dizaines, des centaines de milliers. Partisans, alliés, soldats dans les unités françaises, dans l'armée nationale du Vietnam, gardes, miliciens, que sais-je ! Sans eux le corps expéditionnaire n'aurait jamais tenu, faute d'effectifs. Cela, il importe de le dire.

Parfois, dans un village perdu dans ses bambous, de braves *nha-qués* montent la garde avec des fusils préhistoriques. Parfois, tranquille, un monsieur portant un calot décoloré — sans doute un soldat retraité — fait l'instruction de jeunes paysans armés de fusils de bois. Autodéfense : une communauté villageoise a choisi son camp, se défend elle-même contre les entreprises rouges.

LES CAODAISTES FONT LA GUERRE SOUS L'ŒIL GRAND OUVERT DE L'ÊTRE SUPRÊME

On imagine mal ce qu'une telle décision peut exiger de courage, car c'est un choix sans retour, qui peut signifier la mort : on retrouvera des têtes coupées, un matin, sur le bord de la route...

Tout le long de ces routes, précisément, on aperçoit de petites tours, généralement de brique, entourées de palissades de bambous pointus. Pas d'ouverture, sauf une porte-fenêtre où l'on accède par une échelle. Quatre ou six hommes par tour, qui ne font rien le jour que contempler le trafic des camions. Ils ont la mine patibulaire, avec leurs longs cheveux, leurs dents en faux or, leur feutre cabossé, leur serviette-éponge au cou. Les femmes et la marmaille vaquent alentour. Le soir on se replie dans la tour, on retire l'échelle et l'on s'apprête à se défendre au fusil et à la grenade. Si la tour est détruite, elle sera reconstruite, occupée par d'autres partisans payés de quelques centaines de piastres et d'un peu de riz.

Certains sont presque des militaires réguliers, d'autres, plus étranges, sont en somme nos alliés. Petit univers féodal avec ses problèmes politiques, ses impôts, ses ambitions, ses chefs locaux, le tout vissé à la discipline totale de l'Orient.

Les plus nombreux sont les caodaïstes, deux millions de fidèles, quinze mille militaires obéissant à un « pape », sous l'œil grand ouvert qui symbolise Cao Daï, l'Etre Suprême. Les Hoa-Haos, qui adorent le dieu vivant Huynh Phu So ; les Binh-Xuyen, installés sur le pourtour du riche Cholon, le faubourg chinois de Saïgon ; les catholiques du colonel Leroy, dont le fief, dans les bouches du Mékong, est si bien pacifié qu'on peut s'y promener de nuit à bicyclette. Presque tous ont abandonné, en pleine guerre, le camp du Vietminh.

Ma première rencontre avec ce monde fantastique date déjà de plusieurs années. Ma jeep s'engageait dans un bois, sur une route dangereuse de Cochinchine.

« Un convoi caodaïste », me dit mon compagnon. Et je vis une migration humaine, primitive et comiquement moderne à la fois. L'Asie était là, toute, dans cette file de charrettes grinçantes, au rythme lent des bœufs. Dedans, l'habituel mélange d'êtres vivants et d'objets également usés par le destin indifférent. Un silence lourd, un ordre absolu témoignaient d'une obéissance à quelque volonté supérieure. Au sommet de chaque char une femme brandissait un drapeau jaune marqué d'une roue orange dans un coin. A hauteur du dernier, deux hommes en bleu, coiffés de vieux casques français, tenaient à la main des vélos munis d'étendards : c'était la sûreté caodaïste. A intervalles irréguliers, les combattants, vêtus comme des Viets, bardés d'armes : l'un d'eux portait un mortier, un autre, les obus. Trois hommes à la queue leu leu, torse nu, attachés par des cordes : des prisonniers. Au creux du bois voisin des éclaireurs fouillaient les taillis. En avant, des paysans innocents : le service de renseignement. Le tout constituait une « brigade volante », l'unité de choc caodaïste. A l'horizon apparaissait déjà une sorte de tour Eiffel de

AU MILIEU DES HERBES A ÉLÉPHANT, SI HAUTES ET SI TOUFFUES QUE LES HOMMES DE TÊTE DISPARAISSENT DÉJA DANS CE FOUILLIS VÉGÉTAL, UNE PATROUILLE S'ENFONCE DANS LA BROUSSE LAOTIENNE
(Photographie COUTARD.)

bois : le mirador de 36 mètres qui, au centre de l'enceinte de bambous, marquait le village, où des sentinelles échangeaient un mot de passe guttural. Un prêtre en robe blanche et de jeunes officiers rutilants accueillirent la caravane. Tous les habitants du village étaient devenus les indicateurs chargés de fournir les renseignements grâce à quoi l'on perd ou l'on gagne la guerre, en Indochine. Et les caodaïstes fondent soudain sur les Viets, sans préavis d'aucune sorte. Rien ne reste sur le terrain, pas même un blessé. Le lendemain ou dans quelques jours on recommencera, sur des informations reçues d'un gosse nu qui surveillait ses buffles quand est passé l'ennemi, un gosse dont les Viets ne se sont pas méfiés, pas plus que du noble vieillard mendiant qu'on eût bien dit, pourtant, perdu dans ses pensées et à cent lieues des dangers, des soucis et des aléas d'une guerre misérablement terre à terre...

Les unités françaises comptent aussi de nombreux soldats vietnamiens. Le corps expéditionnaire, dès le début, comprenait du personnel autochtone, comme le fameux bataillon de marche indochinois. Depuis de Lattre, même les parachutistes, la Légion, la cavalerie ont cessé d'être purement blancs. L'amalgame, voilà le maître mot qui doubla les effectifs de nombre d'unités en quelques semaines, par recrutement direct. En dépit des sombres prophéties de certains traditionalistes, les unités mixtes se

DES TECHNICIENS DE LA MORT, CELLE QUE L'ON INFLIGE ET PARFOIS CELLE QUE L'ON SUBIT, TELS SONT LES « PARAS »

CE métier, le leur, ils en connaissent tous les secrets. « Le tout, disait un de leurs lieutenants en marche dans la brousse vers le premier repos depuis bien des semaines, c'est de ne jamais montrer son dos. L'ennemi ne se dévoile qu'à la dernière seconde, dans une ruée d'une violence inouïe. Il faut tenir, repousser l'ennemi mètre par mètre jusqu'à 100 mètres. Alors, c'est le salut, car l'artillerie peut matraquer. Si l'on recule, c'est la fuite affreuse, une horde innombrable à ses trousses. » Sa petite troupe avait diminué de moitié. Peu de tués, mais des blessés, des malades surtout, qu'il avait fallu évacuer. Peu après, les rescapés montaient dans des camions, vers Hanoï. D'autres allaient venir, à leur tour, s'« enterrer» sur la même crête étroite...

sont révélées souvent supérieures à ce qu'elles étaient auparavant. Mais l'emploi le plus étonnant des Vietnamiens est peut-être dans ces commandos multipliés par de Lattre pour le renseignement et la contre-guérilla. La recette pour en constituer un ?

Choisissez un Français, un dur qui se sente à l'aise dans ce pays étrange où l'honneur, la générosité, la cruauté obéissent à d'autres lois que les nôtres. Il recrutera ses gens parfois parmi d'anciens Viets qui, déjà dans l'autre camp, étaient des spécialistes. Désormais on les rhabillera de noir, comme par le passé : extérieurement ils ressembleront à des Viets. S'ils tombent entre les mains de leurs anciens amis, ils savent ce qui les attend. Pourtant certains, déguisés en coolies, vont se mêler aux colonnes ennemies. Mais les chefs français sont à la merci de ces véritables chiens de garde. Une seule erreur, et les Viets noyauteront le commando. Et ce sera peut-être la mort, comme pour un Vandenberghe, un Rusconi. Ceux-là prenaient sans doute trop de risques.

Il y a aussi les prisonniers, les prisonniers les plus extraordinaires du monde. On les trouve formant une petite escouade attachée à presque tous les bataillons, servant de coolies porteurs. Maigres, fiévreux quand on les prend, les côtes saillantes, ils engraissent rapidement et marchent avec l'unité, dont ils partageront désormais la bonne ou la mauvaise fortune. Pendant les batailles ou les embuscades ils se couchent en silence. Quand la progression reprend, ils rechargent leur fardeau. Beaucoup ont été tués ou blessés, mais, à peine surveillés, ils ne tentent pas de s'évader. Souvent quand on veut les libérer ils refusent, et certains deviennent finalement soldats chez nous. J'en ai vu un, pendant la bataille de Vinh-Yen, qui rampait dans le *no man's land*, blessé, portant sur son dos, pour le ramener dans nos lignes, un tirailleur algérien encore plus mal en point que lui... Trois autres coolies surgirent du même sentier, un peu plus tard. Clopin-clopant, ce groupe dantesque se composait d'un vieillard et de deux enfants. En haillons, le visage tuméfié, le vieil homme fit au premier officier qu'il rencontra une courbette respectueuse et lui

LA BATAILLE DES COMMUNICATIONS
LARGUAGE DES PARACHUTISTES DANS LA RIZIÈR

s parachutistes sont toujours au premier rang de la bataille. En Cochinchine, Annam ou dans le delta tonkinois, c'est toujours à eux que l'on fait appel pour dégager un poste ou décider du sort des combats.

tendit d'une main tremblante une boîte de cartouches : on la lui avait confiée, il la ramenait. Repris par les Viets pendant l'engagement, lui et ses compagnons rejoignaient les lignes algériennes. Sans doute leur sort eût-il été pire de l'autre côté ? C'est le mystère de l'Asie. Mystère aussi que cette sorte de désintoxication que subissent les anciens suppôts d'Ho Chi Minh quand ils sont dégagés de l'exaltation rouge.

« ON S'ENNUIE, DIT LE PILOTE DE VINGT ANS. JE VAIS PRENDRE UN RACCOURCI. »

La guerre « ouverte », celle des engins modernes, est faite par ceux qu'on appelle les « maréchaux d'Empire » : les colonels de Castries, Dodelier, Vanuxem, Sizaire, Legendre. Naguère encore, Erulin et Edon, qui sautèrent tous deux sur des mines. Mais dans cette guerre, si mêlée par les races et par les hommes et que domine une nature hostile, il y a cependant des « annexes » essentiellement techniques et françaises : l'aviation, la marine, les A. F. A. T.

Comme partout, les aviateurs d'Indochine sont des casse-cou un peu négligés. Longtemps ils restèrent les parents pauvres du corps expéditionnaire, avec leurs vieux coucous, leurs bases miteuses, leurs missions sans prestige. C'était l'époque des vieux Junkers de transport et de ravitaillement. Mais déjà des pilotes mouraient en accomplissant ces tâches obscures, comme je le découvris un jour de crachin, au début de 1949, quand les Viets menaçaient déjà Lao-Kay.

Sous le ciel d'ouate, sur le terrain d'Hanoï, à peine si j'apercevais les Junkers. Vingt pauvres tapins : tout le pont aérien avec le haut Tonkin, une jungle et une montagne vastes comme la moitié de la France et toujours enfouies sous les nuages. A côté de la piste, ce jour-là, un hangar transformé en chapelle ardente abritait vingt cercueils : tout un *stick* de parachutistes, une collision près de Hoang-Su-Phi, à la frontière chinoise.

« Cinquième accident en un mois, dit un pilote avant de décoller pour Sonla. Même avec ce ciel bas, il faut continuer. Des postes sont à bout de munitions, des blessés mourraient sans nous. Impossible de se faufiler entre les nuages ou dessous : il faut les survoler, puis percer à la minute « pile ». Là, question de pot, de pif... »

Mission des Junkers : éternelle répétition des parachutages de matériel — c'est la routine — ou d'hommes — dernier secours. Parfois quelques bombes dans la verdure. Au début on les larguait à la main. A 150 à l'heure à tout casser...

Mais il y a aussi les Morane minuscules. Au printemps de 1949 j'étais à Lao-Kay déjà encerclé. Un parachutiste avait été blessé au crâne : on voyait la cervelle à vif. Impossible de faire atterrir ou décoller un Morane. Enfin le soleil apparut, et dans la trouée du fleuve Rouge le Morane se glissa, se posa en dérapant. Le blessé y fut porté, mais il fallait quelqu'un pour l'empêcher de se gratter la tête, évidemment. Je me proposai. Le Morane nous emporta au-dessus du fleuve, dans une tranchée naturelle taillée en pleine montagne comme par un coup de sabre.

« On s'ennuie, dit le pilote de vingt ans. Il fait beau. Je vais prendre un raccourci. »

Bientôt il manifesta de l'inquiétude :

« Je me suis trompé. Pas de chance, la montagne bouche le fond, là-bas, et c'est trop étroit pour faire demi-tour. Tâchons de passer dessus, mais je ne sais pas si... »

L'appareil montait mètre par mètre. Le sommet venait au-devant de nous. Le blessé, dans un accès de folie, griffait ses bandages avec ses ongles. Il me fallut me battre avec cet agonisant, tandis que la crête se rapprochait. Je ne sais comment le Morane finit par passer de justesse, par ramper à 20 mètres au-dessus du fleuve, que nous avions retrouvé de l'autre côté. A Hanoï le blessé, retombé dans sa torpeur, fut opéré en hâte. J'appris plus tard qu'il avait guéri.

Les choses ont changé depuis cette époque héroïque. Chaque bataille est survolée par un carrousel aérien. Le petit Morane, lui, est toujours là.

LES PILOTES MEURENT EN PLEINE ACTION, EN TENTANT CHAQUE FOIS L'IMPOSSIBLE

Tournoyant à 50 mètres au-dessus de la jungle ou de la rizière pour détecter les Viets, le Morane lance, quand il les a découverts, un obus fumigène pour marquer sa proie. Il est l'œil de ceux qui ne voient pas, des chasseurs, des Hellcats, des Bearcats, et même des B. 26, avec leurs quatorze mitrailleuses, qui piquent à mort au fond des vallées, le long des pentes abruptes. Le Morane travaille aussi pour les artilleurs, dont il dirige les tirs. Il porte la mort à domicile, et souvent les Viets le respectent comme s'il était tabou, plutôt que de se démasquer en lui tirant dessus. Le moindre signe suspect que ce « mouchard » décèle peut être aussi bien dénué d'intérêt que marquer le déplacement d'une division viet tout entière et bouleverser ainsi tous les plans des états-majors.

Ce n'est plus le temps de la facile curée. Souvent les chasseurs s'écrasent, percés par les balles de 12,7 ennemies. On a vu des servants de la D. C. A. viet, brûlés au napalm, poursuivre le duel à mort avec les gens du ciel. Mais l'aviation en est encore au stade artisanal, en Indochine.

Il s'agit d'atteindre délicatement l'objectif, non pas de l'écraser anonymement sous un déluge de bombes. Et le comble de l'adresse consiste à déposer ses « crottes » comme à la main sur la R. C. 3, à la frontière de Chine, quand elle n'apparaît que comme un mince fil au fond d'une gorge. Les pilotes meurent en pleine action, en tentant à chaque fois l'impossible pour ravitailler, frapper, secourir partout où il devrait, humainement, être inconcevable de secourir, de frapper et de ravitailler.

LES OFFICIERS D'AUTREFOIS AURAIENT RI DES « BATEAUX-LAVOIRS » DE LA MARINE

Longtemps les marins n'ont eu, en Indochine, qu'un rôle aussi ingrat que celui des aviateurs. Bien qu'à demi aquatique, cette guerre ne laisse pourtant que peu de place à ce qu'on pourrait appeler une bataille navale... Au mieux, on tire quelques coups de canon sur la côte, piètre besogne pour un vaisseau de haut bord. Mais les avisos, les patrouilleurs s'acharnent à de monotones poursuites le long des rivages hostiles de la mer de Chine ou du golfe de Siam, bourlinguant des semaines durant parmi les pêcheurs, à la chasse aux contrebandiers viets, même pendant les durs mois de la mousson. Comment distinguer parmi tant de jonques apparemment innocentes celles qui transportent le riz du Vietminh de Cochinchine en Annam et au Tonkin, l'armement chinois de Haïnan à Vinh, le port ennemi ?

Mais il est une autre marine, dont les bâtiments ressemblent, révérence parler, à des bateaux-lavoirs. Celle-ci travaille à l'intérieur des terres, dans ce mélange d'eau et de boue rougeâtre que sont les deltas. Elle va et vient dans les fleuves, dans les arroyos, dans les canaux tordus et enchevêtrés comme un nœud de vipères. Pas de fond, mais des courants furieux, des marées contradictoires. Pas de berges, mais des murailles de palétuviers qui cachent le Viet, invisible mais présent partout, dans la chaleur suffocante. Il construit des barrages de pieux, qu'il faut faire sauter à la dynamite, tire au bazooka de la rive, pose des mines à chaque tournant. Mais les petits bateaux plats, si laids avec leurs proues carrées, continuent leur dangereux et fastidieux travail.

Cette marine, elle a été sur le Day de la bataille de Ninh-Binh, sur la rivière Noire de la bataille d'Hoa-Binh. Je l'ai découverte dans un Ninh-Binh d'apocalypse, après la nuit fatale où mourut Bernard de Lattre. Le Day : 100 mètres de largeur. Côté ennemi : les deux fameux rochers érigés sur une plaine incendiée qui avait été une ville. Côté français : le fortin, les bâtiments d'une division navale, ancrés ou échoués sur la berge. Quelques heures plus tôt, au milieu des ténèbres, ce paysage paisible avait vu les canons ennemis tirer à 50 mètres contre les petits navires. Contre un ennemi invisible la flottille ne pouvait pas grand'chose, sinon faire feu de toutes ses pièces, un peu au hasard. Elle fut bientôt criblée comme une passoire. Sous une avalanche de fer, à 4 heures du matin, elle dut se réfugier sur l'autre rive, pour être remplacée, à l'aube, par une autre.

« Nous sommes percés de part en part, télégraphiait le commandant d'un L. S. S. L. atteint de huit coups de 75. Mais nous flottons toujours. »

Quelques heures plus tard ce bâtiment blessé appareillait pour aller, de ses canons Bofors, dégager le poste de Yen-Cuha qui, après une nuit de combats, se trouvait étrangement occupé par les Viets assiégés par les anciens défenseurs français.

Sur la rivière Noire ce fut plus dramatique encore. La marine, représentée par des L. C. M., lents et lourds, avait pour mission de remonter le cours d'eau pour apporter aux postes encerclés des munitions et évacuer les blessés. Mortiers, bazookas, mitrailleuses, canons sans recul, 75 et même 105 ennemis tiraient de la rive, parfois de plusieurs kilomètres.

Quinze jours durant les marins persévérèrent en vain : les autres visaient comme au stand. Il fallut renoncer, après une dernière embuscade particulièrement meurtrière près du rocher Notre-Dame. Ils étaient là pourtant, à Hoa-Binh, la dernière nuit : deux L. C. M. firent l'ultime traversée de la rivière Noire pour évacuer la garnison.

Autrefois ses officiers auraient ri des bâtiments baroques dont la marine fait usage dans la guerre d'aujourd'hui. Ils auraient eu bien tort... Cette guerre n'est pas comme les autres, sans doute : c'est la guerre quand même, pour tout le monde, femmes y compris. Plus de trente A. F. A. T. ont été tuées, beaucoup d'autres sont mortes de maladie ou d'épuisement. Ce n'est pas du travail d'amateur qu'elles font là : les amateurs ne trouveraient pas place dans l'Indochine d'aujourd'hui. Les hommes ne vont pas se battre dans une espèce d'arène, pour revenir ensuite, à l'arrière, plastronner devant des mondaines éblouies. Tout est dur, tout est rude : nos combattants, nos ennemis, le terrain. Les A. F. A. T. ne peuvent tenir qu'en se comportant comme des hommes, en s'intégrant, pour défendre leur peau, à l'atmosphère étrange de ce continent déchiré.

Combat et travail, c'est tout un pour elles. Pour elles il ne s'agit plus même de vice ou de vertu : ce sont là notions de temps paisibles... Il s'agit de résister à la tentation de l'alcool et de l'opium, comme les hommes, de travailler solidement, car à ce prix seul elles seront acceptées ; et tout isolé, de l'un ou l'autre sexe, est condamné en Indochine. L'infirmière est loin, on s'en doute, de la noble dame au voile blanc qui pose une main fraîche sur le front brûlant du blessé. Maintenant c'est une technicienne, douze heures par jour, plus une « nocturne » toutes les trois nuits. Pas de voile pour la protéger contre le contact permanent de la misère, de la douleur et de la mort. Le sourire est par-dessus le marché, mais l'essentiel est l'efficacité, le dévouement, un certain automatisme même.

LA VIE DES COMBATTANTS DÉPEND DE QUELQUES FILLES DE FRANCE

Quel prestige l'assistante sociale ne doit-elle pas se forger pour triompher de la pudeur virile des hommes, pour qu'ils se confient à elle ! Car ils ont leurs heures de lassitude, de désespoir. Il y a les imprudences, les folies qu'on est tenté de commettre au reçu d'une mauvaise lettre. L'assistante aussi est une technicienne : technicienne du moral, chargée d'épargner de la besogne aux conseils de guerre...

Les ambulancières que j'ai vues sur la route d'enfer, la R. C. 4, je les ai retrouvées sur la R. C. 6, celle d'Hoa-Binh. Elles conduisent toujours les mêmes véhicules frappés de la croix rouge, remplis de blessés et d'agonisants. Elles n'ont pas le droit de s'effondrer, même quand le pire est dépassé en horreur. Elles doivent foncer parmi les balles, les incendies et les cadavres.

Secrétaires, dactylos, standardistes, plieuses et réparatrices de parachutes, à des degrés divers la vie des combattants dépend d'elles toutes. Il y a de la besogne pour certaines filles de France là-bas. Mais à condition d'avoir ce qu'il faut bien appeler une vocation, la vocation de faire tout ce qu'il faut et davantage, même et surtout quand c'est exorbitant. Et c'est peut-être avec ces filles qu'on comprend le mieux l'esprit du corps expéditionnaire, justement parce que leur présence apparaît insolite à celui qui n'est pas « dans le coup ».

On a beau avoir déjà vu des femmes dans l'armée, on ne peut pas ne pas être surpris de les voir si parfaitement intégrées à la gigantesque machine guerrière qui les a fondues dans le même creuset que tous leurs compagnons d'armes. On revoit alors tous les autres, tous les soldats de toute origine, eux aussi complètement assimilés, membres de cette cité militaire qui ne connaît pas de distinctions entre ses citoyens. Ce n'est pas seulement le danger commun accepté qui les unit. Il y a plus.

CHAQUE POSTE EST UN MONDE A PART, ISOLÉ DANS L'HOSTILITÉ D'ALENTOUR

Au delà des mêlées grandioses où se joue le sort de l'Indochine sur un gigantesque coup de dé, il y a le Poste. Il mérite la majuscule, et le Chef de Poste avec lui.

On en compte des centaines, des milliers, gros et petits, sur les bords des arroyos, dans la boue des rizières, le long des routes et près des ponts, au sommet des pitons, dans la jungle, où ils constituent l'infrastructure réelle de l'Indochine.

Chacun d'eux est un monde à part, isolé parmi l'hostilité du paysage, avec son pauvre décor de palétuviers en palissade et de son mirador de bambou. Là-dedans, un ou deux Français et des partisans : mince garnison d'un modeste château fort. Qu'on s'y enferme, on est perdu. Le chef de poste doit jouer sa chance sur une seule carte : étendre son influence, de haute lutte, sur la contrée voisine. Quelques villages, des cocoteraies, un ou deux arroyos, des marais, des rizières, voilà son modeste domaine au bout de longs efforts. Et les Viets sont partout. En général, au début, le Français est salué par les notables des hameaux avec toutes les courbettes et les formules de politesse de tradition en Extrême-Orient. Ils sourient, mais demeurent mystérieux, impénétrables. C'est la quarantaine du silence, et pas un renseignement ne parvient. Les espions ennemis, au contraire, pullulent. C'est peut-être le secrétaire embauché comme traducteur, ou le cuisinier qui fait partie aussi, avec un peu de malchance, d'un comité d'assassinat.

Quelle ténacité ne faut-il pas, dans ces conditions, pour briser ce carcan de méfiance, pour aboutir à la première information, pour arriver à ce qu'on vienne dire au Français : « Je hais le Vietminh ! » et pour être sûr qu'on est sincère ! Combien de patrouilles auparavant, dans la nuit menaçante ! Il a fallu mener un jeu de cache-cache tragique parmi les eaux, la boue et la verdure perfides. Traquer l'ennemi mètre par mètre, parlementer mille fois avec les notables, reconstruire le marché et les écoles. Il a fallu supporter sans se plaindre, peut-être, la mort affreuse d'un compagnon tué dans une embuscade, à la suite d'une erreur qui met en péril tout ce qu'on avait tenté de bâtir. Ce seront alors les notables ralliés enlevés, assassinés. Ce sera le poste lui-même « bazooké », perdu... Et pourtant, au bout de longs mois, il y aura des résultats, mais toujours précaires, fragiles, à la merci de la malchance, du moindre relâchement. Il faut, en outre, compter avec la maladie, la fatigue, l'amertume, l'isolement, tout ce qui assaille en lui-même l'homme seul.

Dans la chaleur moite du haut Tonkin, avant la chute de Langson, j'ai visité un poste au cours de l'été 1950. Il pleuvait sans trêve sous une lumière de plomb. La jungle ruisselait, les montagnes étaient mangées par les nuages comme sur les estampes chinoises. Dans cet univers glauque, informe, même manger devenait un effort. Au sommet d'un piton escarpé, deux Français et une vingtaine de partisans tho. Chaque matin, patrouille armée pour la corvée d'eau : plusieurs centaines de marches glissantes, grossièrement taillées dans le calcaire. Toutes les nuits, les Viets tiraillaient sur le poste, des pitons voisins où ils étaient installés à demeure. Parfois ils s'assemblaient dans la vallée, tentaient de prendre le petit fort d'assaut. Quand ils étaient trop nombreux, le caporal chef de poste tirait une fusée, et les canons de Langson labouraient les flancs du piton. Et l'on recommençait le lendemain. Dans la journée aucune trace de ce qui se passait la nuit. Langson même était déjà le bout du monde.

« Quelle est la première chose que tu feras en rentrant en France ? » demandait l'un des Français à l'autre, chaque soir, rituellement.

Sont-ils seulement rentrés en France ? Peut-être leur poste a-t-il été submergé par l'ultime vague d'assaut une nuit de cette fin de 1950 où tout craquait sur la frontière de Chine ?

DANS LE SOUS-SECTEUR DE LUCNAM, UN DES POSTES MUNIS DE BLOCKHAUS BÉTONNÉS QUI FORMENT LA CEINTURE FORTIFIÉE DU DELTA DU FLEUVE ROUGE (Photographie BOUVET.)

LE CIMENT DES TROUPES DE L'UNION FRANÇAISE, C'EST L'OFFICIER FRANÇAIS

Rien n'est plus impressionnant pour un militaire tout juste arrivé de France que de se retrouver seul à la tête de partisans dont son existence dépend et qui peuvent le trahir, l'assassiner. Il se trouve partager la vie d'hommes dont il ne connaît ni la langue ni les mœurs. Il scrute leurs visages : il ne voit rien. Il ne sait rien de leurs cœurs, de ce qui s'y passe, de ce qui se prépare peut-être. Mais il sait que d'autres Français comme lui ont été poignardés, abattus, torturés. Ainsi prennent naissance de véritables obsessions qui empêchent de dormir, font sursauter à chaque bruit, qui finiront, croit-on, par rendre fou. En réalité, ce n'est qu'avec le temps qu'un Français s'habitue au pays, à cette guerre étrange, à ce jeu total, cruel et terrible auquel il arrive souvent qu'on finisse par prendre goût...

Le danger est réel, permanent pour l'ignorant ou pour l'homme qui se relâche, pour celui qui se laisse aller à la paresse ou à la brutalité ou qui recherche l'oubli dans les vices faciles et bon marché. Le risque n'est pas celui de la trahison totale, mais celui du complot, de la conjuration fomentée par deux ou trois hommes, agents du Vietminh glissés tout exprès parmi les partisans. Généralement, ils tuent par surprise le Français et les sentinelles, livrant les survivants aux Viets à l'affût. Presque toujours le reste de la troupe est froidement liquidé. Parfois l'affaire est montée par une femme, une « congaï », à qui l'on a cru, imprudemment, pouvoir faire confiance. Mais il est bien rare que toute une unité, tout un effectif soient complices. Il faut vraiment, pour cela, que le Français ait encouru une manière de condamnation collective méritée par son incapacité ou son injustice.

S'il est respecté, il sera averti. Qu'on pense au nombre de postes mixtes, qu'on pense à la quantité de Français qui se battent avec les Vietnamiens. Il s'agit d'une guerre civile extrêmement complexe, qu'on ne l'oublie pas. Et non plus que les Viets sont d'une cruauté extrême, qu'ils n'ont aucune pitié pour leurs ennemis. Non plus qu'ils ont des moyens de pression — menaces et représailles — dont ils usent sans hésitation : combien de parents de nos combattants autochtones ont été exécutés !

Ce qui est extraordinaire, dans ces conditions, ce n'est pas qu'il se produise des accidents, mais bien qu'il ne s'en produise que si peu, qu'il existe une fraternité d'armes permettant à des centaines de Vietnamiens de se battre aux côtés des Français, avec le même acharnement, qu'aussi nombreux ils aient choisi de faire cet engagement définitif qu'est la prise de position contre le Vietminh. Ce n'est donc pas tellement la loyauté en soi qui a de quoi étonner, mais que tant d'hommes et leurs familles prennent le risque énorme d'affronter l'effrayante organisation d'Ho Chi Minh.

Qu'est-ce donc qui fait la soudure entre tant de races, entre tant de combattants ? Qu'est-ce qui les maintient au coude à coude, malgré tant de facteurs qui devraient, logiquement, les éloigner les uns des autres ?

Je crois que le ciment des troupes qui combattent pour l'Union française en Indochine, c'est l'officier français.

Cette guerre est une guerre de lieutenants, de capitaines.

Leur problème n'est pas seulement d'être braves : la bravoure, ils en ont de reste. Ne redouter ni la mort ni la torture est pour eux, une fois engagés une évidence sans quoi aucun travail n'est possible. Il faut qu'ils soient d'acier, tous, et les commandants, les colonels aussi, qu'on trouve avec eux dans la mêlée, au Tonkin. Mais l'officier, le subalterne au premier chef, est soumis, dans des conditions d'extrême difficulté quotidienne, à l'exigence atroce d'être toujours à la hauteur face à toutes les incertitudes, à tous les pièges, à toutes les inconnues. Et cela, tout cela, seul, seul avec lui-même.

Une erreur, une simple inattention sur cette terre d'Asie ont toujours des conséquences extrêmes. Il faut être hardi, résolu, oui. Mais ne prendre que des risques soigneusement pesés, dans des limites inflexibles. Le grand art est d'avoir des renseignements et de savoir les exploiter. Mais il est mortel de se fier à une information fausse, qui conduit au piège.

Ici une patrouille peut faire un coup de main heureux. Cent et quelques mètres plus loin c'est le suicide... Jamais on ne doit recommencer le même coup, jamais prendre des habitudes. Créer la surprise, ne jamais la subir. Bref, dans cette guérilla et cette contre-guérilla enchevêtrées, où l'on ne sait jamais qui chasse et qui est chassé, le flair seul permet de parer au mauvais coup qui flotte dans l'air. Sinon...

CE CORPS EXPÉDITIONNAIRE, C'EST CELUI QU'A VOULU DE LATTRE

Instinct de la sympathie et de l'antipathie, voilà la qualité maîtresse. Elle se développe. Mais s'acquiert-elle ? De sorte qu'une troupe, finalement, vaut par ses officiers. Ils ne doivent pas, ils ne peuvent pas se tromper, si bien qu'ils arrivent à ne plus se tromper. C'est pourquoi les Viets

Combien de ces jeunes hommes ont donné leur vie pour la défense de l'Indochine!

s'acharnent contre eux, pour cela que, dans cette guerre longue faite non seulement de grandes batailles, mais surtout d'embûches quotidiennes et meurtrières, il tombe tant de nos jeunes chefs.

On dit qu'une promotion de Saint-Cyr est sacrifiée chaque année pour la défense de l'Indochine. Combien en ai-je connu moi-même de ces jeunes qui avaient en eux tout ce qu'il faut pour accepter avec foi les exigences de la grandeur militaire, combien en ai-je connu qui ne sont plus !... Lourd est leur tribut.

Mais jamais, en compensation, jamais l'officier n'a pu avoir le sentiment plus légitime d'être totalement à l'œuvre, de faire aussi complètement son métier.

Ce n'est donc pas par hasard si le nom de de Lattre est associé au corps expéditionnaire français d'Indochine.

Ce n'est pas par hasard qu'il vient sous la plume à chaque souvenir évoqué par ceux qui ont vu nos hommes à l'œuvre là-bas. Car l'officier subalterne qui se bat pour la France en Indochine est un officier selon le cœur du maréchal de Lattre de Tassigny.

Certes, avant son arrivée sur les lieux il existait déjà des héros, on faisait déjà une énorme consommation d'héroïsme. Mais on se sentait abandonné...

Peut-être, il faut bien le dire, l'était-on. Au loin, à 12.000 kilomètres de la métropole, nos soldats poursuivaient une guerre ignorée de la France, une guerre demeurée obscure pour la majorité des Français, peut-être parce qu'ils avaient vaguement mauvaise conscience.

Il fallut les tragédies de la route coloniale n° 4.

Alors, quand les trois signes « R. C. 4 » furent sur toutes les lèvres, alors seulement la patrie se souvint que quinze mille Français sont morts, tués par la guerre d'Indochine, alors seulement elle se réclama de leur mission.

Un homme apporta sa caution à la France. La France le crut.

Cet homme, c'était de Lattre.

Au corps expéditionnaire il apporta sa foi. Il avait compris qu'aux jeunes officiers désemparés, aux soldats épuisés, encore en proie au cauchemar inoubliable de Dong-Khé, de Langson, c'était avant tout d'honneur qu'il fallait parler, de l'honneur traditionnel de Vigny et de Saint-Cyr, en casoar et en gants blancs.

Il leur dit, à ces hommes, que désormais ils seraient les combattants d'une juste cause ou, plutôt, que désormais on le saurait et qu'eux ne devraient plus jamais l'oublier. Ainsi recréa-t-il le corps expéditionnaire dans sa matière même, en lui donnant la puissance. Du fait de sa dure volonté on vit surgir les groupements mobiles, les blindés, les canons, les avions, le béton, les commandos, l'armée vietnamienne, sans quoi la foi même n'eût pas suffi, évidemment.

Surtout, il travailla cette pâte en fonction non seulement des données du présent, mais des menaces à venir.

Pour tous les dangers de l'Asie il forgea une arme dont jamais les troupes ne furent plus résolues.

Voilà pourquoi, dans tous les postes de l'Indochine, de jeunes Français vivent et meurent sans faiblir. Voilà pourquoi cette Babel militaire que j'évoquais en débutant est désormais un tout. Voilà pourquoi n'importe quel combattant de n'importe quelle arme, de n'importe quelle race ira demain risquer sa vie pour ramener chez nous un blessé de n'importe quelle race, de n'importe quelle arme.

Mais le plus significatif, le témoignage peut-être le plus concret de cette miraculeuse unité dans la diversité, c'est sans doute, finalement, dans les camps de prisonniers du Vietminh qu'il faudrait le chercher. Les Viets ont un traitement scientifique des prisonniers. Il y a ceux qu'ils condamnent ; il y a ceux qu'ils restituent aux fins de propagande. La masse, elle, la grande masse des prisonniers de chez nous est placée dans des camps où elle est rigoureusement, définitivement coupée du monde ancien. Ces hommes-là sont mis à macérer dans un bain qui tend, jour après jour, à les endoctriner. Inlassablement, on vient leur prêcher les beautés de la société communiste, on tente de les enfermer dans une logique implacable dont on voudrait qu'elle les amenât à une capitulation morale.

Il suffirait de changer de camp, d'accepter de passer dans celui d'en face, de se laisser prendre à des sophismes habiles pour échapper à la perspective de mois, d'années peut-être de confinement sordide, avec la seule boule de riz pour toute alimentation, sans médicaments, sans secours d'aucune sorte.

LEUR SECRET

Ils refusent.

Les Sénégalais comme les Arabes, les Arabes comme les Français. Ils n'ont pas tous la culture politique voulue pour répondre aux arguments qu'on leur prodigue. Ils n'en ont pas besoin. Ils ne mettent pas en doute la légitimité de leur combat, que poursuivent leurs compagnons restés libres sous le drapeau français.

A quoi bon maintenant parler d'héroïsme ? Le secret des combattants d'Indochine, celui qui explique tout, c'est qu'ils ont dépassé l'héroïsme.

Ils ont atteint ce niveau supérieur où l'on fait son métier. Leur travail, ils le poursuivront jusqu'au bout, jusqu'à l'impossible qu'il faudra peut-être un jour leur demander de faire, puisque « impossible » n'est pas français.

L'INDOCHINE...

...SUR L'ÉCHIQUIER ASIATIQUE

La situation actuelle en Extrême-Orient est comparable à celle qui y existait à la veille de Pearl Harbour, en ce sens qu'une grande puissance asiatique s'efforce, aujourd'hui comme alors, de conquérir toute l'Asie, en passant par l'Indochine, sans donner l'éveil à l'Amérique. Dès 1940, au lendemain de la défaite de la France en Europe, un an avant Pearl Harbour, les Japonais occupaient l'Indochine. Les Américains avaient alors assisté d'autant plus passivement à cette occupation qu'il s'agissait, à leurs yeux, d'un territoire dominé par des colonialistes rétrogrades. Ils prodiguaient même à cette époque des conseils de modération aux Français d'Indochine. L'Amérique semblait endormie. Elle

paraissait se désintéresser de la menace qui se dessinait déjà en direction du Sud-Est asiatique et de l'Inde. Elle ne devait connaître un réveil brutal qu'un an plus tard, quand les bombes japonaises explosèrent à Hawaï. Entre temps, les Japonais avaient fait de l'Indochine un tremplin qui leur fut très utile sur le flanc sud des forces nationalistes chinoises et quand ils se lancèrent à la conquête de Singapour, de la Thaïlande, de l'Indonésie et de la Birmanie, jusqu'aux portes de l'Inde.

Si, en dépit de ces progrès spectaculaires, le Japon n'a pas réussi à conquérir l'Asie, c'est qu'il avait réveillé l'Amérique trop tôt, à Pearl Harbour.

Les communistes chinois n'ont pas oublié cette leçon. Au *Blitz-Krieg* ils préfèrent la « guerre longue », infiniment plus payante pour une puissance qui se trouve très en retard dans le domaine de la guerre technique moderne.

Quand les géopoliticiens auront plus de recul sur les événements des sept dernières années ils écriront assurément que le grand mérite du maréchal de Lattre aura consisté à réhabiliter la guerre d'Indochine devant l'Amérique et tout le monde libre, en démontrant que ce qui donne de l'importance à l'Indochine, c'est la vulnérabilité des Etats voisins ; en prouvant que, entre Suez et le Japon, une seule « zone de force » existe et continuera d'exister pendant assez longtemps sans doute encore : l'Indochine.

DANS LA STRATÉGIE ÉCONOMIQUE MONDIALE L'INDOCHINE JOUE LE ROLE DU « DOIGT DE GANT »

Pourquoi tout ce système non communiste avoisinant l'Indochine est-il si fragile ? Pourquoi l'évolution vers l'indépendance, qui aurait pu se faire harmonieusement, a-t-elle été précipitée, dégénérant en « pourrissement », en inconsistance et en instabilité ? Dans tous ces Etats — essentiellement en Birmanie, en Indonésie, en Thaïlande — la guerre et l'occupation japonaise ont accéléré de manière abusive les convulsions de l'émancipation nationale. L'exemple le plus flagrant est probablement celui de Java, où, dès l'arrivée des avant-gardes japonaises, furent créés des bureaux de propagande pour détruire tout respect du Blanc. Sans vouloir minimiser l'effort des Britanniques pour juguler le banditisme communiste en Malaisie, on doit affirmer aujourd'hui que seule la France a vraiment relevé le gant.

Mais seule aussi la France a entrepris, en pleine guerre, à 12.000 kilomètres de la métropole, de donner l'indépendance authentique aux Etats associés d'Indochine, exemple probablement sans précédent dans l'histoire.

Partout, dans le Sud-Est asiatique, les nationalistes pensaient qu'ils pourraient maintenir sans coup férir tout le confort et tous les avantages apportés à leurs territoires par les Blancs durant plusieurs générations d'efforts. Ce fut aussitôt, partout, le retour du banditisme, la disparition des routes, la réapparition des épidémies, voire des famines. Dès leurs premiers pas dans la réalité politique ces nationalistes commirent une énorme faute de discernement politique ; ils coupèrent net la voie du progrès de leurs pays et de leurs peuples, les faisant du coup rétrograder sur l'échelle des valeurs internationales. Dans ce demi-siècle où la balance commerciale et les réserves de devises fortes jouent un rôle capital dans la vie et le bien-être des classes laborieuses de tout pays, il serait intéressant de connaître la mesure exacte dans laquelle le chiffre de production et des exportations des Etats du Sud-Est asiatique a reculé, tandis que progressaient les bilans dans des pays économiquement concurrents, en cet hémisphère ou dans l'autre hémisphère. Avec l'aide de la France, la sagesse d'un groupe de nationalistes courageux et clairvoyants du Vietnam, du Laos et du Cambodge aura consisté à ne pas laisser hypothéquer par la « fièvre de l'indépendance » l'avenir de leur pays.

Ce qui également donne une telle importance à l'Indochine, « zone forte sur l'échiquier international », c'est la valeur économique de l'ensemble de la péninsule et de l'archipel du Sud-Est asiatique. Cet énorme grenier à riz, ces immenses réserves d'étain, de caoutchouc et d'autres produits dits rares seraient, s'ils tombaient entre les mains des communistes, un facteur déterminant dans le cadre de la « guerre longue ». En quelques années, quelques mois peut-être, l'abandon aurait des répercussions incalculables sur l'équilibre des forces internationales en présence. L'augmentation énorme du potentiel « global » des communistes, les perturbations du cours de la livre sterling et probablement du dollar ne seraient peut-être — en dépit de leur infinie gravité — que des aspects mineurs des bouleversements à venir.

CONTRE L'INVASION DU COMMUNISME C'EST LA TÊTE DE PONT DU SUD-EST ASIATIQUE

Le rôle du « doigt de gant » qu'elle joue dans la stratégie économique mondiale, l'Indochine l'assume aussi, on l'a vu plus haut, au point de vue militaire. Elle y a, il est vrai, un concurrent sérieux : la Corée. Mais la Corée est un cul-de-sac, dans l'avenir prévisible du moins : même s'ils parvenaient jusqu'à Fusan, les communistes ne pourraient pas « marcher sur la mer ». L'Indochine est une porte : enfoncée, elle n'empêcherait plus les communistes de parvenir jusqu'à New-Delhi et Port-Darwin. Mais peut-être pourrait-on, sans trop de risques, lâcher le Tonkin ? Erreur grossière : l'Indochine est un tout ; les cinq divisions vietminh, armées à l'européenne, adaptées à la guerre de mouvement en régions tropicales, s'empresseraient de « descendre » vers l'Annam, la Cochinchine, le Laos, le Cambdoge, où existe d'ailleurs une infrastructure combattante vietminh qui, bien que sérieusement battue en brèche, serait un appoint considérable pour les envahisseurs. Combien de fois n'a-t-on pu entendre la radio vietminh proclamer qu'après la chute du Tonkin les prochaines étapes seraient : si mois plus tard, l'Annam et, six mois après, la Cochinchine ? L'Indochine, tête de pont dans le Sud-Est asiatique, est un théâtre d'opérations capital ; de ce théâtre le Tonkin est la clé de voûte. Dans la lutte millénaire de la puissance de la mer contre la puissance de la terre, on ne peut espérer l'emporter que dans les presqu'îles et les régions périphériques. Dans l'âge atomique, si le monde libre veut rester libre il ne doit pas perdre de vue la valeur de cet axiome.

LA BATAILLE D'INDOCHINE EST LA BATAILLE-TÉMOIN D'UNE CIVILISATION CONTRE UNE AUTRE

Ce sont là des facteurs permanents de l'histoire, inscrits en grande partie dans la géographie, en ce Sud-Est asiatique dressé comme une barrière au confluent des mondes chinois, indien et indonésien. Pourtant, l'Occident, se croyant directement menacé sur l'Elbe, feignait d'oublier ces permanences. Au delà même des efforts surhumains du maréchal de Lattre, la France s'applique depuis 1946 à le lui rappeler.

Il semble bien maintenant que l'Occident ait compris que même la frontière de l'Australie passe par Hanoï.

Et cependant, lorsqu'on cherche des solutions collectives, on s'aperçoit qu'il existe bien un pacte atlantique — peut-être parce qu'on ne se bat pas dans la région intéressée — mais qu'il n'y a pas et qu'il n'y aura probablement pas de sitôt un pacte du Pacifique — probablement parce qu'on s'y bat. Des avocats de l'« internationalisation » évoquent l'Organisation des Nations Unies. Mais il faudrait alors commencer par envoyer des « observateurs » et compter avec le veto soviétique au Conseil de sécurité, qui bloquerait toute mesure constructive. Peut-être un pacte du Pacifique-Sud, fondé sur une communauté d'intérêts plus directement menacés, offrirait-il plus de chances de succès et de meilleures garanties de sécurité défensive. Les négociations seraient certainement moins gênées que dans la sphère du Pacifique-Nord, où trop d'intérêts divergents n'ont pas encore permis une cristallisation suffisante du sentiment de la communauté.

Dans l'état de choses actuel, la menace potentielle chinoise en direction de l'Indochine et du Sud-Est asiatique n'est pas, il est vrai, compensée par une menace potentielle de riposte équivalente de la part de l'Occident et du monde libre en général. C'est sans doute vers cet équilibre que devraient tendre les dirigeants des pays libres pour décourager l'agression. Des précédents existent à la périphérie du monde communiste ; avant l'Indochine, la Grèce est revenue à la paix ; entre Markos et Ho Chi Minh on peut établir un parallèle. La situation peut se stabiliser.

Mais si, par la volonté des communistes, la « guerre longue » doit être une « guerre de générations », tous les dirigeants du monde libre ont pour devoir sacré de persuader leurs peuples que la bataille d'Indochine est la bataille-témoin d'une civilisation contre une autre.

Si du seul point de vue matériel la perte d'Hanoï ne serait peut-être pas immédiatement catastrophique, elle aurait une portée morale que n'aurait sans doute égalée que l'abandon de Verdun ou de Stalingrad. Les combattants de Charles Martel étaient peut-être très loin de comprendre les répercussions de la bataille de Poitiers. Le peuple français et tous ceux qui attachent quelque prix à l'Union française en tant qu'élément de consolidation de la paix mondiale doivent aujourd'hui comprendre que la frontière de l'Union française passe par Hanoï comme elle passe par Strasbourg, Brazzaville ou Tananarive.

Robert Æschelmann.

LES ÉTAPES DE L'INDÉPENDANCE VIETNAMIENNE

Depuis près de sept ans dure le drame vietnamien. Les batailles et les campagnes se sont succédé dans ce désordre apparent qui accompagne toujours les faits militaires. Mais, politiquement, dans la masse énorme des événements, on peut distinguer un fil directeur allant de la coopération française avec les Vietminh jusqu'à l'établissement d'un État nationaliste présidé par S. M. Bao Daï. A travers toutes les perplexités, toutes les hésitations, toutes les complexités morales et psychologiques, il y a là un phénomène presque unique en Extrême-Orient, celui de l'alliance active d'un nouvel État indépendant avec son ancien protecteur contre le communisme menaçant. Ces pages marquent les dates principales d'une évolution aussi exceptionnelle.

23 AOUT 1945 : LE MOUVEMENT VIETMINH S'EMPARE DU POUVOIR A HANOÏ

Ce fut par son audace, en sachant profiter de circonstances exceptionnelles, que le Vietminh put s'emparer du pouvoir. L'ancienne administration française avait été annihilée par le coup de force japonais du 9 mars 1945. La capitulation nippone discréditait ensuite le gouvernement Tranh Trong Kim, qui avait proclamé l'indépendance du Vietnam sous la protection des baïonnettes japonaises. L'accord de Potsdam avait certes prévu que l'Indochine serait provisoirement occupée au nord du 16e parallèle par des troupes chinoises, au sud, par des troupes anglaises. Les Chinois avaient même préparé un gouvernement vietnamien à leur dévotion. Mais avant que leurs troupes aient pu se mettre en marche Ho Chi Minh pénétrait dans Hanoï désemparé et créait le gouvernement provisoire vietminh. Les Vietminh furent bientôt les maîtres de presque tout le Vietnam.

6 MARS 1946 : SIGNATURE DES ACCORDS ENTRE LA FRANCE ET LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DU VIETMINH (LE VIETMINH)

Pour se débarrasser des Chinois Ho Chi Minh fut finalement obligé de traiter avec la France. Grâce à l'attitude bienveillante des Britanniques, les troupes du général Leclerc avaient réussi à réoccuper Saïgon et la plus grande partie de l'Indochine au sud du 16e parallèle. Mais surtout, à Hanoï même, le gouvernement d'Ho Chi Minh était constamment menacé par les Chinois, désireux de le remplacer par leurs propres protégés. Ho Chi Minh s'aperçut que seuls les Français pouvaient le sauver des Chinois. De fait, par le traité de Tchoung-King du 28 février 1946, le gouvernement de Tchiang Kai Chek acceptait de retirer ses armées du Vietnam. Et, le 6 mars, Ho Chi Minh, délivré, signait à Haïphong avec les Français des accords impliquant une coopération franco-vietminh. La France reconnaissait la République démocratique du Vietnam. Le gouvernement Ho Chi Minh s'engageait à accueillir amicalement l'armée française lorsqu'elle relèverait les troupes chinoises. Le 7 mars commençait le débarquement des troupes françaises à Haïphong.

19 DÉCEMBRE 1946 : SOULÈVEMENT VIETMINH CONTRE LES FRANÇAIS

Bientot il apparut que les Vietminh étaient décidés à ne supporter aucune présence française. Ho Chi Minh, délivré des Chinois, allait se retourner contre les Français. Les accords du 6 mars avaient prévu qu'une conférence réglerait les questions litigieuses, comme les relations diplomatiques du Vietnam avec les puissances étrangères, le statut futur de l'Indochine, les intérêts économiques et culturels français au Vietnam. Mais la conférence de Dalat, en avril-mai 1946, n'aboutit pas. Au cours de l'été une nouvelle tentative fut faite, cette fois en France, à la conférence de Fontainebleau. Ce fut un échec encore plus brutal. Cependant, au dernier moment, Ho Chi Minh, qui avait reçu en France un accueil somptueux, essayait d'éviter une rupture dans la nuit du 14 au 15 septembre. Il signa avec M. Marius Moutet, ministre de la France d'outre-mer, un accord quasi subreptice qui fut appelé le *modus vivendi*. Mais dès le retour d'Ho Chi Minh à Hanoï (2 octobre) il apparut que ce *modus vivendi* n'était qu'une manœuvre destinée à gagner les semaines nécessaires pour achever les préparatifs d'un soulèvement. En effet les Vietminh, n'ayant pu forcer les Français à la capitulation au moyen de négociations, étaient résolus à l'action militaire. Les incidents de plus en plus graves se multiplièrent jusqu'au jour « J » du coup de force, jusqu'au 19 décembre.

14 SEPTEMBRE 1947 : LE DISCOURS DE HADONG, PAR LE HAUT COMMISSAIRE BOLLAERT, AMORCE DE LA « SOLUTION BAO DAI »

Au coup de force vietminh les Français avaient évidemment répondu par les armes. Ainsi devait commencer ouvertement cette guerre d'Indochine, qui dure encore. Certes, il était possible de considérer l'agression du 19 décembre comme un « accident ». Mais le professeur Mus, chargé de contacter le Vietminh en avril 1947 pour une cessation des hostilités, se heurta à une intransigeance absolue. Dès lors les dés étaient jetés. Le haut commissaire Bollaert, dans le discours-programme de Hadong, en date du 14 septembre 1947, lança un appel au peuple vietnamien en général. Il y faisait connaître les conceptions de la France pour un statut du Vietnam. Dans ce discours le haut commissaire Bollaert n'excluait pas les Vietminh comme

partenaires possibles. Mais il était manifeste qu'il ne fallait plus compter sur eux. Le discours s'adressait à d'autres gens, aux divers clans nationalistes antivietminh et, tout d'abord, à Bao Daï, alors réfugié à Hong-Kong. De fait, les Vietminh repoussèrent catégoriquement les propositions françaises. Peu après des négociations commençaient avec S. M. Bao Daï.

5 JUIN 1948 : ACCORD EN BAIE D'ALONG ENTRE S. M. BAO DAI ET LES FRANÇAIS

Dans l'été 1945, S. M. Bao Daï, empereur d'Annam, avait dû abdiquer devant un ultimatum vietminh. Il était devenu le conseiller suprême d'Ho Chi Minh sous le nom de prince Vinh Tuy. En réalité, il n'était qu'un prisonnier constamment menacé. Aussi s'évada-t-il, par avion, en Chine, où il vint mener, à Hong-Kong, la vie de l'exilé. Mais à partir du moment où les Français rompaient avec les Vietminh, n'était-ce pas l'heure des nationalistes anticommunistes, du moins de ceux qui avaient échappé aux massacres organisés par Ho Chi Minh, qui venait de sonner ? Naturellement, leur chef ne pouvait être que S. M. Bao Daï. Néanmoins, les négociations furent très longues, car S. M. Bao Daï n'acceptait de retourner au Vietnam qu'à la tête d'un Etat indépendant et unifié. Or le discours de Hadong était resté très en deçà de cette indépendance et de cette unité. Une première rencontre entre S. M. Bao Daï et le haut commissaire eut lieu en baie d'Along,

les 6 et 7 décembre 1947, à bord du *Duguay-Trouin*. Enfin, lors d'une deuxième entrevue en baie d'Along, le 5 juin 1948, fut signé un accord dans lequel « la France reconnaît solennellement l'indépendance du Vietnam, à qui il appartient de réaliser son unité ». Le Vietnam proclamait son adhésion à l'Union française en tant qu'Etat associé. Un gouvernement central provisoire était constitué sous l'égide du général Xuan.

8 MARS 1949 : LES ACCORDS DE L'ÉLYSÉE ENTRE LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS ET S. M. BAO DAI CONSACRENT L'INDÉPENDANCE ET L'UNITÉ DU VIETNAM

Il fallut encore près d'un an de négociations délicates pour parvenir à un accord plus précis, développant les engagements de principe pris réciproquement lors des entrevues de la baie d'Along. Il était manifeste que le gouvernement et le parlement français hésitaient à consacrer les données nouvelles de l'indépendance et de l'unité du Vietnam. La ratification du protocole de la baie d'Along fut même ajournée par le parlement. Cependant, en dépit des incertitudes des milieux politiques français, les discussions reprirent. S. M. Bao Daï se rendit elle-même en France afin de convaincre les autorités françaises. La nomination de M. Pignon comme haut commissaire eut probablement pour but d'éliminer l'ingérence des partis politiques dans les questions indo-

chinoises. Le nouveau haut commissaire déclara tout d'abord qu'il fallait « rétablir la confiance » entre Français et Vietnamiens, ce qui indiquait qu'elle n'existait plus. Bientôt les contacts furent repris. Les négociations aboutissaient enfin, le 8 mars 1949, aux accords de l'Elysée, véritable charte entre la France et le Vietnam.

27 AVRIL 1949 : ARRIVÉE A DALAT DE S. M. BAO DAI COMME CHEF DE L'ÉTAT DU VIETNAM

Les accords de l'Elysée fondaient l'Etat vietnamien nationaliste. Mais S. M. Bao Daï, avant de retourner dans son pays comme chef de l'Etat, exigeait que fût réalisée la condition essentielle de l'unité vietnamienne, c'est-à-dire le rattachement de la Cochinchine au Vietnam. La Cochinchine était une colonie française : elle ne pouvait changer de statut sans une loi française. Mais, d'après l'article 75 de notre Constitution, cette loi ne pouvait être votée par le parlement qu'après l'avis d'une assemblée territoriale. Il fallut créer celle-ci : le 10 avril des élections au suffrage restreint désignèrent en Cochinchine les représentants français et vietnamiens qui, quelques jours plus tard, approuvèrent une motion de fusion. Il restait au parlement français à entériner cet avis. Mais S. M. Bao Daï, aussitôt acquis le vote de l'assemblée territoriale et sans même attendre la décision du parlement français, s'envolait pour le Vietnam. S. M. Bao Daï arrivait solennellement le 27 avril à Dalat. Enfin notre parlement approuvait le changement de statut de la Cochinchine. Le 14 juin, à l'hôtel de ville de Saïgon, avait lieu entre M. Pignon, haut commissaire de France, et S. M. Bao Daï, chef de l'Etat du Vietnam, un échange de lettres consacrant légalement l'indépendance et l'unité du Vietnam.

23 DÉCEMBRE 1950 : SIGNATURE PAR LE VIETNAM DES CONVENTIONS ISSUES DE LA CONFÉRENCE INTER-ÉTATS DE PAU

A partir du 14 juin 1949 existait un Etat du Vietnam indépendant et unifié. S. M. Bao Daï était le chef de l'Etat. Le gouvernement central provisoire était remplacé, le 1er juillet, par un gouvernement central, dont S. M. Bao Daï assuma elle-même la présidence. Puis, afin de séparer les pouvoirs du chef de l'Etat de ceux de chef du gouvernement, S. M. Bao Daï confia la présidence du gouvernement à S. E. Nguyen Phan Long, puis à S. E. Tran Van Huu.

S. M. Bao Daï, les présidents Nguyen Phan Long et Tran Van Huu consacrèrent d'abord leurs efforts à la « concrétisation » de l'indépendance en réalisant le transfèrement des services français à l'Etat vietnamien. Les conventions d'application du 30 décembre 1949 avaient trait, elles, au transfèrement des services internes. La conférence inter-Etats, qui se réunit à Pau à l'automne 1949, fut chargée de traiter des questions communes aux trois Etats du Vietnam, du Cambodge et du Laos et des anciens grands services « fédéraux ». La délégation vietnamienne était présidée par le président Huu. La conférence de Pau acheva de donner au Vietnam ses institutions d'Etat indépendant librement associé à l'Union française.

19 AVRIL 1951 : LE PRÉSIDENT HUU, PAR LE DISCOURS DE VINH-YEN, ENGAGE DÉFINITIVEMENT LE VIETNAM NATIONALISTE DANS LE CAMP ANTICOMMUNISTE

Pendant ce temps la pression rouge se précisait sur le Vietnam. A la fin de 1949 les troupes communistes chinoises étaient arrivées à la frontière du Tonkin. Aussitôt le gouvernement de Mao Tse Toung accordait aux Vietminh une aide militaire importante qui leur permit de remporter sur le corps expéditionnaire la victoire de Dong-Khe. Langson fut évacué. Hanoï parut menacé. On sait comment le général de Lattre de Tassigny, nommé haut commissaire et commandant en

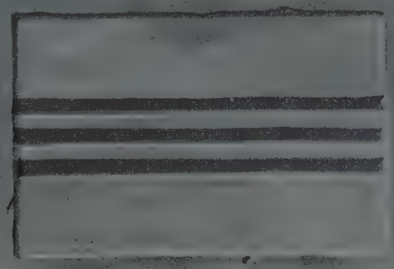
chef en Indochine, repoussa l'offensive vietminh contre le delta à Vinh-Yen.

Tous ces événements avaient eu une grande influence sur l'attitude du gouvernement vietnamien. Tout d'abord il avait essayé, sans grand résultat, de rallier à sa cause les « nationalistes » égarés chez les Vietminh. Puis la situation avait changé. Le général de Lattre avait affirmé qu'il était venu non pas pour limiter, mais pour accomplir l'indépendance du Vietnam. La guerre de Corée se poursuivait.

Ce fut alors que le gouvernement vietnamien décida de se ranger sans restriction avec les Français et le camp occidental contre le communisme. Le 19 avril 1951, à Vinh-Yen même, là où deux mois auparavant les troupes françaises avaient repoussé l'assaut des divisions rouges, le président Huu faisait une véritable déclaration de guerre au Vietminh. Peu après, avec l'aide française, le Vietnam constituait une armée nationale de quatre divisions qui prend une part toujours plus importante aux opérations militaires.

SA PARTICIPATION A LA CONFÉRENCE DE SAN FRANCISCO, RÉUNIE POUR LA SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX JAPONAIS, DONNE LA CONSÉCRATION INTERNATIONALE AU VIETNAM

Après l'échange de lettres du 14 juin 1949 le Vietnam avait été reconnu par trente-trois Etats. Mais surtout, malgré les réticences de certaines nations asiatiques comme l'Inde, le Vietnam, fortement appuyé par la France, fut invité à participer à la conférence de San Francisco. La délégation vietnamienne, présidée par le président Huu, reçut le meilleur accueil à la conférence et aux Etats-Unis. Désormais le Vietnam faisait partie du concert international. Seul le veto soviétique a empêché, jusqu'ici, l'admission du Vietnam à l'O. N. U.



TELLES SONT LES ÉTAPES QUI ONT AMENÉ LE VIETNAM A SA SITUATION ACTUELLE D'ÉTAT LIBRE ET INDÉPENDANT, ASSOCIÉ A L'UNION FRANÇAISE, POURVU D'UNE ARMÉE EN PLEIN DÉVELOPPEMENT, JOUISSANT D'UN PRESTIGE INTERNATIONAL. L'ŒUVRE N'EST PAS ACHEVÉE, CAR IL RESTE A ÉCRASER LE COMMUNISME, QUI CHERCHE FURIEUSEMENT A TRANSFORMER LE VIETNAM EN UN SATELLITE DE LA CHINE ET DE L'U. R. S. S. MAIS SI LES VIETMINH ÉTAIENT ENFIN DÉTRUITS, LE VIETNAM SERAIT RAPIDEMENT L'UN DES ÉTATS LES PLUS PROSPÈRES ET LES PLUS SOLIDES DE L'ASIE.

DE L'UNION FRANÇAISE A L'ÉTAT ASSOCIÉ

PAR PIERRE-ANDRÉ RIGAULD

L'INDÉPENDANCE au sein de l'Union française est une notion qui, *a priori*, peut paraître contradictoire. Pourtant dans le monde moderne la souveraineté est une notion de moins en moins absolue. Les alliances de naguère — arrangements du reste toujours provisoires — sont de moins en moins un élément majeur des relations entre Etats ; de plus en plus, au contraire, les Etats font partie de systèmes politiques, économiques et militaires qui comportent des restrictions de souveraineté acceptées. La charte de l'Atlantique, l'Organisation des Nations Unies, l'organisation qui découle du traité de l'Atlantique-Nord sont autant de jalons sur la route que suivent, depuis des années, des nations libres et souveraines, dans l'intérêt d'une sécurité de plus en plus menacée. On assiste, en fait, à la formation de groupements de nations qui coopèrent, de façon plus ou moins souple, à la défense et au bien-être communs, parfois sous une étiquette définie, comme dans le Commonwealth britannique, ou sous un slogan plus abstrait, comme la doctrine de Monroe.

Loin d'être en retard, la France se place en tête des nations libres dans cette évolution dont le monde est le théâtre en ce second demi-siècle. Elle transforme son ancien empire colonial en une association librement consentie : l'Union française. Et c'est, au sens précis du mot, une véritable révolution.

La réalisation la plus remarquable à cet égard est indiscutablement la naissance des « Etats Associés d'Indochine » : bien que participants de l'Union française, le Cambodge, le Laos et le Vietnam ont acquis à l'heure actuelle une très effective souveraineté, aussi bien dans le domaine intérieur que dans celui de la politique étrangère.

Mais, si l'on reconnaît maintenant en général, et dans le monde entier, l'importance de l'effort militaire accompli par la France en Indochine, il s'en faut qu'on ait encore pris pleinement conscience de l'œuvre tenace d'émancipation politique qu'elle a poursuivie dans cette partie de son ancien empire : la mise sur pied de trois Etats juridiquement et pratiquement indépendants au sein de l'Union française.

L'article 61 de la Constitution de la République française dispose que « la situation des Etats Associés dans l'Union française résulte, pour chacun d'eux, de l'acte qui définit ses rapports avec la France ».

Pour chacun des trois Etats Associés d'Indochine cet acte est différent, ce qui est une preuve nouvelle de leur indépendance non seulement à l'égard de la France, mais les uns envers les autres.

Pour le Vietnam il s'agit des accords du 8 mars 1949, des conventions d'application du 30 décembre 1949 (qui appliquent les principes posés par l'accord précédent dans le domaine du transfèrement des services) et des conventions issues de la Conférence inter-Etats de Pau, signés par le Vietnam le 23 décembre 1950 et qui traitent des questions communes aux trois Etats et des problèmes posés par l'adaptation des anciens grands services « fédéraux ».

Pour le Cambodge les accords parallèles sont en date du 9 novembre 1949, du 15 juin 1950, du 25 décembre 1950 (cette dernière date correspondant à la signature par le Cambodge des mêmes conventions issues de la Conférence inter-Etats déjà citée).

Pour le Laos, enfin, l'acte prévu par la Constitution française est constitué en fait par un échange de lettres datées des 25 novembre 1947 et 14 janvier 1948, une convention générale du 19 juillet 1949, des conventions annexes du 6 février 1950 et, comme pour les deux autres Etats Associés d'Indochine, la signature des conventions issues de la Conférence inter-Etats de Pau, en date du 26 décembre 1950.

Mais la question essentielle est évidemment de savoir dans quelle mesure ces textes garantissent, en fait, l'indépendance des trois jeunes nations, dans quelle mesure ils les mettent à même de voler de leurs propres ailes dans l'univers des nations adultes.

UN SYSTÈME PLUS LIBÉRAL QUE LE COMMONWEALTH BRITANNIQUE

L'UN des signes les plus certains de la souveraineté d'un Etat est évidemment le droit de légation active et passive. Or avant 1949 les pays qui formaient l'Union indochinoise n'avaient aucune personnalité internationale : leur représentation diplomatique était assurée par la France. Depuis les accords en question le Cambodge, le Laos et le Vietnam sont habilités à envoyer et à recevoir des missions diplomatiques ou consulaires et à conclure des traités relatifs à leurs intérêts particuliers. Certaines limitations à l'exercice de ces droits avaient été prévues, mais la France a abandonné, dans la pratique, l'application de ces clauses restrictives, notamment celle du double accréditement des missions diplomatiques auprès des chefs des Etats Associés et du président de l'Union française. De même, il était prévu que les chefs des missions diplomatiques des Etats Associés, désignés en accord avec le gouvernement français, recevraient des lettres de créance décernées par le président de l'Union française et paraphées par leur souverain ; dans de nombreux pays du Commonwealth britannique ces lettres ne sont-elles pas décernées par le roi d'Angleterre ? Là encore la France a renoncé dans la pratique à se prévaloir de cette clause.

De sorte que, malgré la limite théorique du nombre des représentations à l'étranger des Etats Associés, celles-ci ne rencontrent d'autre obstacle, en fait, que les difficultés de recrutement d'un personnel qualifié. Si bien que sur les trente-trois Etats qui ont reconnu le Cambodge, le Laos et le Vietnam quinze entretiennent chez eux des missions diplomatiques ou consulaires.

Si la menace d'un veto soviétique n'a pas encore permis, enfin, de les faire admettre à l'O. N. U., ils sont membres des organisations spécialisées suivantes : Commission économique pour l'Asie et l'Extrême-Orient, Organisation mondiale de la Santé, Organisation internationale du Travail, Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, Union internationale des télécommunications, Union postale universelle.

Au sein du haut conseil de l'Union française, où chacun des trois Etats Associés est représenté sur un pied de parfaite égalité avec la France, sont débattus les problèmes posés par l'harmonisation des relations bilatérales de chacun avec les pays étrangers. Ce qui n'a pas empêché les trois Etats Associés de conclure des accords avec les Etats-Unis concernant l'aide économique que ceux-ci accordent à l'Indochine ni de participer aux diverses conférences du « Plan de Colombo ».

En réalité, la nécessité d'une politique extérieure coordonnée de l'Union française ne constitue pas une restriction de souveraineté pour les Etats Associés, puisque chacun d'eux est représenté au sein du haut conseil, précisément chargé de cette coordination.

LES POUVOIRS ONT ÉTÉ TRANSFÉRÉS DANS DES DÉLAIS RECORDS

L'ÉTABLISSEMENT pour chacun des trois Etats Associés d'une souveraineté interne totale était l'autre problème à résoudre, une fois posé le principe de l'indépendance. Cet objectif aussi a été atteint dans un temps record, si l'on songe à la pénurie de cadres autochtones compétents.

Avant les accords, seule la Cochinchine était, officiellement, une colonie, directement administrée par un gouverneur contrôlé par le gouverneur général de l'Indochine. Le reste du Vietnam, le Cambodge, le Laos conservaient des gouvernements autochtones, mais les traités de base et les nécessités pratiques leur avaient ôté tout pouvoir réel sur les grands organismes de l'Etat. Les résidents français administraient en fait ces pays. Depuis 1949, au contraire, les institutions nouvelles reposent, au Cambodge et au Laos, où des élections libres furent possibles, sur des consultations démocratiques régulières de la population. Au Vietnam, où les troubles sont plus graves, le chef de l'Etat a pris le pouvoir à la suite de manifestations populaires appelant à la tête du pays le dernier descendant de la dynastie des Nguyen. Mais S. M. Bao Daï a proclamé à plusieurs reprises sa volonté de mettre le peuple lui-même en mesure, dès que les circonstances militaires le permettront, de déterminer ses institutions définitives.

Ces trois gouvernements ont pleine et entière autorité sur tous les rouages qui assurent la vie de l'Etat. Alors que jusqu'au 9 mars 1945 les quatre protectorats et la colonie qui formaient l'Indochine n'avaient pas d'armée propre (les troupes stationnées sur ce territoire faisaient partie de l'armée coloniale), les accords ont reconnu à tous les Etats le droit de lever librement des forces armées, de les encadrer et de les instruire par leurs propres moyens. Mais, les charges de la défense dépassant les possibilités matérielles de ces jeunes nations, il a été convenu que les forces du reste de l'Union française coopéreraient avec les armées nationales à la sécurité interne et externe des Etats Associés. Dès la fin des troubles actuels, cependant, il est prévu que les troupes françaises borneront leur mission à la défense des frontières extérieures.

A l'heure actuelle l'armée nationale vietnamienne dispose de quatre divisions complètes, de 25.000 gardes, de 60.000 supplétifs, d'un bataillon de parachutistes et d'escadrilles fluviales, de ses services propres et d'une aviation et d'une marine naissantes.

L'armée laotienne compte quatre bataillons d'infanterie et, outre ses services propres, un bataillon de parachutistes et des unités diverses de caractère technique : soit au total plus de 10.000 hommes.

L'armée cambodgienne se compose enfin de six bataillons d'infanterie,

d'un bataillon de parachutistes et, en plus de ses services propres, des unités techniques : au total, plus de 11.000 hommes.

Dans le domaine judiciaire, les institutions existant autrefois dans l'Union indochinoise, et qui étaient régies par le décret du 16 février 1921, correspondaient à un statut politique périmé ; elles ont vécu. Les trois Etats Associés ont désormais chacun leurs juridictions nationales : justices de paix, tribunaux de première instance, cour d'appel, cour d'annulation du Laos — justices de paix, tribunaux de première instance, juridiction du deuxième degré, cour criminelle, cour de cassation, tribunal du contentieux administratif du Cambodge, cour d'appel, cour suprême du Vietnam. Ils ont aussi leurs codes et leurs organisations propres.

Ces juridictions nationales sont compétentes, bien entendu, à l'égard de leurs nationaux, mais aussi à l'égard des étrangers ne relevant pas d'un pays ayant passé avec la France un traité impliquant un privilège juridictionnel. Sauf au Cambodge, avec qui aucune convention judiciaire n'a encore été passée, les juridictions nationales appliquent à tous les étrangers la loi nationale en vigueur dans chaque Etat.

Des juridictions mixtes au Vietnam et des juridictions de l'Union française au Laos sont prévues pour trancher les litiges opposant ces étrangers soumis au droit commun des Etats aux citoyens de l'Union française (autres que les nationaux de l'Etat intéressé) et aux étrangers bénéficiant de privilèges juridictionnels.

Ces juridictions mixtes ont été critiquées, d'un point de vue purement théorique, par des nationalistes intransigeants et des juristes étrangers. Mais si l'on songe qu'elles sont nées dans des pays où la magistrature autochtone était peu nombreuse et de traditions récentes, si l'on songe que toute la législation de base était d'origine française et que la guerre exaspérait les passions, que les intérêts français revêtaient une importance relative tout à fait exceptionnelle, force est bien de convenir que la solution adoptée parmi tant de facteurs antagonistes est au contraire remarquable d'objectivité et d'ingéniosité juridique.

Dans l'ancienne Union indochinoise le gouverneur général était à la tête de tous les services administratifs. De ce fait, la France avait une part prépondérante, directement ou indirectement, dans l'administration de l'Indochine. Ce système, minutieusement mis en place en 1887, amélioré régulièrement depuis lors, disparut avec le coup de force japonais du 9 mars 1945.

La France n'attendit donc pas les accords de 1949 pour transférer, sans discussion, les anciens services locaux aux Etats Associés. Ceux-ci prirent en charge les administrations propres à chaque territoire, celles, du moins, qui n'interféraient pas avec l'administration des Etats voisins. La France ne conservait, dès ce moment, que les services « fédéraux », c'est-à-dire ceux intéressant l'ensemble de l'Indochine. Les accords de 1949, outre qu'ils légalisèrent le transfèrement des services locaux, instituèrent, pour le règlement du transfèrement des services fédéraux, une conférence inter-Etats qui se réunit à Pau, et dont il a été question plus haut.

Elle eut lieu au cours du second semestre de l'année 1950, et elle devait également régler les rapports organiques des trois Etats, entre eux et avec le reste de l'Union française.

CHAQUE ÉTAT A MAINTENANT SA TRÉSORERIE ET SON BUDGET NATIONAL

Dans le domaine économique le haut commissariat, détenteur de la puissance publique en Indochine, disposait autrefois d'un très large pouvoir réglementaire, et il intervenait directement dans l'ensemble de la vie économique de l'Union. C'est lui qui orientait la production, contrôlait les prix, dirigeait les importations et les exportations pour la totalité du territoire. Aujourd'hui la France a pratiquement supprimé ses services économiques, après avoir transféré aux Etats Associés toutes les compétences qu'elle détenait par leur intermédiaire. Simultanément, les Etats Associés ont mis sur pied des services nationaux qui assurent chacun sur son propre sol la direction des économies nationales.

D'autre part, les accords de Pau ont institué des organismes quadripartis destinés à coordonner la politique économique des différents Etats. A cet effet ont été créés : un comité d'études du commerce extérieur, un comité d'études des douanes, un comité du plan et un comité d'études des transmissions.

Dans ces organismes la décision appartient uniquement aux représentants des Etats Associés, chaque fois que les intérêts nationaux sont seuls en jeu ; la France, en effet, n'y est représentée que pour y donner des avis techniques, sauf lorsqu'il s'agit de décisions susceptibles d'avoir une répercussion sur l'économie de l'ensemble de l'Union française.

Dans le domaine financier, le Vietnam, le Laos et le Cambodge ont maintenant chacun leur budget national. Ils l'établissent, ils le gèrent en toute souveraineté. Ils disposent librement de toutes les recettes perçues sur leurs territoires respectifs, et l'établissement des impôts applicables à leurs nationaux est exclusivement de leur compétence. Ils peuvent les augmenter librement, et librement en créer de nouveaux. Toutefois, lorsque ces nouveaux impôts laissent prévoir des incidences sur la situation des autres ressortissants de l'Union française, ils doivent faire l'objet d'une consultation préalable de leurs représentants, de façon que soit maintenue une certaine harmonie fiscale entre les Etats et que soit respecté le libre exercice des activités économiques.

Les trois Etats Associés d'Indochine ont désormais leurs propres services nationaux de trésorerie, chargés de l'élaboration de leurs budgets respectifs. Ces services ont, en outre, dans leurs attributions la mise en circulation de la monnaie divisionnaire métallique, l'émission d'effets publics à moyen ou court terme et d'emprunts à long terme, la réception d'avances de l'institut d'émission, la réception des dépôts à vue.

En ce qui concerne l'émission des billets, le régime du privilège confié à la banque d'Indochine a pris fin effectivement le 31 décembre 1951. Un organisme autonome, où les trois Etats Associés et la France sont représentés sur un pied de totale égalité, a été créé sous le nom d' « Institut d'émission des Etats du Cambodge, du Laos et du Vietnam ». Cet institut détient, dans les territoires des trois Etats, le privilège de battre monnaie, et il assume la responsabilité de donner à la piastre la place qui lui revient parmi les autres monnaies de l'Extrême-Orient.

La piastre indochinoise est gagée sur les avoirs de l'Institut en francs, et éventuellement sur ses avoirs en or et en devises. On voit qu'en fait les trois Etats Associés disposent d'une monnaie indépendante, dont les liens avec le franc sont assez souples pour n'être en aucune façon une entrave à leur souveraineté nationale.

Le système douanier, du temps de l'Union indochinoise, était fortement centralisé. Il était articulé sur une direction générale des douanes qui coiffait des directions locales, le tout étant sous la coupe du ministre de la France d'outre-mer, qui jouait le rôle de législateur. A ce système autoritaire a succédé un système nouveau d'union tarifaire, qui dépend uniquement des trois Etats Associés. Le Cambodge, le Laos et le Vietnam ont maintenant en propre un service national des douanes, et la coordination entre ces trois administrations s'effectue à l'échelon des directeurs des services nationaux, qui se réunissent périodiquement pour examiner les problèmes d'intérêt commun.

En outre, les trois Etats Associés se sont engagés à constituer entre eux une union douanière, ce qui suppose que chacun accepte d'appliquer les tarifs douaniers décidés en commun. Les intérêts de chaque jeune nation sont si étroitement solidaires de ceux des deux autres que chacune d'elles eût souffert cruellement d'un divorce économique et douanier. Une expérience dans cette voie, qui n'eût pas manqué d'être décevante (pour user d'un terme modéré), pouvait légitimement être redoutée, dans l'euphorie d'une indépendance fraîchement acquise. Il est encourageant de constater que les dirigeants d'Etats aussi jeunes ont fait preuve, en l'occurrence, d'une sagesse et d'une maturité qui ont permis d'éviter ces obstacles.

Avant que soit reconnu aux Etats de l'Indochine le statut d'indépendance qui régit aujourd'hui leur vie nationale, les questions d'information relevaient uniquement du haut commissariat de France. Le Cambodge, le Laos et le Vietnam ont maintenant créé, au sein de leurs gouvernements respectifs, un ministère de l'Information ou une direction générale, et leurs services nationaux poussent désormais leurs ramifications jusque dans les plus petites circonscriptions territoriales. Le Cambodge et le Laos possèdent chacun une station émettrice de radiodiffusion nationale, tandis que le Vietnam en contrôle quatre : à Hanoï, à Hué, à Saïgon et à Dalat.

Jusqu'aux accords, le service des télécommunications dépendait entièrement, pour toute l'Indochine, du haut commissariat. C'est sous ce régime centralisé à l'extrême que furent réparées toutes les destructions occasionnées par la guerre de 1939-1945 et que furent passées d'importantes commandes visant au renouvellement intégral de l'équipement en service et à la construction d'installations nouvelles.

En application loyale des conventions signées par la France avec les trois Etats Associés, tout ce matériel neuf, qui représente une valeur de plus d'un demi-milliard de francs, a été remis sans contre-partie aux trois Etats, et avec lui les immeubles, les véhicules, les installations, les ateliers de construction et de réparation, les équipements, le mobilier de bureau, dont la valeur globale peut être estimée à une dizaine de milliards.

Ces transfèrements ont été opérés spontanément par la France, qui a seulement demandé aux trois Etats Associés de maintenir un minimum de cohésion et d'harmonie, par des contacts aussi fréquents que possible et nécessaires au sein d'organisations mixtes créées lors de la Conférence de Pau : comité d'études et conférence des transmissions, où les décisions prises ne sont valables et mises en vigueur que si elles sont adoptées à l'unanimité.

Les accords ont donné également une physionomie absolument nouvelle à l'organisation de l'enseignement et de l'assistance médicale. Les conventions culturelles, tout en posant le principe d'une collaboration dans ce domaine entre la France et chacun des trois Etats Associés, consacrent l'indépendance réelle de chacun en matière d'enseignement. Et chaque Etat a créé ses propres services nationaux d'instruction publique.

En ce qui concerne l'hygiène et la santé publiques, la totalité des services consacrés à cet important domaine a été transférée aux gouvernements du Vietnam, du Cambodge et du Laos, et il en a été de même des attributions internationales en matière sanitaire, qui étaient précédemment exercées par la France elle-même.

LES ÉTATS DIRIGENT CHACUN LEURS SERVICES PUBLICS ET ONT TOUS POUVOIRS SUR LE PERSONNEL QU'ILS EMPLOIENT

Mais il est évident que le transfèrement de tous ces services aurait été dénué de sens si l'on n'avait reconnu simultanément à chaque Etat Associé la compétence nécessaire à la réglementation du statut du personnel de ses nouvelles administrations nationales.

Des accords spéciaux, passés avec le Cambodge, le Laos et le Vietnam, ont permis de mettre au point cette importante question ; faute d'une solution constructive, dans ce domaine comme dans tous les autres, les trois Etats Associés n'auraient pu être considérés comme vraiment indépendants.

Avant leur conclusion la France exerçait en effet le pouvoir réglementaire et le pouvoir hiérarchique sur tout le personnel, français ou autochtone, employé dans ses administrations. Aujourd'hui le gouvernement de la métropole ne possède plus aucun droit sur l'organisation

des services publics nationaux cambodgiens, laotiens et vietnamiens, sur la réglementation locale en matière contractuelle ou d'engagement à titre journalier. Toutes ces prérogatives souveraines relèvent désormais uniquement des gouvernements du Cambodge, du Laos et du Vietnam.

Il est cependant un point sur lequel des précisions sont peut-être nécessaires. Il s'agit de la présence de fonctionnaires de nationalité française sur les territoires des trois Etats Associés. Pour un observateur non averti de la complexité juridique des nouvelles administrations, ces fonctionnaires pourraient sembler une preuve matérielle du maintien, au moins partiel, de l'état de choses antérieur à l'indépendance du Cambodge, du Laos et du Vietnam. Il n'en est rien.

Leur présence est due à la reconnaissance par les Etats Associés de leur pénurie en personnel vraiment qualifié. Ce sont eux qui ont demandé, et avec insistance, que les services transférés par la France leur fussent remis avec tout le personnel en fonctions au moment de la passation des pouvoirs, qu'il s'agisse de Français ou d'autochtones des trois Etats. Leur intention est, bien entendu, de remplacer les Français graduellement, dans la mesure des possibilités, par des citoyens des trois Etats nouvellement indépendants.

Une étude vraiment instructive est celle du nombre des fonctionnaires dans les services administratifs français en Indochine avant et après les accords de 1949. Sans compter les agents contractuels et journaliers, dont l'effectif est par définition temporaire et variable selon les époques, l'administration française en Indochine comptait, au 31 décembre 1939, vingt-sept mille cinquante fonctionnaires des cadres. Après les transfèrements consécutifs aux accords historiques dont il est ici question, cet effectif est tombé, en date du 31 mars 1952, à deux mille cinq cent soixante-quatorze.

Tout commentaire affaiblirait l'éloquence de ces deux chiffres, dont la comparaison est une preuve indiscutable de l'accession des trois Etats Associés à une indépendance authentique, malgré les difficultés nées du conflit actuellement en cours.

Il apparaît donc à l'évidence, quand on prend la peine d'examiner de près les faits, que l'ancienne Union indochinoise a bel et bien disparu. Ce qui, des lustres durant, s'est appelé Indochine française est maintenant composé de trois Etats parfaitement souverains, librement associés entre eux et avec la France métropolitaine dans une collectivité nouvelle qui s'appelle Union française.

Il ne s'agit pas, comme d'aucuns affectent peut-être encore de le croire, d'un simple changement de dénomination, mais d'un bouleversement total de la structure politique, économique et administrative d'un vaste territoire où la France, compte tenu d'une évolution naturelle, a estimé le moment venu de briser les cadres d'un système historiquement périmé.

Le Cambodge, le Laos et le Vietnam ont cessé définitivement de dépendre d'une puissance étrangère. Ils exercent maintenant une souveraineté nationale complète, disposant des trois pouvoirs traditionnels : législatif, exécutif et judiciaire.

Le fait qu'ils appartiennent à l'Union française ne saurait en rien diminuer leur souveraineté. En certains domaines seulement cette appartenance se traduit par des concessions réciproques, dont la contre-partie est constituée par des avantages substantiels. Cette adaptation de la souveraineté nationale aux conditions nouvelles de la vie nationale n'est nullement imposée par la France dans le dessein de reprendre d'une main, selon la formule consacrée, ce qu'elle a accordé de l'autre... Il s'agit d'accords librement négociés de part et d'autre par des nations indépendantes afin de favoriser la prospérité et le rayonnement de l'ensemble de l'Union française.

Les dix-neuf conseillers vietnamiens, les cinq conseillers cambodgiens, les trois conseillers laotiens à l'Assemblée de l'Union française, la représentation des trois Etats Associés au haut conseil de l'Union française sont la preuve vivante que ce bloc de nations et de peuples est uni pour mettre en commun les ressources et les efforts de chacun pour le développement de leurs civilisations respectives, l'accroissement de leur bien-être et le maintien de leur sécurité.

C'est à de Lattre, disons-le, que revient le mérite d'avoir compris qu'il était non seulement juste, mais courageux pour la France elle-même de faire confiance à l'amitié des peuples d'Indochine précisément au moment où rien n'eût semblé plus aisé pour la population des trois futurs Etats Associés que de se servir d'une plus grande liberté pour se retourner contre l'ancienne puissance tutélaire.

A l'occasion du cinquième anniversaire du soulèvement Vietminh du 19 décembre 1946, S. M. Bao Daï décora à Hanoï des blessés de l'armée nationale vietnamienne.

DRAME ET CHANCES
DU NATIONALISME VIETNAMIEN

Dans le delta tonkinois, le village de Binh-Phiem attend, en ce printemps 1952, que la bataille qui l'entoure décide de son sort. C'est l'angoisse, mais l'angoisse orientale. Aucun signe extérieur d'émotion. Simplement, dans la ruelle en terre, entre les échoppes abondamment garnies, une masse humaine anormalement dense va et vient sans parler, sans regarder : elle écoute. Même les enfants ne font pas de bruit, car juste à côté les canons français tonnent. Les murailles du vieux poste sont hâtivement renforcées, les camions apportent des soldats, les ambulances évacuent les blessés : à quelques kilomètres se détachent de gros paquets de verdure, qui sont les villages occupés en quelques heures par des milliers de Viets descendus, en bataillons complets, d'au delà du canal des Rapides, depuis les montagnes bleutées qui, à 50 kilomètres, ferment l'horizon. C'est l'invasion, et les gens de Binh-Phiem se demandent si elle sera contenue devant chez eux. Ce début d'année est en réalité une tragédie pour tout le Tonkin. Les Viets se sont répandus sur l'immense delta, avec leurs agents, leurs comités et leurs troupes. Saisis de peur, les *nha-qués* se sont inclinés avec le fatalisme de l'Asie, et ils ont obéi à leurs nouveaux maîtres. Ils ont fourni le riz, les coolies et les recrues, garni même les maisons de la banderole rouge à l'étoile d'or. Que faire d'autre ? A l'arrivée des envahisseurs en armes, ceux qui ont essayé de fuir ont été décimés. Notables « réactionnaires », femmes, enfants même ont la tête posée maintenant sur le bord de quelque diguette, au nom de la justice populaire. Résignation, pourtant, c'est bien vite dit. Le petit peuple a cédé, certes, mais tous ceux qui ont un fusil résistent avec un courage merveilleux. Que l'on songe aux innombrables postes qui, chaque nuit, ne peuvent compter que sur eux-mêmes jusqu'à l'aube lointaine, sauf quelque précaire appui d'artillerie ; que l'on songe à cette « milice », formée de partisans mal vêtus, mal payés, qui n'appartiennent ni au corps expéditionnaire à proprement parler ni à l'armée nationale du Vietnam, et qui a déjà perdu huit cents des siens. Résignation, alors qu'ils ont combattu sans espoir, au delà de toute espérance ?

Depuis sept ans que dure la guerre au Vietnam les paysans ne connaissent plus la certitude du lendemain pour leurs paillotes, leurs champs, leurs vies même. Depuis sept ans, ils survivent, vaille que vaille, entre les combats, les menaces et les représailles. Pour les Viets, ils sont taillables et corvéables à merci. Et pourtant, autant qu'ils peuvent, ils résistent...

COMBIEN DE VIETNAMIENS MORTS ? ON NE SAIT PAS...

Je me souviens de ces pêcheurs de Vinh, la grande cité des Viets, qui s'étaient enfuis sur leurs barques pour échapper à la famine rouge. Ils étaient arrivés à Dong-Hoï, squelettiques.

Quoi d'étonnant s'ils sont partis ? J'ai vu, près de Sontay, les restes, brûlés à petit feu, de plusieurs notables. J'ai vu des villages détruits, incendiés, où les emplacements des maisons n'étaient plus, au milieu de la verdure envahissante, que des plaques de terre battue encore pelées. On ne peut imaginer la rigueur de la discipline communiste, qui exige une soumission aveugle, châtiant impitoyablement le moindre écart : il faut payer les impôts, héberger les troupes, aider aux embuscades, espionner. Les enfants nus sur des buffles sont des indicateurs, et qui oserait se dérober ? Le commissaire politique ordonne...

La nuit, par milliers, sous la garde de quelques soldats rouges, les pauvres villageois iront couper la route, avec pour seuls outils de tout petits paniers. Le jour revenu, les Français, à leur tour, exigeront que soient comblées les tranchées creusées dans la nuit. Que faire ? Que faire encore quand une humble bourgade, comme il y en a des milliers, hélas ! est transformée par les Viets en forteresse d'où rayonnent les commandos rebelles et que nos troupes devront réduire, raser à grand renfort d'artillerie et d'aviation ?

La discipline viet, elle est dans ces villages déserts que trouvent les soldats français ou vietnamiens lorsqu'ils progressent : les habitants se sont réfugiés, sur ordre du Vietminh, dans la boue de la rizière ou de l'arroyo voisin. Elle est aussi, la discipline, dans ces villes mortes du Tonkin, ces ruines qui s'étendent sur des lieues et qui ont été faites, volontairement, par des démolisseurs armés de pioches avant l'arrivée des troupes françaises qui dégageaient déjà le delta tonkinois. La terre brûlée, là-bas, on sait ce que cela veut dire... Thaï-Binh, Ninh-Binh, Bac-Ninh, Sontay, Vinh-Yen ne sont plus que décombres, elles qui furent, comme tant d'autres rasées aussi, des cités florissantes. Les Viets ont même inventé une machine à écarteler les murs... Leur discipline est encore dans ces files indiennes de femmes qui transportent de la contrebande dans leurs balancelles, dans ces sampans qui glissent la nuit sur les canaux, dans ces foules mises en marche et qui risquent d'être broyées par la guerre.

Combien de Vietnamiens morts depuis sept ans dans les batailles, les représailles ou, simplement, par l'épuisement ou la fièvre ? Impossible de le dire. Un million, affirme-t-on, rien qu'au cours de la famine qui, en 1945, marqua la passation de pouvoirs des Japonais aux Viets. Depuis, nul ne sait. Quelle famille vietnamienne n'a pas été touchée ?

« C'est ma nièce, dit récemment mon boy en me présentant une petite fille. Les parents ont été tués au cours d'une bataille. »

Où, quand, comment ? Question inutile : la guerre est là, voilà tout. On juge du nombre de *sciuscias* dépenaillés et effrontés qui pullulent sur le pavé des villes ! Considéré, malgré les grenades, comme un havre de paix, Saïgon est trois fois plus peuplé que naguère. Son cas n'est pas exceptionnel : c'est celui de tous les postes français ou vietnamiens dans la campagne, pourvu qu'ils donnent une impression suffisante de sécurité. La sécurité, le peuple du Vietnam est perpétuellement en mouvement à la recherche de cette denrée précieuse. Chaque avance viet provoque un flot de réfugiés, et je me souviens de ces avions amenant de Langson, aux dernières heures de la cité, des femmes défaites serrant leurs enfants contre elles, des vieillards cramponnés à leurs hardes : éternel aspect de l'exode.

C'est pourquoi je me demande comment, devant l'efficacité méticuleuse de la machine de guerre vietminh : ses agents, ses espions, ses guérilleros, ses commissaires, ses troupes, je me demande comment tant de villageois ont pu se révolter contre la dictature rouge. La punition prévue pour eux par les Viets, c'est la mort, et ils le savent. Les *nha-qués* qui choisissaient de combattre les rouges étaient condamnés à plus ou moins longue échéance, qu'on y réfléchisse. Pendant des années l'autre camp ne pouvait rien faire pour les protéger. Les Français étaient évidemment trop loin, avec leurs postes et leurs patrouilles, des règles complexes du terrorisme et du contre-terrorisme. Seuls les Vietnamiens auraient pu quelque chose, en opposant au réseau rouge un contre-réseau égal, aussi dense, aussi dur. Longtemps ils ne le firent pas, pour des raisons de conscience. Pendant des années des dizaines de milliers de paysans furent ainsi mis à mort par les Viets pour « trahison ».

Désormais, devant la pénétration rouge dans le delta tonkinois, les choses ont changé. Encore une fois, il apparaît que c'est dans la douleur et l'épreuve que se forgent la volonté, l'existence même d'une nation. Voilà près d'un an que, par la voix du président Huu, son chef de gouvernement d'alors, le Vietnam déclarait pratiquement la guerre au Vietminh. Et le 19 décembre 1951, anniversaire du soulèvement rouge de 1946, un an après qu'Ho Chi Minh eut promis son entrée solennelle dans Hanoï, S. M. Bao Daï venait décorer dans la capitale tonkinoise des combattants français et vietnamiens, tandis que le canon tonnait au loin et que les miliciens, de leur tour, poursuivaient leur bataille inégale : le Vietnam était en train de trouver sa foi.

Longtemps sur ce pays a pesé une sorte de « drame du nationalisme ». La fatalité voulait que, dans le passé, les nationalistes eussent d'abord été vaincus. La partie était donc mal engagée, la doctrine des survivants, à refaire. C'est peu dire, en effet, que les nationalistes ont été défaits. Ils ont été littéralement massacrés par d'autres Vietnamiens qui se prétendent plus patriotes qu'eux : les Vietminh.

« ME CONDAMNER ? VOUS NE LE POUVEZ PAS ! TOUT JUSTE M'ASSASSINER ! »

Pour comprendre ces événements décisifs il faut se reporter à l'avant-guerre, à l'Indochine « heureuse », où les autorités françaises interdisaient toute politique. Contre une police efficace les révolutionnaires étaient devenus clandestins. Gens de métier, ils étaient généralement coupés des masses, appuyés sur des forces étrangères telles que, surtout, le *Kuomintang* chinois : *La nation chinoise doit aider les autres peuples asiatiques à secouer le joug étranger,* avait dit Sun Yat Sen. Des milliers de révolutionnaires du Vietnam, poursuivis par la sûreté française, s'étaient donc réfugiés en Chine amie. Par les sentiers de la montagne et les jonques de la côte un va-et-vient incessant

reliait ces rebelles émigrés à leur pays natal. Ils étaient groupés, pour la plupart, au sein du *Viet-Nam Quoc Dan Dang* (V. N. Q. D. D.), c'est-à-dire le parti nationaliste du Vietnam. Leur programme, qui consistait avant tout à expulser les Français, fut à la source des principaux soulèvements, tel celui de Yen-Bay (1930). De son côté, le P. C. I. (parti communiste indochinois) était déjà animé par un certain Ho Chi Minh, ancien secrétaire de Borodine. Simple maille du réseau sans patrie ni frontières qui couvrait déjà l'Extrême-Orient, le P. C. I. avait du mal à maintenir quelques cellules dans le pays même.

Pourtant, lors de l'effondrement japonais, en 1945, ce fut le P. C. I. qui prit le pouvoir grâce au plus magistral des tours de passe-passe. Quand tous les révolutionnaires vietnamiens arrivèrent à la remorque des Chinois, ils trouvèrent la place prise. Il sembla, des mois durant, que le putsch militaire fût imminent : les nationalistes n'étaient-ils pas appuyés par le Kuomintang ? Mais celui-ci retira ses troupes au printemps de 1946, et le Vietminh en profita pour liquider les nationalistes de la vieille école.

Les troupes du V. N. Q. D. D. avaient piétiné tout l'hiver sur les grands axes venant de Chine, impatientes de marcher sur Hanoï. Au printemps, entourées de formations viets toujours plus nombreuses et plus menaçantes, elles furent anéanties : pour mémoire, le champ d'enterrés vivants, dont les têtes, sortant du sol, furent labourées à la charrue...

Des tribunaux « populaires » surgirent un peu partout, et c'est ainsi que furent exécutés, entre autres, Pham Quynh, ministre de Bao Daï, fin lettré, qui réclamait depuis si longtemps l'indépendance de son pays aux Français, et Ngo Dinh Khoi, dit « le Tong Doc », de la grande famille catholique des Ngo, qui cria à ses juges :

« Me condamner ? Vous ne le pouvez pas ! Tout juste m'assassiner ! »

Il en fut de même de nombreux mandarins et notables et de tous ceux qui, en fait, auraient pu gêner le Vietminh. Les trotzkystes ne furent pas épargnés, au contraire, et leur chef, Ta Thu Thau, fut poignardé, sur ordre, par un gamin.

Dans le torrent des événements ces massacres passèrent d'abord inaperçus. La jeunesse du Vietnam pensait simplement qu'un nationalisme dépassé cédait la place à un nationalisme nouveau, étrange, sorte de transposition asiatique de nos mouvements de résistance européens...

IL NE FALLAIT PAS UN AUTRE KUOMINTANG

Le Vietminh incarnait alors, pour presque tous les Vietnamiens, la croisade pour l'indépendance. Ho Chi Minh était le pur héros national et, tout d'abord, dans les maquis, il ne fut guère question de communisme ou d'anticommunisme. Les partisans du Vietminh ignoraient qu'au delà de la façade démocratique le *Tong-Bo*, comité exécutif communiste de sept membres, exerçait déjà une dictature de fait. C'est seulement peu à peu que les « nationalistes » apprirent à se baptiser tels, pour se distinguer simplement des staliniens, dont ils étaient, ils s'en avisaient trop tard, les otages.

En fait, le nationalisme était partout. Au sein du Vietminh il était abondamment exploité. Chez les survivants des partis d'autrefois on aspirait tout naturellement à la revanche, et, outre le nationalisme mi-religieux, mi-militaire comme celui des caodaïstes et des Hoa-Haos de Cochinchine, il y avait l'ex-empereur Bao Daï, prisonnier dans les honneurs et conseiller suprême d'Ho Chi Minh : sans une intervention de Lou Han, chef des armées chinoises du Tonkin, il eût été liquidé comme les autres, mais il parvint à fuir vers la Chine et Hong-Kong.

Tant de confusion, de contradictions allaient permettre de dégager enfin, par un nouveau tournant de l'histoire, un nouveau nationalisme, anticommuniste. En décembre 1946 les Viets et les Français, alliés pendant quelques mois, étaient entrés en guerre les uns contre les autres. On groupa d'abord une équipe autour de Bao Daï, puis des accords successifs furent passés entre le nouveau groupe et la France, et ce fut ce qu'on devait appeler l' « expérience Bao Daï ».

Bao Daï n'avait derrière lui ni parti, ni armée, ni organisation d'aucune sorte. Tout était à faire. Il n'était, en attendant, qu'un dénominateur commun entre tout ce qui restait des partis ennemis du Vietminh. Il était leur chef reconnu, leur suzerain, plus exactement. Une immense tâche l'attendait : négocier l'indépendance avec les Français, édifier, à partir du néant, la structure d'un nouvel Etat. Tout cela n'était possible que si, face au dynamisme rouge, Bao Daï parvenait à créer une idéologie nationaliste neuve, ce qui avait échoué jusqu'alors dans toute l'Asie : il ne fallait pas un autre Kuomintang.

PARADOXE DU NATIONALISME : LE VIETNAM DEVAIT S'ALLIER AVEC LES ANCIENS « OCCUPANTS » FRANÇAIS

Bao Dai essaya d'abord d'attirer à lui les nationalistes du Vietminh. Bien que persécutés, ceux-là se posaient toujours le même cas de conscience : « Bao Daï est-il vraiment indépendant ? Les Français sont-ils sincères ? Attendons avant de prendre parti... »

Mais à force d'attendre ils ont été finalement mis au pas par les communistes, et de telle sorte que le danger, longtemps redouté des rouges, d'une prédominance des nationalistes au sein du Vietminh a totalement disparu. La manœuvre avait été si subtilement menée que les attentistes, lorsqu'ils voulurent enfin partir, ne le pouvaient plus. Le paradoxe est que ce coup de maître fut réalisé en pleine guerre. Alors le *Tong-Bo* put jeter le masque et se revendiquer hautement de l'ordre rouge, de Staline et de Mao Tse Toung : il avait intérêt à le faire désormais pour mater toute velléité de « titisme » avant la lettre... Ainsi le Vietminh devint une démocratie populaire à son terme. Le pouvoir réel appartient maintenant à des communistes faits sur mesure, des officiers sortis du rang à force de courage, qui sont d'anciens paysans, d'anciens ouvriers, d'anciens instituteurs.

Bao Daï rentrait donc dans un pays où l'ancien empire était mort, le peuple, terrorisé, l'ennemi, tout-puissant, les nationalistes de l'ancienne époque, massacrés ou disparus ; les jeunes nationalistes, englués par le Vietminh ou condamnés, devaient être brisés comme des jouets. Difficulté supplémentaire, du point de vue nationaliste : l'alliance française. Presque seul, presque sans moyens, il lui restait en somme peu de chose à faire : un modeste travail d'Hercule, la création d'un Vietnam nouveau, d'un Vietnam nationaliste.

VERS LA FIN D'UN TRAGIQUE DIALOGUE DE SOURDS

Mais, en vérité, plus encore que celui des hommes, le véritable problème du nationalisme était de savoir s'il serait capable de se créer une mystique propre assez forte pour être apte à affronter d'abord, à vaincre ensuite les mystiques ennemies.

A priori, le nationalisme vietnamien classique était vidé de toute substance dans la mesure où il avait dû renoncer à cette réalité directe, sommaire et simple : la lutte anticolonialiste. Paradoxalement mis en contradiction avec sa propre origine, il avait été obligé, pour lutter contre l'adversaire communiste, de s'allier avec l'occupant d'un siècle.

Obligé ainsi de faire passer la raison avant le sentiment, il fournissait au Vietminh une surenchère facile. D'où le malaise initial, d'où les efforts constants de Bao Daï et de ses ministres successifs pour « concrétiser », selon leur propre terme, l'indépendance. Devant leur opinion ils étaient perpétuellement contraints de « faire la preuve », et par conséquent de demander davantage aux Français. La difficulté n'était pas mince : en pleine guerre il s'agissait, dans une certaine mesure, d'aller apparemment contre le courant de l'histoire, d'agir en tout cas en sens contraire des autres nations asiatiques. Et cela en vertu d'un raisonnement que les Anglo-Saxons trouvèrent eux-mêmes longtemps suspect, que Nehru rejetait en tout cas, à savoir, que le communisme était l'ennemi n° 1. Comment, dans ces conditions, répandre cette conviction au sein même du Vietnam ? Comment apporter une foi, une espérance nouvelles ? Face au Vietminh solidement planté sur le sol national, les nationalistes vietnamiens, encore si faibles matériellement, ont eu bien du mal (et c'est d'ailleurs le cas dans le monde entier) à trouver des supports sociologiques ou économiques opposables au marxisme. Dans ce pays de traditions millénaires le Vietminh avait tout de même apporté au peuple quelque chose, ne serait-ce que le partage des terres. Et quelle exaltation pour la jeunesse d'échapper au joug des lettrés, des sages, des vieillards !

Longtemps les nationalistes antirouges tâtonnèrent. Ils prononçaient de grands mots : socialisme, « vitalisme »... Mais tandis qu'ils discutaient farouchement avec les Français des modalités de leur indépendance, on les sentait comme impuissants devant le problème réel de l'Asie : ce pullulement affamé et misérable.

Le moyen, pourtant, d'oublier la tristesse de ce delta tonkinois désespérément plat, couvert d'eau rouge dans les fleuves, sale dans les rizières. Rien de l'exubérance tropicale de la Cochinchine, dans ce pays où végète une masse humaine de sept millions d'êtres humains, misérablement vêtus de cotonnades primitives, teintes de ce *cu nau* couleur de boue rougeâtre lui aussi. Dans certaines provinces la densité atteint deux mille habitants par kilomètre carré — la plus élevée du monde... — et l'existence de cette plèbe, en état de demi-famine, n'est assurée que par un labeur de forçat qui permet d'arracher à la terre deux récoltes par an.

On voit souvent des femmes attelées, comme des bêtes de trait, à de lourdes charrettes. Peut-être n'ont-elles que vingt ans, mais elles sont vieilles : là est le problème. Car si le nationalisme n'apporte pas à cette foule l'espoir d'une vie meilleure, elle ira au communisme, qui, du moins, offre quelque chose de neuf.

Premier problème à résoudre dans un autre domaine : trouver un centre de gravité aux trois « Kys » : Tonkin, Annam, Cochinchine, soudés par la race et le sentiment, certes, mais séparés géographiquement par de telles distances... Les gens du Tonkin et de l'Annam se plaignent déjà que l'unité se fasse en fait au profit de la Cochinchine, ce sud luxuriant et occidentalisé. Second problème, le chapitre toujours ouvert des relations franco-vietnamiennes : les Français réclament plus d'efficacité à leurs associés, qui demandent plus d'indépendance. Un véritable et tragique dialogue de sourds.

Autres problèmes ? Les Américains, les Anglais, les attentistes, les caodaïstes, les Hoa-Haos, les catholiques, Paris, les grandes firmes économiques, qui apportent au pays leurs ambitions et leur influence.

Faut-il conclure à l'échec de S. M. Bao Daï, de ses ministres et de ses partisans ? Ce serait injuste et ce serait faux. Oui, on a parfois l'impression que tout s'effiloche. Mais, soudain, tout semble prendre une consistance imprévue : on constate que les choses se font quand même, et beaucoup mieux qu'on ne pouvait l'espérer. Car les nationalistes sont

CES FEMMES ET CES ENFANTS ONT ÉTÉ RETENUS COMME OTAGES PAR LE VIETMINH PENDANT DES ANNÉES. ILS ONT ENFIN RETROUVÉ LEURS FOYERS

arrivés au bon moment dans la courbe de l'anti-communisme. Si le Vietminh, en effet, avait apporté une espérance aux masses, il l'a détruite par la suite à force de durcté doctrinale, à cause des exigences de la guerre aussi. Il a été trop loin en heurtant toute une sentimentalité traditionnelle, celle de la communauté villageoise, de la morale confucienne, du culte des ancêtres. Les paysans aspiraient à une amélioration de leur sort, non pas à une froide révolution marxiste. Sur le tableau de fond des souffrances qu'ils endurent depuis des années — et qui empirent avec le temps, comme actuellement au Tonkin — S. M. Dao Daï est devenu le symbole d'une époque qui, matériellement, fut tout de même la meilleure : d'où les acclamations presque religieuses qui l'accueillent à son passage dans certains villages tonkinois. D'autre part, en faisant du Vietnam une marche anticommuniste sur l'échiquier de l'Asie et du monde entier, il a donné à son pays une valeur internationale. Derrière lui il a non seulement l'Union française, mais tout le camp occidental. Il est donc « placé » pour l'avenir...

Mais pour s'imposer définitivement à la population les nationalistes du Vietnam devront lui apporter la paix, ou du moins une certaine sécurité. Il leur faut donc la force pour extirper jusqu'aux racines de l'appareil communiste. Une armée puissante au service d'un Etat efficace, rien de cela n'existait voilà deux ans.

Maintenant ? Il existe une armée, qui se bat aux côtés du corps expéditionnaire et qui compte plus de cent mille hommes. Il existe un gouvernement qui, dans le pays même comme dans le monde, marque davantage chaque jour sa jeune autorité. Que sa tâche ne soit point finie, ce n'est que trop évident. La structure politique, par exemple, n'est qu'embryonnaire, mais la récente nomination de S. E. Nguyen Van Tam à la présidence du Conseil ne peut qu'affermir encore l'autorité du gouvernement. « Je fais la guerre » est la formule lapidaire de cet homme dont on connaît la grande valeur. Pour l'instant, en effet, le mot d'ordre demeure la lutte, toujours plus dure, contre le Vietminh.

Imaginons maintenant que la paix revienne : ce serait dans un court délai la prospérité, avec les riches moissons recouvrant les campagnes, avec le riz et le caoutchouc s'accumulant sur les quais de Saïgon. Rapidement le Vietnam pourrait mettre sur pied une économie saine. Et toutes les conditions seraient créées pour que le régime, par l'action sociale, tire le peuple de sa misère. Tout cela serait possible, car, malgré cinq années de guerre, le pays n'est pas profondément atteint dans son potentiel. Et surtout il y a les qualités primordiales de la robustesse raciale et de l'orgueil national. Largement, les morts sont compensées, dans les villages, par ces hordes d'enfants nus et beaux. Malgré tout, le Vietnam est au stade de la confiance. Combien de fois ai-je entendu cette phrase : « Nous ferons aussi bien ; nous ferons mieux que tant d'autres peuples ! »

Que les nationalistes aient entrepris la construction du Vietnam, en pleine guerre civile, juste en face des armées de Mao Tse Toung, c'est là une œuvre de grand courage. Elle n'aurait pas été possible sans la France, et pour cette raison, à mesure que les événements actuels prennent leur sens et leur portée, des Vietnamiens, toujours plus nombreux, acceptent l'Union française comme une défense pour le présent, comme une aide pour l'édification de ce qui peut devenir l'un des plus solides et des plus prospères pays d'Asie.

L. B.

EN DÉPIT DE LA GUERRE ET DES DESTRUCTIONS, INNOMBRABLES SONT LES ENFANTS QUI NAISSENT AU VIETNAM

SI LES HOSTILITÉS S'ARRÊTAIENT

CE PAYS CONNAITRAIT BIEN VITE UNE PROSPÉRITÉ EXCEPTIONNELLE DANS L'INDÉPENDANCE

'ARMÉE VIETNAMIENNE EST VRAIMENT UNE ARMÉE NATIONALE

ombre de ces élèves officiers de l'École ilitaire de Dalat se sont déjà battus ans les deux deltas et ont été décorés.

es Vietnamiens forment de très habiles écaniciens. Un soldat de l'escadron blindé etnamien de Nam-Dinh dépanne un moteur.

'insigne du 3e escadron blindé vietnamien, tationné à Nam-Dinh, dans le sud du delta, nit au char moderne le dragon traditionnel.

es équipes d'opérateurs radio ont été créées n grand nombre pour servir dans les formations mécanisées vietnamiennes.

Le général d'aviation Hinh, chef d'état-major de l'armée vietnamienne, s'entretient avec une jeune recrue au camp d'instruction de Soctrang, en Cochinchine.

L'ARMÉE VIETNAMIENNE
UN GAGE ET UN SYMBOLE

Si des forces françaises relativement peu nombreuses ont pu résister des années durant à toutes les organisations du Vietminh, c'est seulement grâce à l'appui de très nombreux Vietnamiens, de tous ceux d'entre eux qui refusaient le communisme. Ils étaient deux cent mille, trois cent mille peut-être en tout à se battre contre les rouges, et ils formaient la plus hétéroclite coalition qu'on puisse imaginer : leur seul dénominateur commun était le corps expéditionnaire français, auquel ils étaient tous plus ou moins intégrés. Certaines formations relevaient bien des autorités vietnamiennes, mais elles avaient été créées de bric et de broc, selon les besoins et les circonstances, généralement dans un cadre plus régional que national : ainsi les gardes du Sud-Vietnam, les V. B. D. du gouverneur Giao dans le Centre-Vietnam, les Bao Chinh Doan dans le Nord-Vietnam. Une mosaïque extraordinaire.

Mais à mesure que prenait naissance et se développait, sous l'égide de S. M. Bao Daï, un Etat véritable, il devenait évident que la première exigence du Vietnam serait une véritable armée nationale. D'abord pour la raison légitime qu'une armée est la première marque extérieure d'une indépendance réelle. Et aussi parce que seule la puissance de cette armée permettrait au jeune Etat de s'imposer aux masses terrorisées par le Vietminh, voire aux nationalistes du même camp qui continuaient la lutte à leur façon, souvent même pour leur propre compte. Mais l'ère des tâtonnements dura longtemps. Le jeune Etat fut submergé dès sa formation par une avalanche de problèmes, et puis, il faut le dire, la France ne manifesta au début que peu d'enthousiasme à l'idée de créer une armée vietna-

mienne indépendante. Le commandement d'alors n'osa pas s'engager à fond, par peur qu'un jour une telle armée ne se retournât contre nous. Techniquement, du reste, on n'y croyait pas. On se contenta donc de créer, de temps en temps, un bataillon vietnamien, au statut mal défini : unités peu nombreuses, théoriquement en marge du corps expéditionnaire, mais pratiquement encadrées étroitement par des officiers et des sous-officiers français.

Ce fut le maréchal de Lattre qui, dès son arrivée en Indochine, lança l'armée nationale vietnamienne, avec la même détermination, la même confiance contagieuses qu'il mettait en toute chose. Pour lui, cette grande œuvre devait satisfaire la fierté nationale des Vietnamiens — avec les heureuses conséquences politiques qui devaient en découler — et leur permettre un jour de résister au Vietminh. Rien de mesquin ni de rabougri, décida de Lattre, mais une armée aussi complète que possible : bataillons, régiments, divisions, grand état-major, unités techniques, services, aviation, marine. Premier objectif à atteindre fin 1951, quatre divisions : une en Cochinchine, une au Tonkin, une en Annam, une enfin, dite « montagnarde », sur les hauts plateaux.

PAS DE CADRES FRANÇAIS DANS LES BATAILLONS VIETNAMIENS

Pour bâtir cette armée à l'occidentale le Vietnam partait de presque rien. Pas d'argent, pas de matériel, pas d'écoles, rien que le « matériel » humain et la volonté d'aboutir. Aussi l'armée vietnamienne ne pouvait-elle voir le jour qu'avec l'aide alliée, française principalement. Mais de Lattre, dès le début, affirma que cette armée devait être, aussitôt que possible, uniquement nationale, l'idéal étant de fournir les moyens nécessaires aux Vietnamiens pour qu'ils se suffisent au plus tôt à eux-mêmes.

« Je ne veux pas de cadres français dans les bataillons vietnamiens ! » Certes, de Lattre acceptait ainsi que peut-être le rendement fût moindre au début. Mais il créait d'emblée ce qui était, pour lui, essentiel : une véritable mystique militaire nationale.

« Avant tout, me disait-il, il ne faut pas que les Vietnamiens aient le sentiment d'une armée mercenaire, d'une armée-croupion. La chance de la France dans cette partie du monde, c'est un Vietnam librement ami, qui croie en notre sincérité. » Paradoxe apparent, l'ancienne nation protectrice doit se consacrer à la formation de l'armée nationale du pays qui s'est dégagé de sa protection : c'est la seule solution véritable.

On posa les fondations en 1951 en « fabriquant du bataillon ». Les Vietminh avaient cinq ans d'avance, une armée forgée dans les camps d'entraînement chinois et dans le creuset des combats. Pour les rattraper, on construisit l'armée nationale à la chaîne, comme les voitures. Les hommes trouvés — sans peine — la technique de formation des bataillons fut rapidement au point. On procéda par « régularisation » (transformer en unité de l'armée régulière une unité irrégulière, féodale ou autre) ou par « défrancisation » d'une unité autochtone du corps expéditionnaire. Restait à encadrer cette troupe avec des officiers vietnamiens formés, dans le même temps, en série (mais une série de luxe...) par les écoles, dont la plus célèbre est celle de Dalat.

On avait aussi, au début, transformé en officiers certains sous-officiers ayant dix ou quinze ans de service dans l'armée française. Mais ces éléments, d'esprit volontiers routinier et administratif, n'étaient pas capables de donner une âme, une foi à l'armée vietnamienne. De Lattre comprit encore, avec son extraordinaire instinct, qu'il fallait recourir à la jeunesse nationale des lycées, des facultés : l'intelligentzia en herbe. La convaincre de son rôle futur pour faire de l'armée un instrument efficace au service de la nation. Dans l'été 1951 il lui adressa le plus émouvant, le plus éloquent des appels, et les écoles militaires se trouvèrent largement remplies. Plus de mille officiers furent ainsi « sortis » en 1951, chiffre presque doublé, actuellement, par l'ouverture de deux écoles d'officiers de réserve à Nam-Dinh (Tonkin) et Tuduc (Cochinchine). Quant aux sous-officiers et aux aspirants, ils sont formés dans trois centres principaux. Mais la clef de voûte de cet édifice est l'école de Dalat, le Saint-Cyr vietnamien. Instruction, entraînement, tout est moderne, selon la méthode qu'avait essayé d'appliquer de Lattre en France pour « désencaserner » l'armée. Premier principe : pas de « simili ». On faisait donc grand usage de vraies balles, de vraies bombes. Principe second : pas de repos, sauf pour un minimum de sommeil. Grâce à cet engrenage implacable on sortait des officiers possédant presque automatiquement l'esprit de l'armée, de ses grandeurs et de ses servitudes.

Trente-six bataillons furent ainsi constitués en 1951, répartis en quatre divisions, comme prévu. Bien entendu, nombreux furent les sceptiques à douter de la loyauté de ces troupes si hâtivement formées. L'expérience seule pouvait trancher : elle trancha...

APRÈS UN PEU PLUS D'UNE ANNÉE D'EFFORTS LES RÉSULTATS SONT REMARQUABLES

En Cochinchine, dans cet immense Transbassac aux rizières abandonnées, aux marais infinis et aux canaux envasés, les Vietminh avaient leurs camps, leurs dépôts, leurs écoles, leurs ateliers. Ils circulaient là par bandes entières de 1.500 à 2.000 hommes, tout l'intérieur ayant été pratiquement délaissé par les troupes françaises : la grande cité de Cantho n'était-elle pas à quelques kilomètres des repaires ennemis ? On confia l'énorme tâche de la pacification de cette contrée hostile aux bataillons vietnamiens. Cette mission est aujourd'hui presque accomplie : la zone ennemie a reculé de plus de 100 kilomètres vers l'ouest aquatique et féroce. Partout ailleurs la vie reprend. Les paysans recommencent leurs cultures, et dans quelque temps le Transbassac sera redevenu le grenier de l'Indochine.

Sur la côte de l'Annam, cette frange coincée entre montagne et mer si difficile à défendre, les Viets avaient fait un effort énorme, constituant une division régulière pour rompre notre dispositif, étiré sur 400 kilomètres. En trois mois d'âpres mêlées, à la fin de 1951, l'ennemi fut défait : la plupart des forces anticommunistes se composaient de bataillons vietnamiens.

Dans l'immensité des plateaux moïs la 4e division, dite « montagnarde », repoussa l'invasion tentée par le régiment rouge de Quang-Nghaï. L'épreuve cruciale se déroula au Tonkin. Tout le sud populeux du delta était défendu par des bataillons vietnamiens, et ce fut par là que pénétra la division 320 viet. Qu'on imagine ces postes, conçus pour une tâche de pacification, soudain attaqués par des unités entières, encerclés, pilonnés à coups de bazookas, assiégés pendant des semaines entières. Quarante, cinquante hommes parfois à tenir sous les vagues d'assaut, sous les bombardements. Que l'on pense à la succession de toutes ces nuits menaçantes dont chacune pouvait être fatale : pendant longtemps, pour ces isolés, il n'y eut pas de secours à espérer, le ravitaillement seul arrivant par les airs. Car nos forces de choc étaient ailleurs, dans la dramatique mêlée de Hoa-Binh et de la R. C. 6, où, d'ailleurs, trois bataillons vietnamiens furent de toutes les batailles, avec une détermination égale à celle de leurs compagnons d'armes. En ces semaines où montait la marée viet dans le delta les bataillons vietnamiens écrivirent des pages héroïques.

Certes, tous les bataillons ne sont pas encore des unités d'élite, tous les officiers ne sont pas également aguerris. Mais après un peu plus d'un an d'efforts la qualité moyenne des bataillons vietnamiens est très supérieure à ce qu'on prévoyait. Pour les chars, pour l'artillerie, où il reste encore des officiers français, la formation des cadres se poursuit. Il n'existe plus de problème pour les officiers subalternes. Celui des commandants est presque résolu : on est arrivé au premier palier, le temps du bataillon vietnamien isolé est dépassé.

Certes, ce sont des officiers français qui ont été instructeurs dans les écoles militaires et qui continueront à servir de guides à leurs camarades vietnamiens, c'est aussi une mission militaire française qui a jeté les premières bases de cette jeune armée, mais une mesure essentielle a été prise : la promotion et la nomination du général Nguyen Van Hinh au poste de chef d'état-major de l'armée vietnamienne. Sa première tâche a été de constituer un état-major, qui a pris en charge la mise sur pied des unités, leur instruction et toute la logistique. Il devra créer cette année plusieurs divisions nouvelles, deux au minimum.

A PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE SOLUTIONS HARDIES !

Reste à l'armée vietnamienne à trouver commandants, colonels, généraux. « Pourquoi pas des colonels vietnamiens de vingt-cinq ans ? » disait encore de Lattre.

C'est dans la guerre que le Vietnam, dont l'armée en est encore à l'époque révolutionnaire, sélectionnera ses futurs cadres supérieurs. Dès maintenant l'armée vietnamienne est devenue une réalité militaire, dont le rôle, déjà important, ne cessera de s'étendre dans l'avenir. Outre sa participation à la bataille commune, l'armée vietnamienne a renforcé l'unité nationale, qui semblait minée par l'esprit féodal. On pouvait craindre des difficultés insurmontables, un effondrement par l'intérieur. Rien de tel ne s'est produit.

Ainsi l'on assiste à un phénomène fondamental, à la création d'un des instruments essentiels de la souveraineté vietnamienne. Et il est bon que ce soit la France qui, de tous ses moyens et de toutes ses forces, ait contribué volontairement à la création de cette armée qui, pour les Vietnamiens, est le symbole et le gage de leur indépendance.

L. B.

RÉALITÉS CAMBODGIENNES

Bien qu'il y ait du nouveau dans le royaume khmer, l'essentiel demeure ce qui n'a pas changé, ce qui est aussi vieux ou aussi jeune que le monde : le Cambodge est en dehors du temps, tel qu'en lui-même l'éternité le change. Certes, tous les pays recèlent en eux cette part d'éternité. Mais le progrès technique la relègue trop souvent dans les lieux solitaires, où il faut aller la chercher : au Cambodge, elle occupe le devant de la scène, elle est une réalité permanente aussi importante en 1952 que jadis, et l'on jugerait mal les transformations récentes si on ne les replaçait dans ce cadre immuable.

Les vieilles légendes, encore vivaces, affirment que le Cambodge fut conquis sur la mer par le serpent Naga, qui en but les eaux : transposition d'une vérité géographique, car le pays s'étend sur un ancien golfe comblé partiellement par les alluvions du Mékong. Plus que l'Egypte un don du Nil, le Cambodge est un don du Mékong. L'énorme fleuve, venu des profondeurs de l'Asie, fait une entrée brutale au Cambodge en forçant la passe rocheuse de Khône. Calmé, il élargit alors son lit et, de l'humus arraché aux montagnes du Tibet et du Laos, il engraisse ses berges, façonne des îles fertiles. Bientôt il se subdivise en trois bras : par le fleuve antérieur et le Bassac il descend vers la Cochinchine et la mer ; par le Tonlé-Sap, au contraire, il se replie en direction du grand lac, où il va, disait Georges Groslier, chercher le reflet d'Angkor...

Pendant la saison des pluies cette dépression intérieure marécageuse reçoit le trop-plein du Mékong : ainsi l'inondation annuelle, graduellement étendue sur une zone inhabitée, n'est jamais désastreuse. L' « hiver », la mousson continentale imposant six mois de sécheresse, le grand lac, qui avait triplé de surface, déverse son trop-plein. Phnom-Penh voit ainsi le courant changer de sens deux fois par an.

Pour « sentir » le Cambodge, c'est là qu'il faut venir, à ce carrefour des flots que les Cambodgiens ont baptisé « les Quatre Faces », en raison des quatre tentacules fluviaux étendus sur tout le pays khmer. De plus, le Mékong impose sa loi au delà de ses rives : en période de crue il se répand dans la campagne, qu'il alluvionne et irrigue, s'étalant par un réseau de canaux dont il est la source et l'embouchure.

A l'époque des hautes eaux j'ai passé des heures en sampan entre le ciel plombé et l'eau grise, où seuls animent le paysage le vol lourd des échassiers et, de loin en loin, le saut d'un poisson crevant la nappe tranquille. Très loin, à l'horizon, on devine les hautes terres, les villages en chapelet, très polynésiens d'apparence avec leurs maisons sur pilotis enfouies sous la végétation édénique. Mais c'est d'avion que, le revoyant, j'ai mieux compris ce pays où Jéhovah n'avait pas encore séparé de son souffle les éléments, fixé le cours des fleuves et dit à l'océan : « Tu n'iras pas plus loin. »

Au delà de ce Cambodge amphibie commence une contrée absolument plate, couverte de rizières d'où émergent les troncs raides et nus des « thnots », ou palmiers à sucre. Peu de villages, quelques hameaux seulement : individualiste, le Cambodgien profite de l'espace pour cacher sa demeure dans les bananiers et les bambous, le plus loin possible de ses voisins.

Impression particulièrement décevante en saison sèche, quand les rizières ne sont que chaumes pelés et poussiéreux sous un ciel implacablement bleu, alors que toute vie humaine est massée à l'ombre des paillotes. Enfouis jusqu'au mufle dans la moindre flaque, les buffles attendent, un oiseau familièrement campé sur le crâne, la fraîcheur de la fin du jour. Çà et là, dans ce paysage triste, une pagode au toit retroussé met, avec ses tuiles vertes et jaunes, une note de couleur dans tant de grisaille. Dans les étangs proches des pagodes les bonzes se baignent, sobres de mouvements, tandis que d'autres, sur la rive, déploient avec des gestes à l'antique des robes jaunes sur le bronze de leurs épaules.

Le bassin du Mékong et la rizière, tels sont les deux grands types de paysages au Cambodge habité. Vient ensuite la « forêt claire », au sol poussiéreux quand il est sec, vaguement herbacé quand il pleut, où se dispersent entre les énormes termitières grises des arbres aux formes étrangement surréalistes, troncs lisses et blancs comme un ventre de jeune fille. De l'éléphant au chevreuil, du gaur au cerf, du tigre au lapin, les habitants de la forêt sont à peine effarouchés par l'épisodique présence de l'homme, mais sur le pourtour du Cambodge,

dans la forêt prodigieusement enchevêtrée des plateaux et des montagnes, l'éléphant et la panthère ont vu apparaître d'autres êtres vivants : les Viets, qui lancent leurs convois vers le Siam...

IMMOBILISME INDIVIDUEL ET IMPRÉVOYANCE COLLECTIVE

Le paysan, qui vit au milieu de ces paysages grandioses impérativement rythmés par le jeu des moussons, continue naturellement, comme ses ancêtres, de dépendre étroitement des forces élémentaires. Il sait que le reflux amènera les poissons jusqu'à se prendre dans les filets tendus au pied de sa paillote. il sait que l'eau en se retirant laissera des terres fertiles, toutes prêtes à recevoir le riz ou le maïs, et il ne songe pas à intervenir dans cet ordre providentiel. Le proverbe cambodgien ne dit-il pas : « Ce qui pousse tout seul, pourquoi le planter ? »

Que la subsistance soit en quelque sorte offerte, c'est ce qui ressort à l'évidence, la forme capricieuse des rizières, qui n'ont pas besoin, comme au Tonkin, par exemple, d'être forcées deux fois l'an pour nourrir — mal — une population excessive sur un sol difficile. Ici la rizière affecte des allures nonchalantes, contourne un bouquet d'arbres qu'il eût été dommage, vraiment, de supprimer du paysage. Evidemment, nécessité oblige, et si la famille s'accroît d'un nouveau rejeton, ou si un ami, venu pour deux jours, finit par rester au foyer le temps qu'il plaira à Bouddha, si l'usurier chinois se fait trop pressant, alors on brûlera un peu de brousse pour planter dans la cendre fertile. L'ami parti, l'enfant mort, la dette éteinte, le champ retombera en friche. Le Cambodgien, heureux enfant d'un pays fertile et peu peuplé (trois millions et demi d'habitants sur un sol vaste comme la moitié de la France), peut encore s'offrir le luxe d'ignorer les engrais et les machines agricoles.

Mieux : il y répugne. A proximité de la Cochinchine le dernier résident français avait bâti un magnifique barrage grâce auquel devait être cultivée une importante surface de terre en friche. Trois ans après son achèvement le barrage était toujours inutilisé. Le talus laborieusement édifié s'effritait, tandis que la rouille dévorait les vannes; en dépit de la médiocrité de leurs ressources normales, les paysans d'alentour avaient refusé de cultiver ces terres qu'on leur offrait pour rien, parce qu'ils ne voulaient pas sacrifier leurs loisirs de la saison sèche. Livré à lui-même, le Cambodgien ne cherche pas à modifier le monde : il s'y adapte. S'il pense à infléchir le cours des choses, c'est par la magie des mille sorciers, les « Krou », qui prospèrent plus que jamais en pays khmer. Comme tous les simples vivant en communion avec la nature, le Cambodgien a une quantité de génies bons ou mauvais dans son panthéon coloré, de sorte que construire une maison, demander une naissance, une bonne récolte, se préserver des balles ou des maladies, envoûter ses ennemis, bien entendu, sont autant d'occasions de recourir aux amulettes, aux incantations, aux rites mystérieux des « Krou », dont certains usent de leur autorité magique pour devenir des chefs obéis du Vietminh.

L'attitude magique non seulement détourne de l'ivresse prométhéenne de la création, mais la condamne même comme sacrilège. Elle est incompatible avec une explication scientifique de la nature. Rien d'étonnant que la civilisation matérielle du Cambodge soit demeurée une civilisation du végétal. Il est possible, en effet, de satisfaire les besoins indispensables à la vie par l'utilisation des végétaux, sans rien déranger ou presque de l'équilibre de l'univers. Cette charrette qui tangue au creux du chemin, pas un morceau de fer n'offusque ses lignes pures, qui semblent prolonger naturellement celle des branches frôlées au passage. Que l'essieu se rompe, le conducteur ira querir dans la forêt le morceau de bois qui, grossièrement équarri à coups de serpe, remédiera d'emblée, et quasi organiquement, à l'accident. Sa maison, perchée sur pilotis comme déjà voilà deux mille ans, ce n'est jamais que le palmier et le bambou voisins, dans un autre ordre assemblés. La marmite, le fourneau sont de terre cuite, et le sampan accroché au pilotis des paillotes révèle encore la forme du tronc de koki dont il fut engendré.

Cette charrette, ce sampan se retrouvent sculptés aux murs du Bayon. Mais ils nous entraînent dans la nuit des temps jusqu'aux ancêtres indonésiens et négritiques du Cambodgien actuel, dont il est beaucoup plus proche que des fermiers d'Ukraine ou du Tennessee, ses contemporains, dit-on... Il est tout naturel que le bouddhisme du Petit Véhicule, universellement pratiqué au Cambodge, transpose dans le domaine spirituel cette tendance à l'immobilisme et le caractère particulier des relations du Cambodgien avec la nature faites à la fois d'intime coexistence et d'humble passivité. A l'intérieur du bouddhisme, la secte du Petit Véhicule insiste en effet sur la fusion intime, au delà des vaines apparences, de tous les êtres animés ou inanimés en quête de l'anéantissement dans le nirvâña. Mépris du monde, refus de l'activité, condamnation des attachements terrestres, le Petit Véhicule explique le comportement individuel et collectif des Cambodgiens, car, tolérante par essence, la secte a admis la survivance des génies et de la magie.

Le bouddhisme, c'est avant tout la pagode, et il en existe tant dans la campagne cambodgienne qu'il n'est pas rare d'en embrasser plusieurs d'un seul regard. Brisé par cinq siècles de troubles dus aux invasions annamites et siamoises, le pays n'a plus de structure sociale vivante autre que la religion. Commune ? Province ? Fictions administratives imposées du dehors. C'est par la pagode que le Cambodgien, replié dans son étroite vie familiale, accède à un embryon de vie collective. Enfin il y apprend à lire, à vingt ans il y passe quelques mois de retraite, toute sa vie il y participera aux mille fêtes colorées et charmantes qui s'égrènent au cours de l'année.

LA FRANCE A DÉPOSÉ LE FARDEAU DE L'HOMME BLANC

Il y a soixante mille bonzes au Cambodge, soit un pour soixante laïcs, femmes et enfants compris. Soixante mille hommes, jeunes et gaillards, venus là pour des raisons diverses : désir de contemplation chez certains, mais pour la plupart obéissance obscure à la coutume et penchant atavique à l'oisiveté. La vie est douce dans les communautés des pagodes entretenues entièrement par la piété des habitants. La règle est souple, et les contes populaires du pays sont bourrés d'histoires gaillardes où le bonze joue le rôle du moine de nos fabliaux.

Certes le bouddhisme du Petit Véhicule a aidé les Cambodgiens à supporter leurs malheurs nationaux, à subir les envahisseurs. Mais au moment où la France vint, provisoirement, arrêter le cours de l'histoire, les temps étaient proches où allait s'anéantir toute originalité khmère : peu de temps avant notre arrivée la cour d'Annam avait envoyé un « protecteur » au Cambodge, qui avait poussé la volonté d'assimilation au point de faire porter aux Khmers le chignon et le vêtement annamites. En même temps, l'épée sacrée et la couronne, attributs royaux, symboles de légitimité, étaient confisquées par la cour siamoise. Sans nous, à force de spoliations, il ne se fût plus trouvé un lopin de terre pour y construire la dernière pagode, pour abriter le dernier roi khmer...

Un Chinois réaliste et frondeur disait à son empereur, trop dévot à son gré, voilà déjà mille ans :

« Le Bouddha n'était qu'un barbare qui ignorait les devoirs du prince et du sujet, du père et du fils. »

En effet le bouddhisme, religion du salut personnel et particulièrement celui du Petit Véhicule, ne propose guère de règle valable pour la conduite de la cité. Les Chinois et les Vietnamiens, plus positifs, ont mis le

EST-CE QU'IL EXISTE UN

En haut : **les tours-statues du Bayon, dans la forêt d'Angkor. La pierre sculptée a survécu à la ruine de la civilisation khmère. Et, à travers huit siècles de décadence, elle**

AMBODGE MODERNE ?

demeure le témoignage majestueux. — bas : la bourgeoisie commerçante et tisanale dans les villes et même les ourgades est chinoise ou vietnamienne.

bouddhisme sous la haute surveillance du confucianisme. Le Cambodgien ressent pour ses pagodes et son roi un attachement sentimental et religieux qui lui tient lieu de civisme, sans comprendre d'obligations précises. Les représentants de l'élite cambodgienne se refusent à l'analyse que je tente de faire des réalités de leur pays, s'indignant qu'on ose juger ainsi les descendants des bâtisseurs d'Angkor. En réalité, le grand empire khmer constitue une parenthèse dans leur histoire, une parenthèse si radicalement refermée que les Cambodgiens attribuaient l'érection des temples à l'intervention du dieu Indra, avant que les savants français vinssent révéler leur grandeur passée.

Si le Cambodge était une île préservée comme Bâli, j'aurais plaisir à décrire ses coutumes et la beauté de ses femmes, pleine d'une noble animalité. Hélas ! le Cambodge n'est pas une « réserve » folklorique. Il participe, de la volonté de ses dirigeants, à la difficile élaboration d'une nouvelle Asie. Il souffre de l'invasion du Vietminh, forme communiste du traditionnel expansionnisme vietnamien, et d'une rébellion locale, dite issarak, inspirée par le Siam.

Si l'on en croit une brochure officielle, *le Cambodge moderne,* le royaume khmer possède « un régime comparable à celui des Etats les plus évolués ».

Suit une description détaillée d'une structure politique, économique et sociale exemplaire : le Cambodge, conclut-on, est digne d'entrer dans le cercle des Nations Unies. Une seule lacune dans ce texte : c'est la France qui a imposé ces institutions au Cambodge, après avoir, là aussi, déposé « le fardeau de l'homme blanc ».

UNE DÉMOCRATIE BIEN FRAGILE

Ces Cambodgiens, à qui la France a remis la disposition de leur destin, continuent, pour une immense majorité, à mener leur existence traditionnelle de modestes fermiers, pêcheurs et bûcherons. Ils sont les premières victimes des troubles. Fait nouveau à noter, certains villageois, poussés hors de leur apathie par l'excès de leur misère, ont demandé des armes et assurent leur propre défense. Mais la plupart d'entre eux préfèrent encore s'en tirer au prix d'une « neutralité » plus nuisible aux forces de l'ordre qu'aux rebelles. Au-dessus d'eux, loin d'eux, une mince « élite » commande. Elle est constituée par d'anciens petits fonctionnaires du protectorat, auxquels, s'ajoutent, mais encore très lentement, des étudiants formés à Phnom-Penh ou en France. Quelques-uns essaient courageusement de continuer l'œuvre de leurs prédécesseurs français, en dépit souvent d'une insuffisante formation générale : gouverneurs de province, militaires de l'armée royale khmère, agents des eaux et forêts, vétérinaires, instituteurs. Leur mérite est d'autant plus grand que l'insécurité et la passivité de leurs administrés compliquent énormément la tâche. D'autres considèrent leurs fonctions comme un office ou un apanage, emploient le plus clair de leur temps à augmenter leurs soldes des produits substantiels de la concussion. Il existe des administrations centrales et provinciales où le postulant doit se munir d'autant d'enveloppes, savamment étalonnées suivant le grade, qu'il a de fonctionnaires à convaincre. La malhonnêteté, la paresse, l'impopularité de ces mauvais serviteurs de l'Etat s'ajoutent aux autres causes de désordre. Certains même pactisent avec la rébellion, qu'ils jouent gagnante devant la faiblesse du pouvoir central.

Entre ces cadres administratifs et la masse paysanne, rien encore. Etrange démocratie, sans classes intermédiaires entre les gouvernants et le peuple, presque dépourvue d'intellectuels, d'industriels, de techniciens, de commerçants.

Si fait, ils existent : ils sont Chinois, Vietnamiens et Français. Chinois le négociant en paddy et le patron de rizerie, l'armateur, le fondé de pouvoir, le propriétaire d'autocars, le commerçant au détail, le restaurateur. Chinois le planteur de poivre à Kampot ou le maraîcher des banlieues de Phnom-Penh. Vietnamien l'exploitant de pêcherie quand il ne s'agit plus de pêche familiale à la main ou au filet, mais de ces barrages imposants tendus au milieu des rivières ; Vietnamiens l'artisan, le mécanicien, le spécialiste de la saignée des hévéas... Français enfin le négociant, le planteur, l'ingénieur, le médecin, l'avocat, le professeur.

L'indépendance nationale ne saurait empêcher les Cambodgiens de se trouver, socialement, au-dessous de minorités étrangères plus actives : si elles quittaient le pays, les trois quarts du numéraire partiraient avec eux, de même que les capitaux investis. Les Cambodgiens peuvent évidemment oublier ces réalités désagréables en jouant au suffrage universel. Le système fonctionne, tant bien que mal, depuis 1946. La première Assemblée a été dissoute en 1949 par le roi. La plupart des députés étaient analphabètes, et certains étaient des représentants à peine déguisés de la rébellion. Toutes les pratiques démocratiques, en fait, ne résisteraient pas au retrait des troupes de l'Union française. On verrait s'effondrer l'Etat, dont les structures avaient cédé déjà en 1945-1946.

CAUSES LOINTAINES ET PROCHES DU « COUP D'ÉTAT » ROYAL

Et rien ne manquait à ce tableau féodal, ni les renversements d'alliances, les félonies, les assassinats, ni même les appels à l'étranger. La région d'Angkor est ainsi tenue par Dap Chuon, actuellement chef issarak, ancien sous-officier de la garde indochinoise passé à l'ennemi avec la caisse de sa compagnie pendant la guerre franco-siamoise. Rallié au roi en 1949, il commande un corps franc et gouverne en toute indépendance le secteur qu'on lui a reconnu. La sécurité règne...

Le problème consiste à donner à cette démocratie une assise populaire concrète, à transformer cette masse amorphe en une substance vivante d'où sortiraient des élites nouvelles, capables de la faire participer aux formes modernes de l'économie. Cela n'est pas impossible. On peut à bon droit fonder de grands espoirs sur le peuple cambodgien, fondamentalement sain bien qu'attardé loin de notre âge technocratique. L'éducation, la libération des inhibitions et des routines antiques sont une œuvre de longue haleine, qui exige que le pays soit préservé des aventures pour évoluer dans le calme non pas en fonction d'idéaux occidentaux, mais de ses exigences profondes. Ces chemins raisonnables ne semblaient pas du goût de certains dirigeants du pays. L'influence néfaste d'anciens collaborateurs du Japon, imprudemment remis en liberté, explique-t-elle pourquoi le président du Conseil du gouvernement dissous employait un terme aussi étrange lorsqu'il affirmait qu'il n'était « pas hostile à l'Union française » ? Certains Cambodgiens, inquiets, croient qu'une alliance concrète avec la France permettrait de sauver le Cambodge une seconde fois : on les accusait de trahison, tandis que prospéraient d'autre part d'inquiétantes xénophilies ; ainsi des étudiants khmers ont participé au festival de la jeunesse communiste à Berlin : le marxisme, auquel le bouddhisme n'offre aucune résistance dogmatique, possède ses bases dans le pays grâce au Vietminh. Mais on rêve aussi des pays à devises fortes, et, face à ces « réalistes », ou soi-disant tels, les sentimentaux songent à une « fédération bouddhiste » qui réunirait le royaume khmer, le Siam et la Birmanie et ferait, surtout, les affaires de certains agents américains. C'est en face d'une telle conjoncture que le jeune roi Norodom Sihanouk a frappé un grand coup : le 15 juin, il a démis le gouvernement et s'est investi des pleins pouvoirs pour une durée de trois ans. Dans des déclarations énergiques, il s'est engagé envers son peuple à « assainir le royaume et à parfaire son indépendance au sein de l'Union française dans ce délai ». Le souverain, aidé par la France et par les éléments sains de l'élite cambodgienne, pourra-t-il rétablir une situation fort compromise ? L'avenir le dira.

J. D'AMBLIMONT.

Trois jolies Laotiennes se rendant à un « boun » en compagnie de M. Bouasy, préfet de Vientiane.

LE LAOS

ENTRE LE RÉGIME PATRIARCAL ET LA DÉMOCRATIE MODERNE

Il était une fois un temple grandiose, voué au culte de Bouddha. Situé au bord d'un fleuve puissant et beau il était enseveli depuis sept siècles au milieu d'une cité magnifique et si mystérieuse que les humains en avaient oublié l'emplacement exact.

Ainsi pourrait commencer une légende moderne, mais ce temple de rêve existe réellement tout comme cette ville secrète. Sous la végétation dévorante du sud laotien est enfoui, depuis le XIII[e] siècle, le Vat-Phou, temple bouddhique bâti à flanc de coteau, sur la rive droite du Mékong. A une quinzaine de kilo-

APRÈS TOUT LA

mètres de Champassac, il s'étend sur 600 mètres de longueur. Il remonte au VII[e] siècle de notre ère... Une voie royale, jalonnée de *dharmaçala* (abris de pèlerins) le relie à cet autre haut lieu de l'art des hommes : Angkor.

Le jour où l'on pourra mettre en valeur le Vat-Phou, consacré à l'origine au culte brahmanique du phallus, puis au bouddhisme du Mahayana, il deviendra un centre d'attraction touristique sans égal. Malheureusement — mais n'est-ce pas, malgré tout, une merveilleuse histoire ? — on ignore le site de la « ville inconnue » qui, probablement, s'étendait alentour. Depuis 1914, depuis qu'un savant français nommé Charpentier dressa le premier plan du Vat-Phou, celui-ci ne reçoit guère que l'hommage de quelques bonzes. Le passé légendaire s'y relie au présent brutal : les visites au temple se font rares, car le Vat-Phou est placé sur la route des bandes du Vietminh qui, venant de l'Annam, vont chercher au Siam les médicaments et les autres produits rares. Malgré cette insécurité, des archéologues français travaillent à la remise en valeur d'un trésor qui rivalisera, le jour qu'il sera débarrassé de sa gangue de broussailles, avec Angkor lui-même. De temps en temps ils traversent la forêt tropicale, sous la protection de quelques scout-cars, d'une automitrailleuse et d'un groupe de partisans laotiens armés jusqu'aux dents. Ils risquent leur vie, certes, ces jeunes chercheurs français, pour restituer au jeune Etat laotien les preuves de son passé culturel. Pour que leur effort ne

SITE D'UN CANDIDAT DÉPUTÉ, C'EST UNE DISTRACTION

demeurât pas vain il faudrait une sorte de plan culturel quinquennal, qui renforcerait l'unité nationale, tâche vitale si l'on songe au pôle d'attraction que constituent quatre millions de Laotiens vivant de l'autre côté de la frontière siamoise, sur l'autre rive du fleuve.

Peu à peu ceux-ci ont été amenés à parler siamois, et ils expédient, de surcroît, vers le Laos une littérature siamoise à bon marché qui, ne se heurtant à aucune concurrence, risque de faire oublier aux Laotiens leur propre langue... Tel est le problème.

Or la langue laotienne, élément primordial de l'unité nationale d'un pays où une trentaine de races se coudoient, a une syntaxe et un vocabulaire si mouvants que fixer cette langue, l'enrichir de vocables oubliés est indispensable pour battre en brèche les tendances centrifuges nouvelles qui se manifestent dans les quatre provinces du Sud réunies, après la première guerre mondiale, au royaume de Louang-Prabang, sous l'égide de S. M. Sisavang Vong et avec l'aide de la France. Il s'agit donc d'asseoir la langue laotienne, ciment de l'unité nationale, sur des bases solides, en remontant à la source du génie national, pour faire sortir de l'oubli toute une littérature oubliée.

Fait peu connu et qui a surpris tous les spécialistes, la littérature laotienne est d'une richesse, d'une ampleur incroyables, et elle témoigne d'un prodigieux génie d'assimilation. A première vue, elle ne paraît pas compter de très grands poètes, mais elle possède en revanche des œuvres poétiques qui s'apparentent aux légendes épiques de notre moyen âge. De même que les sculpteurs des cathédrales occidentales, les écrivains et les poètes laotiens sont demeurés anonymes. Mais leur œuvre demeure, immense, en sommeil au fond des pagodes. Dans celle de Vat-Prakeo, à Vientiane, il existe cinq cents manuscrits sur feuilles de latanier. Plusieurs centaines dans la pagode de Sisaket, dans la même ville, et deux mille à la bibliothèque royale, deux mille autres à l'Institut bouddhique de Louang-Prabang. Toutes les pagodes du Laos en recèlent, que nul ne consulte jamais. Nombreux, très nombreux furent d'ailleurs les manuscrits laotiens emportés au Siam par les envahisseurs siamois en 1827. Ils sont aujourd'hui à la bibliothèque royale de Bangkok, au nombre de plusieurs milliers.

Une récente découverte, aux incidences sensationnelles, est celle des huit cents manuscrits de la pagode du Muong-Soui, sur le plateau de Tran-Ninh, dans la province de Xieng-Khouang, au centre du pays. Parmi ces textes se trouve un extrait jusqu'alors inconnu du *Moulla Tantai* : la cinquième partie de l'ouvrage, qui manquait encore aux chercheurs, traduction laotienne du *Pancha Trantra indien*, l'une des sources des *Mille et une Nuits*... et du livre VI des *Fables* de La Fontaine. Le *Pancha Trantra* connut, dès le VI[e] siècle de notre ère, une extraordinaire diffusion, influençant la littérature de nombreux pays, notamment celle de l'Islam. La Fontaine reconnaît du reste de bon gré qu'il s'est inspiré des œuvres d'un « sage » indien.

LA 93[e] DIVISION D'INFANTERIE ET LA « BIENSÉANCE INTERNATIONALE »

Il appartiendrait en premier lieu aux bonzes, conservateurs de ces trésors littéraires enfouis dans les pagodes, d'aider les savants laotiens ou français. Il y a au Laos beaucoup plus de bonzes que d'instituteurs. Mais le drame pour l'unité laotienne est précisément que les bonzes ne lisent jamais ces textes, qu'en revanche ils tiennent jalousement hors de portée des Occidentaux qui se passionnent pour leur étude...

Recherche, recensement, diffusion, un énorme travail reste à faire. Pour démarquer, dans des textes de ce genre, ce qui est purement laotien il faut des « indianisants » spécialistes. Dans la majorité des textes la version laotienne figure d'ailleurs côte à côte avec la version « palie » (la langue sacrée indienne). Pour que le monde scientifique international ait connaissance du génie laotien la traduction dans une langue de portée internationale (le français) est nécessaire. Pour que les Laotiens réapprissent à lire leur langue il faudrait diffuser les mêmes textes sous forme d'éditions populaires. Il existe aujourd'hui dans le peuple laotien une grande soif de connaître, d'apprendre, de s'abreuver aux sources originelles. Une récente édition en laotien du *Ramayana*, la colossale épopée indienne, fut tirée à 4.000 exemplaires : on en avait retrouvé une version laotienne ; de ce succès de librairie sans précédent au Laos plus de la moitié du tirage a été absorbée... par le Siam. Si l'on ne perd pas de vue le rôle essentiel, vital, de la langue dans l'évolution de l'unité du Laos, on peut affirmer que cette unité dépend d'abord de l'imprimerie. Or le pays est presque totalement dépourvu des moyens de reproduire les textes laotiens de façon rationnelle, moderne. Mais cela encore ne suffirait pas, car il faudrait empêcher les bonzes laotiens d'aller étudier le pali au Siam, en leur fournissant les écoles nécessaires dans leur pays même. Certains Laotiens l'ont compris, d'autres, qui auraient les moyens de contribuer à l'essor culturel de leur patrie, s'en désintéressent malheureusement. Pourtant il faudrait des postes d'études semi-permanents pourvus de l'appareillage nécessaire à l'enregistrement visuel et auditif des traditions folkloriques laotiennes. On est loin du compte.

On est loin du compte parce que le Laos n'est pas seulement un territoire passionnant pour les érudits : il est aussi le témoin typique de ce qu'il advient d'un pays où l'insécurité est importée de l'étranger. N'était l'immixtion constante, directe ou déguisée sous forme commerciale, militaire ou politique, de certains intrus dans les affaires intérieures du Laos, le pays serait sans aucun doute heureux et tranquille. Mais du nord et du centre du Vietnam s'infiltrent constamment, depuis des années, des éléments du Vietminh qui, par groupes de vingt à cent hommes, vont au Siam prendre livraison clandestinement de médicaments, d'armes et de vivres, qu'ils échangent contre l'opium, le benjoin et le sticklaque enlevés de gré ou de force aux populations des hautes régions du Laos ou de l'Annam. De temps en temps une caravane tombe entre les mains de l'armée laotienne ou des troupes de l'Union française. Souvent aussi ces bandes communistes s'attaquent à des postes isolés. Elles sont aisément reconnaissables parce qu'elles sont composées d'Annamites en presque totalité ; elles comprennent quelques Laotiens, infime déchet du mouvement « Laos Issara » (Laos libre), dont l'influence est nulle au sein du Vietminh d'abord parce qu'ils sont peu nombreux, ensuite parce qu'en grande majorité, à l'exception de leur vieux chef réfugié au Siam, ils ont depuis longtemps rallié le Laos indépendant.

D'autres incursions se produisent, d'autre part, dans l'extrême nord du Laos, aux confins de la Birmanie et du Yunnan. Parmi ces intrus les plus pittoresques sont à coup sûr les restes de la 93[e] division chinoise nationaliste, qui « libéra » le Laos des occupants japonais en 1945. Des Laotiens de bonne foi, des Français affirment que les « deuxième classe » chinois sont rentrés chez eux avec des valises pleines... de briques, de poignées de portes, jusqu'à des sièges de W.-C. !

Ces anciens nationalistes vont et viennent en permanence entre la Birmanie et le Yunnan, prétendant parfois emprunter le plus court chemin, qui passe à travers le Laos.

La consigne des postes français est de « maintenir l'intégrité du territoire laotien » : le scénario est donc pratiquement toujours le même au départ. Un quelconque cheffaillon chinois (toujours général) demande poliment la permission de transit. Son émissaire se présente à cheval devant le poste français portant un parchemin de quelques mètres de longueur sur lequel sont énumérées les vertus guerrières du général et est dressé l'inventaire (imaginaire pour les deux tiers au moins) de son potentiel militaire. Le chef français répond alors en offrant avec courtoisie « l'hospitalité selon les règles de la bienséance internationale ».

Ces règles ne manquent pas de saveur : elles imposent en effet aux Français de désarmer leurs hôtes. Les militaires de chez nous ont, quoi qu'on en pense, un respect profond de l'étiquette. Le Chinois n'a donc plus que le choix entre trois solutions : contourner le Laos, se laisser désarmer ou tenter de passer...

Les Chinois préfèrent d'ordinaire la première solution. Mais il arrive parfois que, lassés de tout, même de l'espérance, ils acceptent de se laisser désarmer pour aller rejoindre leurs compatriotes qui sont déjà internés dans l'île de Phu-Quoc, dans le golfe du Siam, au large du Cambodge. Pour qu'un chef chinois se décide pour la troisième solution il faut que cet effort

Coupées de cours d'eau torrentiels, inondées pendant les six mois que dure la saison des pluies, les régions du Centre et du Nord-Laos favorisent le déplacement de petites bandes irrégulières de Vietminh pillards.

soit récompensé par une contribution communiste, sous forme d'opium ou de riz, par exemple. Les bandes nationalistes chinoises ne répugnent pas, en effet, à louer leurs services aux communistes du Vietminh. Voilà quelque temps, par exemple, le poste franco-laotien de Muong-Sing, aux confins sino-birmans, reçut la visite d'environ trois cents nationalistes chinois. Siège sévère au début : l'assaillant avait un canon de 37, mais il en faisait un usage insolite ; il se contentait de tirailler, sans donner l'assaut. L'explication de cette curieuse tactique ? Les nationalistes avaient conclu un contrat avec leurs employeurs viets stipulant qu'ils feraient le siège du poste franco-laotien. Le siège, entendons-nous bien. Pas l'assaut. Nuance que les Viets trouvèrent bien subtile. Après de longues négociations, les trois cents Chinois fabriquèrent des échelles de bambou, contre versement d'un acompte d'opium en supplément. Puis ils firent observer que le fameux parchemin ne prévoyait pas l'escalade. Les choses auraient pu durer longtemps si, à deux étapes de Muong-Sing, un autre poste français n'avait appris la nouvelle et envoyé en renfort un *stick* de parachutistes. Les douze hommes, aussitôt à terre, organisèrent un groupe de « supplétifs », qui, par les montagnes sauvages, à travers les torrents pourris de sangsues, se portèrent sur les assiégeants, qu'ils attaquèrent à revers. Cela non plus n'était pas sur le parchemin, et les Chinois levèrent le siège, écœurés, en dépit des protestations viets. Mais cet incident pittoresque est un aspect plaisant d'un problème grave.

« LES DÉPUTÉS, CES VAMPIRES QUI SUCENT LE SANG DU PEUPLE »

L'INSÉCURITÉ et l'isolement du Laos sont dus, pour une bonne part, à la paralysie dont sont frappés pendant la saison des pluies les moyens de communication. Mais dans le domaine politique le Laos ne connaît pas de difficultés dramatiques.

Il faut avoir assisté à la campagne électorale avant les élections d'août 1951 (on renouvelait l'Assemblée nationale) pour en être convaincu. A tort ou à raison, le Laotien moyen n'a pas encore le virus de la politique.

« Les députés, ces vampires qui sucent le sang du peuple... »

La réunion électorale, si l'on fait abstraction du faciès oriental des assistants, pourrait se tenir aussi bien, dans les mêmes conditions, en Normandie ou dans le Poitou. Atmosphère de paix, de sérénité, de bonne humeur. La visite d'un candidat, somme toute, constitue une distraction qui ne se représentera que dans quatre ans, car, une fois élu, le député laotien sera trop occupé pour visiter ses ouailles... Cases sur pilotis, jeune rizière frissonnant au bout d'une piste bourbeuse, cochons glanant joyeusement tout ce qui leur tombe sous le groin, paysans et paysannes hospitaliers et goguenards, brochant là-dessus le candidat de l'opposition rompt des lances contre l'Assemblée nationale sortante.

Tantôt rimant de courtes sentences qui font image, tantôt improvisant avec astuce, il accompagne sa diatribe d'une mélodie aigrelette produite par deux cordes tendues sur un bambou. Aèdes et troubadours de la jeune démocratie laotienne, les poètes électoraux font vibrer à merveille la corde sentimentale du cultivateur en lui démontrant, chiffres à l'appui, que les députés vampires touchent 7.000 piastres par mois pendant les trois mois de session annuelle et 4.000 piastres le reste de l'année. Survient alors le trouvère d'en face, qui, avec autant de talent et de fougue, brosse du député sortant un portrait si touchant qu'il ne sait que louer d'abord, ou du mérite, ou de la bonté, ou de la probité de son patron. N'a-t-il pas, avec ses collègues, fait tomber un gouvernement honteux qui songeait à augmenter les impôts ? Les paysans dressent l'oreille. Nous y voilà ? Point encore, car le poète avocat de l'opposition insinue que ce geste n'était pas une preuve de civisme, mais le fruit d'une querelle de famille entre le député et le premier ministre, à preuve qu'il les a votés, ces mêmes impôts, le député. Mais sous un autre gouvernement...

Une demi-heure, une heure durant, jusqu'à la tombée de la nuit, la joute politico-musicale se poursuivra, avec des fortunes diverses, jusqu'à l'arrivée d'un troisième larron, le tiers parti, juché sur une camionnette branlante qu'il transforme instantanément en cinéma de campagne. Un vieux film du temps du muet fait oublier la question fiscale : *Harold et les Flics* enchante les Laotiens, qui s'esclaffent aux bons endroits. A la fin de la séance on revient aux choses sérieuses, et le candidat distribue des bulletins de vote : les seuls, ceux où apparaît son portrait, le bulletin à trois points noirs. Fi des bulletins à quatre points du député sortant, des six points de l'opposition : trois points, deux et un, trois !

Mais tout le monde ne va pas aux urnes, au Laos, même une fois tous les quatre ans. Les femmes, d'abord, qui ne sont ni électrices ni éligibles. Et nombre d'hommes aussi, en dépit du suffrage universel prévu dans la constitution. Un grand nombre de villages, pour des raisons matérielles dues à la précarité des communications, élisent les députés au suffrage indirect : les pluies et le Vietminh en sont responsables.

Un délégué pour dix habitants va élire au chef-lieu le député de son choix (un pour 40.000 habitants) au scrutin de liste à un tour. Le panachage est autorisé, mais la population paysanne du Laos, éprise de clarté et de simplicité, considère apparemment cette liberté supplémentaire comme une complication inutile. En tout cas, l'essentiel est que l'Assemblée élue désignera, comme la précédente, le gouvernement, eu égard à trois principes de dosage : les partis, les familles, les provinces. On imagine si la tâche doit être aisée, mais le Laos doit tenir compte de l'état de choses actuel pour s'acheminer sans heurt vers un avenir plus en rapport avec l'évolution du monde.

Le passage du stade patriarcal, qui convient à une population rurale et très dispersée, à l'organisation d'une démocratie moderne est un travail qui ne s'accomplit pas en un jour. Jusqu'ici, sous l'égide de son monarque constitutionnel, S. M. Sisavang Vong, le Laos a parcouru une partie du chemin sans aléas. Heureux présage ! Mais le pays est vaste et les communications, précaires, c'est le moins qu'on puisse dire. Tel est le problème qui se pose dans l'immédiat, car on ne saurait faire un Etat moderne sur un territoire où les citoyens, sauf ceux des villes, vivent pratiquement isolés les uns des autres.

L'EXPORTATION DE PRODUITS RARES, SEUL REMÈDE A L'ASPHYXIE DU LAOS

LA paralysie dont sont frappées les communications du Laos pendant près de la moitié de l'année est un facteur majeur de la vie du pays. L'insécurité, l'isolement du Laos en sont la conséquence. Les échanges avec les pays d'outre-mer sont rendus très difficiles du fait que le Laos est loin de la mer et que, même si le pays produit des marchandises exportables en grandes quantités, les frais pour amener celles-ci jusqu'aux navires qui les transporteront sont prohibitifs : le produit laotien est concurrencé trop efficacement par l'Inde, l'Indonésie, le Siam, la Birmanie, entre autres. Si bien que, comme le Laos ne pourra jamais consommer lui-même ce que produisent un sol et un sous-sol fort riches, le seul moyen de lutter contre l'asphyxie mortelle consiste à encourager la production de marchandises rares, susceptibles donc de supporter des frais de transport élevés.

Il en existe un certain nombre dont la production devrait tenir un rôle important dans l'économie du Laos de demain.

Le café, d'abord, cultivé sur le plateau des Boloven, « joyau du Laos ». Il se vend très bien non seulement au Cambodge et au Vietnam voisins, mais dans tout le Sud-Est asiatique, où il atteint même des cours élevés. Sa production mériterait d'être encouragée, de même que celle des amomes et cardamomes. On en exploite la graine pour en faire des aromates médicinaux dont la pharmacopée chinoise fait volontiers usage. Même si le marché de la Chine doit rester fermé pour un temps, les millions de Chinois émigrés dans le Sud-Est asiatique constituent une clientèle dont le Laos ne saurait satisfaire tous les besoins. Actuellement, amomes et cardamomes, fournis par le plateau des Boloven, sont exportés vers Bangkok, comme la ramie, en provenance de la même région, comme le sticklaque des provinces de Sam-Neua et Louang-Prabang.

Le Laos est le premier, peut-être même le seul grand producteur de benjoin du monde. L'Indonésie en produit un peu, mais il est d'une qualité bien inférieure à celui du Laos. Sur une production mondiale d'une cinquantaine de tonnes au total le Laos en fournit à lui seul 35. Le principal acquéreur est le Siam, qui le revend, après un raffinage sommaire, aux fabricants de parfum du Midi de la France, notamment. Il passe, du reste, pour un produit siamois... Ce cas est typique en ce sens qu'une petite industrie de raffinerie pourrait fort bien s'organiser sur place et faire profiter l'économie du Laos des devises fortes qui, pour le moment, reviennent au Siam...

Le sticklaque, autre marchandise chère, figure sur la liste des produits « stratégiques » indispensables aux grandes puissances dans leur effort de réarmement. On en fabrique des vernis industriels. Là encore, le Laos aurait intérêt à traiter la matière première sur place, car c'est également à travers le Siam que le sticklaque prend le chemin des pays d'outre-mer.

LE DESTIN ÉCONOMIQUE DU LAOS DÉPEND DES VOIES DE COMMUNICATION

LE développement de la production de ces marchandises apporterait des revenus considérables au budget laotien. Mais il existe bien d'autres ressources, dont la mise en valeur ne pourra être activée qu'une fois résolu l'épineux problème des transports.

Pour le bétail du Tran-Ninh, de Thakhek, de Savannakhet, de Saravane et de Paksé, le Vietnam en reçoit déjà d'importantes quantités.

Pour les textiles, soulignons l'existence d'une fibre locale appelée « polompom », comparable au jute, et qui permettrait non seulement de fournir en sacs d'emballage les riziculteurs de Cochinchine, mais aussi de créer une industrie laotienne de la pâte à papier, denrée dont la demande est forte sur la plupart des marchés du monde. Citons encore certains oléagineux, l'abrasin, par exemple, très demandé par l'industrie des vernis. Et les bois, le track (analogue au palissandre) et le teck de Packlay. Malheureusement, le pillage des grumes flottées sur le Mékong limite beaucoup l'exportation.

Sécurité et développement des communications en direction de la mer sont donc indispensables. Pour la première, l'armée laotienne s'en charge avec l'aide de la France : en quatre ans elle a quadruplé ses effectifs. Pour le second, un plan quinquennal est prévu qui comporte la recherche de débouchés pour les denrées « chères » à exporter, la navigabilité du Mékong, l'extension du réseau routier, l'aménagement de nouveaux aérodromes. Le gouvernement espère pouvoir relier bientôt Vientiane, la capitale, à Saïgon, « porte de mer », en dix jours, par voie d'eau, sans rupture de charge. Mais le Laos est essentiellement le pays de l'avion. Le développement de ce pays, dont la superficie est à peu près la moitié de celle de la France, est subordonné à la multiplication de petits appareils pouvant se poser en toutes saisons sur des pistes courtes.

ROBERT ÆSCHELMANN.

PARMI LA NATURE LUXURIANTE DES MONTAGNES LAOTIENNES, UNE PAGODE DONT LE BEAU BOIS DORÉ LUIT DOUCEMENT AU SOLEIL

(Photographie Maurice BOUTON.)

L'ÉTRANGE PRODUCTION INDOCHINOISE SOUS LE SIGNE DE LA MITRAILLETTE

PAR LUCIEN BODARD

Pour protéger cette mine contre les incursions des partisans du vietminh, une sentinelle vietnamienne veille de jour comme de nuit dans une tour de guet.

La guerre ne tue pas seulement, du côté français, les soldats engagés quotidiennement dans les batailles et les embuscades. Il tombe aussi des civils : planteurs, ingénieurs, contremaîtres, qui, sans doute, travaillent pour de l'argent, mais dont certains, pour être des rouages de l'immense machine capitaliste, n'en sont pas moins des héros. Eux aussi courent des dangers acceptés, et la production indochinoise tout entière, placée sous la protection de la mitraillette, se maintient grâce à eux, malgré l'acharnement des Viets. A Saïgon, à Haïphong les bateaux chargent ce que ces hommes ont arraché à la forêt, aux rizières, au sous-sol, et chaque cargaison, pour être juste, devrait s'évaluer non seulement à son prix exact, mais au prix de la fatigue, des souffrances et du sang dépensés depuis six ans pour continuer quand même.

Sur cette terre immense et menacée chaque entreprise est devenue un camp retranché, avec ses partisans, ses tours, ses fortins, ses armes propres. C'est dans une plantation d'hévéas qu'on s'en rend le mieux compte. Quand on la survole, on voit apparaître, au milieu de la végétation anarchique de la jungle, une verdure cohérente, d'une rigueur presque géométrique, enrégimentée par l'homme, pour l'homme : des millions d'hévéas argentés, alignés comme pour une revue, chacun portant son pot à latex attaché à la blessure féconde. Ile étrange et merveilleuse, logique, utilitaire, la plantation présente toujours le même dispositif.

Le cœur du domaine, l'organe essentiel, vital, est le petit aérodrome qui permet, malgré le siège constant de l'ennemi, de maintenir le contact avec le reste du monde. Les autres bâtiments abritent le personnel européen (pouvant servir de dernier bastion si besoin est), l'usine précieuse (où est coagulé le latex en lames souples et blanches), qui est un des objectifs préférés des Viets, l'hôpital avec sa grande croix rouge sur le toit, la pagode tarabiscotée, l'église catholique, les écoles et, dispersés aux quatre coins de la communauté, les villages des coolies, petits mondes orientaux qui apparaissent dans les clairières, parmi les palmes et les arbres à fleurs. Enfin, au fond des longues tranchées rectilignes taillées à même la végétation, les rubans rouges, nus et saignants, des routes, de la couleur même du sol environnant.

Sur les milliers d'hectares de chaque planta-

tion, dans les choses comme dans le travail des hommes, règne ainsi un ordre absolu, sous peine de mort. Au delà, sans transition aucune, c'est la jungle immuable, énorme, luxuriante, échevelée, domaine des Viets, eux aussi parfaitement organisés en bataillons, avec leurs camps, leurs dépôts, leurs terrains de sport, leurs armes et leurs paysans, leurs porteurs cheminant inlassablement sur les pistes...

Tout cela n'apparaît pas d'avion : tout est caché, camouflé, merveilleusement fondu avec la forêt. Invisibles, insaisissables, les Viets enserrent chaque plantation, lui mènent une guérilla permanente. C'est dans ces conditions que les planteurs font leur métier, et une cinquantaine d'entre eux ont déjà été tués. Les quelque vingt exploitations qui demeurent sont devenues, on le conçoit, autant de camps retranchés, avec leurs propres défenseurs, plusieurs centaines de partisans payés et entretenus par le domaine et qui patrouillent sans arrêt alentour. Car il faut tout défendre.

LES HOMMES DU CAOUTCHOUC TRAVAILLENT, MANGENT, DORMENT MÊME AVEC LEUR MITRAILLETTE

Il faut défendre les arbres, que les Viets tentent de mutiler au coupe-coupe. En une seule nuit leurs équipes de paysans spécialistes ont réussi, sur une seule plantation, à saboter cent vingt mille hévéas, posément, méthodiquement ; au matin on eût dit le sol couvert de neige : c'était le latex qui avait coulé, s'était répandu. J'ai vu ces arbres, encore debout, dressant désespérément, à l'infini, leur bois mort.

Il faut défendre les coolies et, surtout, les précieux « saigneurs » aux gestes rituels, extraordinairement méticuleux, armés de leurs couteaux pour aviver l'incision sans mutiler l'hévéa. Naguère les Viets enlevaient les coolies en masse. Des hommes armés surgissaient parmi les arbres aux heures de travail, ou la nuit, dans les villages. Fatalistes, les coolies suivaient leurs ravisseurs sans protester, sans qu'on sût s'ils étaient complices ou victimes. Depuis, la besogne s'accomplit sous la protection de partisans à mitraillette, et les villages sont flanqués de postes. Mais on ne sait toujours pas ce que pensent les coolies, on ne sait pas ce que veulent les Viets, dont la politique est infiniment subtile et ondoyante. Parfois ils se contentent de percevoir des dîmes imposées aux coolies, qui souhaitent probablement rester sur place, à condition qu'ils ne soient pas forcés de sortir, au pis aller, d'une avantageuse neutralité. Entre eux et les Viets de véritables agents de liaison ennemis circulent pour donner les consignes, ramasser l'argent et, au besoin, faire payer l'un ou l'autre de sa vie pour son imprudence. Il faut aux coolies un dévouement rare (on en connaît des exemples) pour que, dans ces conditions, ils se risquent à prévenir un planteur d'une embuscade préparée. Dans tous les cas, ils tiennent la vie du planteur entre leurs mains, car il leur suffit, s'ils veulent se venger de lui, de faire connaître aux Viets ce désir pour être aussitôt satisfaits...

Il faut défendre aussi les bâtiments, l'usine, la centrale, les stocks de caoutchouc. Rares sont les plantations qui n'aient pas connu leur drame, qui n'aient pas dû tôt ou tard reconstruire tout ou partie de l'exploitation détruite ou incendiée. Voilà déjà quelques années, aux temps héroïques, une troupe ennemie entière venait parfois donner l'assaut au son des trompettes, et bientôt des flammes s'élevaient dans la nuit : le lendemain on ne trouvait plus que la carcasse calcinée de l'usine ou de la centrale. Les planteurs défendent cet immense capital, tout ce travail, toute cette peine, au risque de leur vie, sans un moment de complète détente, la main toujours à portée de leur petit arsenal : on fait son bridge, on prend un verre sous la protection des mitraillettes posées en tas sur une chaise.

Pour ceux de la plantation de Chup la mort a frappé ainsi en pleine séance de cinéma. Et comme on en était, à l'écran, à une scène de bagarre, on crut que les premières détonations provenaient du film...

L'immensité des plantations rend les embuscades trop faciles. Les Viets peuvent se cacher sur les bas côtés de la route et fusiller l'Européen dans sa Jeep, à bout portant, ou l'attaquer dans son « carré », d'où il surveille le travail des coolies et des saigneurs.

Presque chaque plantation a payé son tribut en morts ou au moins en blessés, beaucoup plus nombreux. A Do-Tieng, l'une des plus grandes et des plus exposées, quatre Français ont péri déjà. D'abord M. Daniel, attaqué au cours d'une tournée en voiture en compagnie du jeune Raynaud, à la limite de la jungle. Atteint à la jambe, Raynaud ne pouvait plus conduire. Daniel, couvert de sang, parvint à ramener l'automobile à l'hôpital et à marcher jusqu'à la salle de consultation : « Voulez-vous m'examiner ? » demanda-t-il au médecin.

Criblé de balles, il devait mourir peu après. Ensuite ce fut le tour de M. Ruffin, qui manqua vraiment de chance. Légèrement blessé seulement, il fut tué dans un accident, dans l'ambulance qui l'emmenait à Saïgon. M. Ferrucci, lui, partit pour son chantier le 10 octobre 1948, comme à l'accoutumée. Un coolie accourut, qui avait assisté à l'embuscade : le corps de Ferrucci gisait dans un buisson, à 100 mètres de sa Jeep, un coup de poignard au cœur et des blessures au coutelas dans le cou. On sut plus tard que, atteint à la cuisse gauche dans l'embuscade, il avait réussi à s'enfuir après la culbute de la voiture et il avait été découvert, tapi dans le buisson, par un chien. Les Viets l'avaient achevé. Le 2 octobre 1950, enfin, ce fut le tour du docteur Larmet. Après l'apéritif au cercle, il rentrait à son hôpital lorsque retentit une fusillade : la Jeep fut retrouvée en flammes ; on découvrit des impacts de grenades sur la chaussée et, tout près, un emplacement de fusil-mitrailleur jonché de douilles.

Ces anecdotes tragiques, dont les autres plantations ont connu des variantes émouvantes et sinistres, n'excluent pas les épisodes comiques. Mais le tout témoigne d'une singulière proximité avec les Viets. A Mintham, petit îlot d'hévéas au milieu d'une zone viet, le directeur abandonnait sa villa au crépuscule pour passer la nuit dans un blockhaus. Le chef de bande ennemi venait dormir dans la maison, qu'il libérait au matin. Chaque soir, en vertu d'un *modus vivendi*, le Français posait une pancarte sur le réfrigérateur : « Prière de me laisser à manger... »

POUR SAUVER LE « BOIS QUI PLEURE », M. LALANNE A CRÉÉ UN RÉSEAU ROUTIER DE 700 KILOMÈTRES...

Le domaine de Locninh, plus enfoncé que les autres dans la forêt moï, possède sa propre armée, divisée en deux forces : « Saint-Antoine », pour la protection territoriale, et « 23 P », qui travaille en commando. Le directeur, M. Lalanne, est un seigneur du caoutchouc et de la guerre, et sa plantation est l'une des plus belles d'Indochine.

« Un domaine comme celui-ci n'est défendable que de l'extérieur, me dit-il. J'ai porté le combat dans la jungle elle-même, et ce sont mes hommes qui s'y sont implantés, refoulant peu à peu l'ennemi, occupant le terrain, s'imposant aux pauvres villages moïs et cambodgiens. J'ai maintenant une ceinture de postes bien au delà des limites du domaine.

» Sans doute arrive-t-il que les Viets y pénètrent quand même. Mais j'ai posé en principe qu'ils ne doivent jamais en sortir vivants. Repérés et rejoints dans l'heure. Détection classique, par avion, par patrouilles-auto ou à pied, par postes, le tout muni de radios émission-réception. Au centre, la force d'intervention, prête à foncer dès l'alerte. Les routes posaient le seul problème ; il est résolu maintenant, et tous les points du domaine sont à portée de secours par trois ou quatre voies différentes, pour éviter l'embuscade et surprendre l'ennemi. 300 kilomètres de première catégorie, 400 kilomètres de valeur secondaire, mais carrossables, forment un réseau de 700 kilomètres. »

Grâce à quoi, rassurés, les coolies, les villageois d'alentour se laissèrent gagner au point qu'il fut possible d'organiser un système de guetteurs, à la façon des Viets. Rien ne se passe sur les 10.000 hectares d'hévéas sans que Lalanne en soit averti sur l'heure. Pas un attentat ne s'est produit depuis plus de deux ans, et récemment une femme moï apporta aux Français trois têtes de Viets tués par son mari, un primitif presque nu des environs...

« Nous sommes trente Européens à Locninh, dit Lalanne. Certains, comme Cloître, Lavigne, font la guerre, d'autres se consacrent surtout à la plantation elle-même. Mais nous sommes tous des soldats, prêts à nous battre jusqu'au bout même contre un régiment de Viets. Le grand état-major rouge est installé à moins d'une trentaine de kilomètres, ainsi que le régiment du Donay, la meilleure unité ennemie de Cochinchine. »

... ET UNE PISTE DE 20 KILOMÈTRES, LARGE DE QUELQUES CENTAINES DE MÈTRES, VÉRITABLE CHEMIN DES GARDES DES PLANTATIONS

Outre son organisation militaire, Lalanne est connu pour avoir ouvert dans la jungle un couloir, entièrement déboisé, de plusieurs centaines de mètres de largeur sur plus de 20 kilomètres. Au milieu, une chaussée surveillée par des postes : la piste Lalanne s'étend de la rivière de Saïgon, du domaine de Do-Tieng à celui des Terres-Rouges.

« Mintang, raconte Lalanne, était devenu un drame à cause du siège permanent des Viets et, surtout, du chemin secondaire qui constituait son unique voie d'accès. Tous les convois étaient attaqués : cinquante-sept morts en trois ans. Je décidai alors de faire appel à toutes les plantations, qui m'envoyèrent leurs bulldozers, leurs pelles mécaniques, leurs caterpillars, tous leurs monstres d'acier. Je démontrai que mon projet était d'intérêt général, et, grâce à la solidarité de tous, la piste fut faite en quinze jours. En tête, sur plus de 300 mètres, le front des bulldozers culbutait des arbres de plus de 50 mètres, arrachait les taillis d'épineux, comblait les marigots. »

Mais la piste Lalanne n'est qu'un commencement. Les grands domaines, jusqu'alors indépendants, tendent à s'organiser en une fédération militaire privée, la Confédération de l'hévéa. Car il semble que, les Viets cherchant moins à détruire qu'à conquérir, la guerre du caoutchouc soit entrée dans une nouvelle phase.

A vrai dire, au point de vue financier, les efforts, les sacrifices énormes, le courage des planteurs ont été récompensés. Si la production est encore inférieure à celle d'avant la guerre, les cours n'ont jamais été plus élevés qu'en 1951. Le boom du « bois qui pleure » fut suivi, sans doute, de perspectives moins encourageantes : on est revenu à la prospérité ordinaire. Mais les plantations, au lieu de profiter des périodes favorables, jouent carrément sur l'avenir. On plante de jeunes arbres, on améliore les greffes, malgré les nationalisations décrétées par le gouvernement d'Ho Chi Minh, malgré les menaces de l'Asie.

LE RIZ AUSSI A SES SOLDATS ET SES VICTIMES

Tel est le lot non seulement des planteurs de caoutchouc, mais de tous ceux qui s'occupent de thé, de café, d'abrasin, de tabac. Du moins, de ceux qui subsistent. Combien de merveilleux domaines au Tonkin qui ne sont plus que ruine ! Combien de petits planteurs « du dimanche » (comme on disait autrefois ironiquement) ont abandonné ! Pour persévérer il faut des moyens que seuls peuvent se permettre les grandes sociétés. Il en reste pourtant, des petits groupes de deux ou trois Européens isolés, dans les hauts plateaux, le bas Laos, le Cambodge...

Dans Haïphong, base essentielle par où l'armée opérant dans le Nord-Vietnam reçoit ses réserves et son ravitaillement, de nouvelles installations portuaires s'édifient chaque jour.

Le flottage du bois de teck laotien sur le Mékong, à destination de Saïgon, pour l'exportation, est une entreprise longue et périlleuse : sur tout le trajet, il faudra lutter contre le courant, les chutes et protéger les fûts contre les pirates. Voici un train de ce bois, amarré à l'aide de lianes, sur le fleuve en face du Siam.

Le barrage du Day fonctionne suivant la dénivellation entre les plans d'eau amont et aval. Le cliché du haut est pris de l'amont, celui du bas, de l'aval.

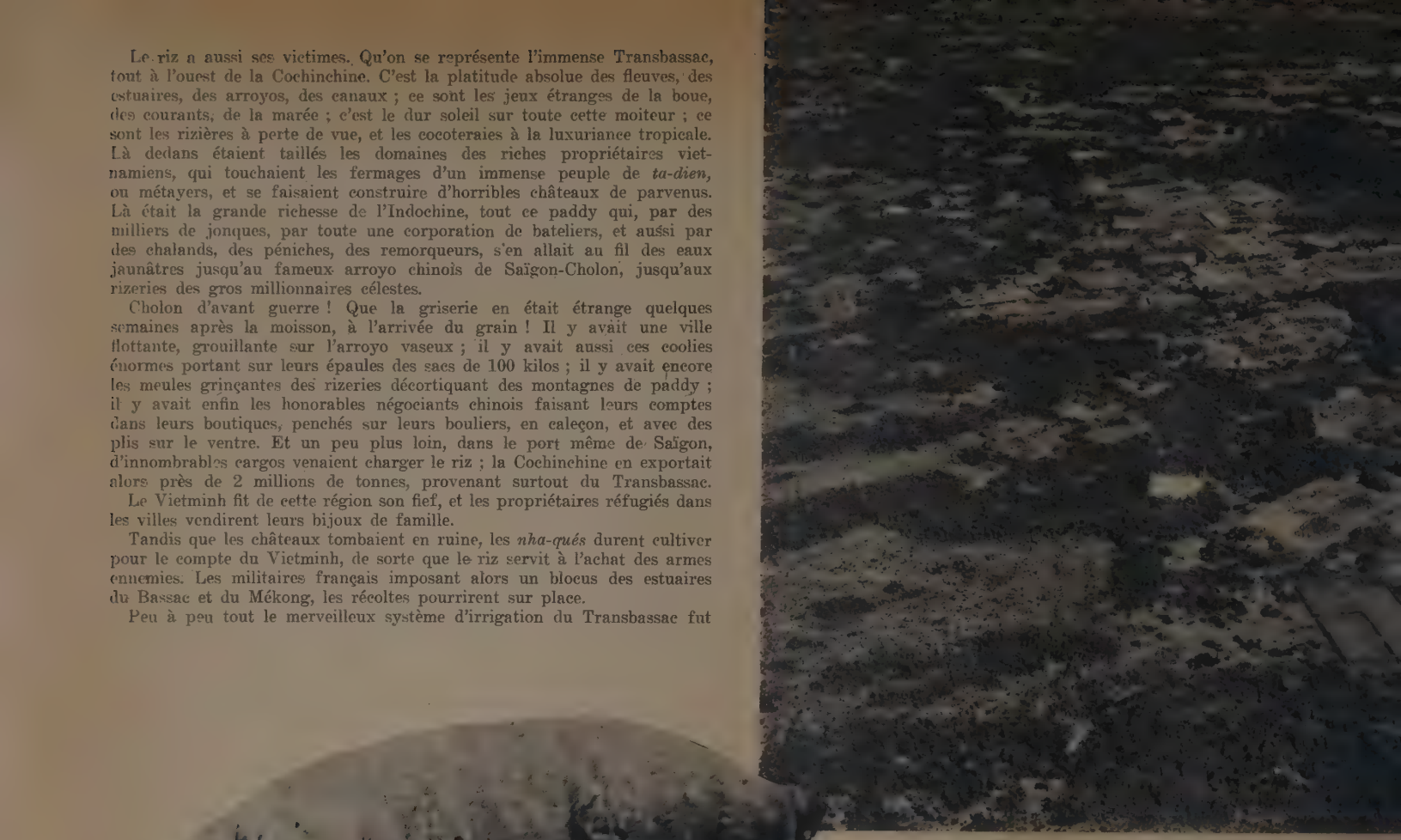
Le riz a aussi ses victimes. Qu'on se représente l'immense Transbassac, tout à l'ouest de la Cochinchine. C'est la platitude absolue des fleuves, des estuaires, des arroyos, des canaux ; ce sont les jeux étranges de la boue, des courants, de la marée ; c'est le dur soleil sur toute cette moiteur ; ce sont les rizières à perte de vue, et les cocoteraies à la luxuriance tropicale. Là dedans étaient taillés les domaines des riches propriétaires vietnamiens, qui touchaient les fermages d'un immense peuple de *ta-dien*, ou métayers, et se faisaient construire d'horribles châteaux de parvenus. Là était la grande richesse de l'Indochine, tout ce paddy qui, par des milliers de jonques, par toute une corporation de bateliers, et aussi par des chalands, des péniches, des remorqueurs, s'en allait au fil des eaux jaunâtres jusqu'au fameux arroyo chinois de Saïgon-Cholon, jusqu'aux rizeries des gros millionnaires célestes.

Cholon d'avant guerre ! Que la griserie en était étrange quelques semaines après la moisson, à l'arrivée du grain ! Il y avait une ville flottante, grouillante sur l'arroyo vaseux ; il y avait aussi ces coolies énormes portant sur leurs épaules des sacs de 100 kilos ; il y avait encore les meules grinçantes des rizeries décortiquant des montagnes de paddy ; il y avait enfin les honorables négociants chinois faisant leurs comptes dans leurs boutiques, penchés sur leurs bouliers, en caleçon, et avec des plis sur le ventre. Et un peu plus loin, dans le port même de Saïgon, d'innombrables cargos venaient charger le riz ; la Cochinchine en exportait alors près de 2 millions de tonnes, provenant surtout du Transbassac.

Le Vietminh fit de cette région son fief, et les propriétaires réfugiés dans les villes vendirent leurs bijoux de famille.

Tandis que les châteaux tombaient en ruine, les *nha-qués* durent cultiver pour le compte du Vietminh, de sorte que le riz servit à l'achat des armes ennemies. Les militaires français imposant alors un blocus des estuaires du Bassac et du Mékong, les récoltes pourrirent sur place.

Peu à peu tout le merveilleux système d'irrigation du Transbassac fut



Le poivre est, avec le poisson et le caoutchouc, l'une des principales richesses du Cambodge. Les poivrières cambodgiennes, situées dans le sud du pays, non loin du golfe de Siam, fonctionnent grâce à une main-d'œuvre chinoise hautement spécialisée.

PEINE DES UNS ... BIEN-ÊTRE DES AUTRES AU DELA DES MERS

Les célèbres mines à ciel ouvert de Hongay continuent l'extraction de leur anthracite sur le rebord d'un massif occupé par le Vietminh. Les difficultés de main-d'œuvre contraignent les charbonnages à faire un gros effort pour moderniser leur outillage.

abandonné à l'invasion des eaux saumâtres, mais il restait quelques exploitations françaises décidées à résister. A quel prix !

Ainsi du « fils » Labaste, tué le 8 mai 1951 tandis qu'il essayait de rallier ses anciens fermiers. Mais l'acharnement le plus extraordinaire fut probablement celui déployé par quelques Européens du Domaine agricole de l'Ouest, domaine modèle de 17.000 hectares avant la guerre, à une soixantaine de kilomètres de Cantho, « la Perle de l'Ouest », au voisinage du rach Homon, en pleine zone rebelle. Une douzaine d'hommes contre des bandes ennemies de 1.500 à 2.000 hommes : tout fut détruit deux fois, en 1946 et en juillet 1947.

Mais peu à peu cette présence symbolique, accrochée à un blockhaus central, fut dégagée jusqu'à pouvoir construire une quarantaine de tours, recruter 450 partisans. Et la culture reprit modestement, le domaine divisé en zones concentriques : une zone extérieure abandonnée, une ligne de postes, une zone surveillée, enfin, derrière une seconde ligne de postes, le centre, devenu une vraie forteresse. Aujourd'hui le directeur, M. Malin, peut déclarer qu'il cultive 4.000 hectares et que, si l'hydraulique est à refaire — 200 kilomètres de canaux larges de 10 mètres et 350 kilomètres de canaux secondaires — si la machine doit remplacer les paysans disparus, au moins depuis quelques mois respire-t-on : le domaine est débloqué !

A HAIPHONG ON PARLE DU FUTUR AVANT-PORT ET DE VASTES PROJETS

Les planteurs, les rizieulteurs n'ont pas le monopole du risque, et dans les chantiers de « travaux publics », où meurent des ingénieurs et des contremaîtres, sur les lignes aériennes dont les appareils survolant les zones viets reviennent avec quelques impacts, sur les remorqueurs qui sillonnent les arroyos hantés par l'ennemi on vit aussi dangereusement. Voilà deux ou trois ans ce fut l'âge d'or des camionneurs, qui pouvaient gagner beaucoup d'argent, à condition de ne pas y laisser la peau, en transportant des marchandises à travers les routes infestées de rouges. C'est fini : les choses sont normalisées aujourd'hui... à ce point de vue du moins.

Le courage physique est d'ailleurs une forme de courage, sans plus. D'une autre sorte est celui des hommes qui, malgré les conditions difficiles et les menaces constantes, continuent de faire des projets, de croire. Haïphong en est le plus bel exemple. On s'y était battu ; la ville avait été occupée tour à tour par les Japonais, les nationalistes chinois, les Viets ; les usines avaient été pillées, et pourtant, dans le port à peine libéré, on parla aussitôt d'avenir.

« Voyez la carte, me dit-on. Haïphong est, naturellement, le débouché normal de la Chine du Sud. Hong-Kong ne commande que le Kouang-Toung, région pauvre, isolée. C'est ici qu'aboutissent les grands itinéraires : toute la Chine du Sud est tournée vers nous. Le port actuel n'y suffirait pas, mais il existe, à 60 kilomètres en aval, le site idéal pour un avant-port : une rade immense qui débouche dans la baie d'Along par un goulet de quelques centaines de mètres. Rien n'y manque, pas même les marées, qui entretiennent les fonds à 10 mètres, et le charbon des mines découvertes de Hongay. »

C'est un vieux Français à la barbe fleurie, du nom de Lapicque, auquel revient le mérite d'avoir « découvert » Port-Courbet. Il est mort maintenant, en butte de son vivant à l'hostilité générale, mais ses plans triomphent, au moins en théorie. Les Haïphonnais, pourtant « chauvins », sont convertis à l'idée d'une symbiose économique entre la cité industrielle et l'avant-port à naître. Mais à cet Haïphong international futur il faudra donner le statut juridique indispensable à son développement. Le traité de 1946 signé avec la Chine nous en fournit les bases, bien qu'il ait été considéré à l'époque par l'administration française comme une catastrophe. Si l'on n'a pas une conception territoriale périmée de l'économie, il semble que ce soit plutôt un bien. Il faut qu'Haïphong devienne un immense entrepôt, une place commerciale et financière où, sans douanes écrasantes, puissent entrer et sortir marchandises et monnaies. La vocation industrielle d'Haïphong — autre avantage sur Hong-Kong — s'est déjà manifestée par une poussée d'usines, mais tout se trouve réuni pour que la ville ait devant elle un avenir grandiose.

Le delta tonkinois et ses millions d'habitants fourniront à la fois la main-d'œuvre et la consommation, sans parler même de la Chine... Par mer on est à quelques jours de Singapour, de Manille, de Batavia, d'Hong-Kong, de toutes les matières premières et de tous les débouchés du Sud-Est asiatique. L'inépuisable anthracite du Dong-Trieu et de la baie d'Along (le plus pur, le plus dur du monde) et de grandes centrales thermiques à construire fourniraient l'énergie à volonté. Les matières premières du haut Tonkin (et même de Chine) commençaient tout juste à être exploitées avant la guerre : zinc, cuivre, étain, plomb. Et surtout, atout essentiel, les phosphates de Lao-Kay, probablement le gisement le plus massif, le plus important du monde. Calcaire, sable, sel, tous les éléments d'une énergie chimique considérable. Imaginez la révolution que produirait, dans ce delta surpeuplé, la fabrication d'engrais artificiels ! Les rizières produisant plus, le peuple mangerait davantage et son pouvoir d'achat augmentant... Bref, il est certain que peut se créer autour d'Haïphong un des complexes économiques les plus importants d'Extrême-Orient. Dans le passé les Français n'ont pas vu assez grand. Il faut changer tout cela...

Les autorités d'après guerre sont de cet avis et ont adopté, dans le grand plan d'Indochine établi par M. Bourgoin, une partie de ces projets, dont l'industrialisation du Tonkin, le barrage de Danhim, en Annam. Il s'agissait de précipiter une rivière, préalablement détournée, du haut de la chaîne annamitique jusqu'à la plaine côtière, une chute de plus de 1.000 mètres qui eût produit assez d'électricité pour faire de l'électro-chimie, de l'aluminium et pour inonder d'énergie à bon marché Saïgon et toute la Cochinchine.

Mais les communistes chinois s'établirent sur la frontière. Désormais la Chine s'était rejetée d'elle-même dans un monde ennemi, interdit. Et au Tonkin commençait la grande guerre contre les divisions vietminh équipées par Mao Tse Toung. Les projets audacieux furent mis en sommeil jusqu'à un avenir meilleur, mais Haïphong tout de même a conservé son étrange vitalité. Pourtant, au printemps 1951, quand les régiments ennemis dévalèrent les pentes du Dong-Trieu, la bataille se déroulait à l'horizon dans les montagnes dominant le Cua-Cam, à une vingtaine de kilomètres. Les postes périphériques tombaient l'un après l'autre, l'eau fut coupée, mettant Haïphong au régime sec pendant deux mois. Le port, ruiné, paralysé en 1946, continuait pourtant sa prodigieuse reprise. De zéro les manutentions mensuelles montaient à 50.000 tonnes, sans compter les approvisionnements reçus directement, sur leurs propres quais, par les grandes entreprises industrielles. Haïphong s'est installé, à vrai dire, dans un rôle nouveau, à la fois glorieux et profitable : il est devenu la base arrière de la guerre du Tonkin.

AU SON PERMANENT DU CANON HAIPHONG EST DEVENU LE « POUMON D'ACIER »

Le général de Linarès a baptisé Haïphong le « poumon d'acier » : c'est par lui, en effet, qu'arrive le nécessaire pour quatre-vingts bataillons, outre les milices, les partisans, les auxiliaires de tous ordres. Haïphong entretient près de deux cent mille hommes en armes, munitions, essence, et non seulement en important, mais en produisant sur place : charbon, ciment, tissu des filatures de Nam-Dinh. Quand de Lattre eut décidé de protéger le Tonkin par la ligne des deux mille blockhaus, les nouveaux aérodromes et tous ses

travaux militaires, Haïphong connut une sorte de mobilisation industrielle. La production fut poussée au maximum, les camions charriant interminablement vers les chantiers les ferrailles, les ciments, les cailloux. Les vieilles firmes n'y suffisant pas, de nouveaux venus acceptèrent les besognes les plus exposées, en première ligne. On connut bientôt le « roi » des cailloux, le « roi » des transports. On organisait cependant un futur réduit, comme à Fusan, en Corée, pour être prêt à toute éventualité.

Certes, à l'orée de ce delta où se sont infiltrés des réguliers viets, Haïphong connaît l'avantage de la sécurité. Ses annexes de Hongay et de Nam-Dinh se trouvent, elles, à quelques kilomètres de la guerre, presque sur la ligne de front. Les charbonnages de Hongay fonctionnent régulièrement sur le rebord d'un massif viet, d'où n'est jamais partie la moindre offensive du reste. Par contre, le sort de la cotonnière de Nam-Dinh, plantée au milieu de l'immense champ de bataille qu'est devenu le sud du delta, et qui fournissait avant la guerre le tiers de la demande indochinoise, fut plus mouvementé. Après l'agression viet de décembre 1946, les Français soutinrent un siège de quarante jours contre des milliers d'assaillants. La colonne de débloquage arriva juste à temps. Et le travail reprit avec ouvriers et ouvrières venus des villages voisins... souvent des villages viets. Depuis un an on travaille au son du canon : la présence permanente de la guerre incite à l'activité... Pourtant la production n'est que le tiers de ce qu'elle était autrefois, car le coolie est devenu rare et cher. Il est exigeant aussi, et la douane n'est plus un rempart sûr contre la concurrence extérieure : il faut remplacer l'homme par la machine. Tout se refait à neuf : charbonnages, cimenteries, cotonnières, malgré l'avenir sombre; là est une autre forme de courage.

L'INDUSTRIE COURAGEUSE DU NORD ET... LE COMMERCE A 17 FRANCS LA PIASTRE DE SAIGON

En réalité ces investissements sont commandés par un raisonnement logique, qui me fut exposé par le directeur de la cimenterie :

« Les maisons de commerce prennent des dispositions pour pouvoir partir en cas de catastrophe en Indochine. Nous ne le pouvons pas, cette usine inamovible vaut des milliards : en cas d'invasion communiste, c'est la perte définitive du fruit de tous nos efforts. Pourquoi alors ne pas penser plutôt à l'alternative optimiste : une Asie normalisée où reprendraient les lois de la concurrence internationale ? Je serais alors battu sur les marchés extérieurs, peut-être même en Indochine, si je ne me modernise pas, si je ne remplace pas le coolie par la machine. C'est une spéculation, mais, à mon avis, il n'y a pas à hésiter. »

Il convient de préciser que les investissements sont constitués en grande partie par les dommages de guerre, qu'il faut réinvestir sur place. Tout de même, Haïphong est un bel exemple de vitalité, de ténacité françaises.

Tout autre est Saïgon : une métropole de deux millions d'habitants, centre de tout, depuis le gouvernement vietnamien et les voitures à cocarde des services français jusqu'aux vieilles et honorables firmes françaises, aux milliardaires chinois, à l'Office des changes et à la piastre à 17 francs, la richesse. Toute l'Indochine est en guerre, mais Saïgon ne l'est pas. Le terrorisme viet ? Il se dilue dans l'immensité de la ville. Le risque des grenades et des explosifs ? Moins grand que celui des accidents d'automobile. Les étranges grouillements occultes des bas-fonds, dans les quartiers de paillotes ? Ils sont loin, déjà hors du vrai Saïgon, de la rue Catinat et du quai de Belgique, presque aussi loin que cette plaine des Jones, le bastion viet situé à quelques kilomètres. Saïgon, qui débite au profit de toute l'Indochine, de toutes les armées, des guérillas et des contre-guérillas, de toutes ces mêlées confuses, Saïgon est un « monstre » à part, où le problème consiste d'abord à importer ; on finit toujours par vendre. Les entrepôts de la douane sont gorgés de marchandises, et les rumeurs de saturation, de crise sont vite oubliées. Depuis des années Saïgon connaît une grande prospérité : plus d'exportations, alors on importe, et c'est le début du jeu des *compradores* chinois. Chaque firme a le sien, car eux seuls savent vendre aux « gros » Chinois de Cholon, qui revendent à des Chinois moyens des villes de province, qui revendent à des Chinois de bourgade, qui revendent aux Chinois des hameaux. Toutes les routes de Cochinchine sont sillonnées de camions qui transportent toutes sortes de marchandises qui finissent par atteindre le fond des campagnes... et même l'ennemi viet. Qu'y faire ? Tout ce bouillonnement économique repose essentiellement sur la guerre, les besoins et les dépenses du corps expéditionnaire. Toute cette activité aboutit aux transfèrements de piastres sur la France au taux de 17 francs. Les autorisations accordées par l'Office des changes pour les réapprovisionnements et les économies honnêtes sont des choses précieuses dans la spéculation ambiante... L'inconvénient du système est qu'il repose sur une piastre soutenue « chèrement » par le franc.

De cet état de choses les Vietnamiens ont profité, et non seulement les personnalités du régime. Le citoyen moyen a un niveau de vie supérieur ; il peut acheter des bicyclettes, des postes de radio, des stylos, naguère encore inaccessibles. Il mange mieux, il connaît le lait condensé, les conserves, les énormes sandwiches sur le pouce, au port, et, pour les petits bourgeois, le champagne des grandes occasions. Le coolie touche maintenant 23 piastres par jour, près de 400 francs, contre quelques sous avant la guerre. Cet homme achète et contribue ainsi aux affaires : le dogme de la main-d'œuvre bon marché était donc une erreur.

Les Vietnamiens, comme tout le monde, vivent actuellement sur l'économie étrange qu'implique la guerre. C'est sur celle du riz qu'ils devraient vivre, car la richesse nationale, c'était la récolte prodigieuse de la Cochinchine, avec le caoutchouc.

« Sans les événements, disent les Vietnamiens, ce pays serait l'un des plus riches d'Asie, la piastre, la monnaie la plus solide... »

Oui. Mais l'économie ne redeviendra saine qu'après la pacification du pays, la remise en culture du Transbassac, qui permettront à l'Etat, aux propriétaires, aux commerçants de vivre à nouveau sur eux-mêmes. La paix apportera ses problèmes : réforme agraire, partage des grands domaines de l'Ouest, réfection de l'irrigation, qui demandera trois ans au moins... Mais les Vietnamiens ne se contenteront sans doute pas de ces innovations bienfaisantes.

« Nous voulons l'association, non plus l'exploitation. Pourquoi ne pas créer des sociétés nouvelles franco-vietnamiennes ? »

L'AVENIR : DES SOCIÉTÉS, DES INTÉRÊTS COMMUNS A LA FRANCE ET AUX TROIS ÉTATS

On connaît déjà des *businessmen* autochtones. Le plus connu est M. Pham Hoe, qui a fondé une compagnie d'aviation, la C. O. S. A. R. A., pour laquelle il vient de commander des appareils français S. O. « Bretagne », au lieu des Dakotas...

« Vous avez contribué à créer ici, autrefois, une classe de grands propriétaires fonciers, qui sont aujourd'hui ruinés. Vous avez mieux à faire : promouvoir une bourgeoisie d'affaires dont les intérêts seraient liés aux vôtres. Elle ne peut partir d'elle-même, faute de capitaux, de relations internationales et d'expérience. Gênée par le capitalisme chinois, elle sera heureuse de travailler avec les Français et elle leur sera utile, car le danger serait, pour la France, un Vietnam de paysans et de fonctionnaires, un Etat minutieux, tracassier, administratif, qui pourrait bien ne voir les choses qu'à travers sa xénophobie ou sous l'angle fiscal. Le Vietnam dans l'Union française, par ses conseillers, les consultations par câbles et les discours, c'est bien. Il faudrait aussi que les Vietnamiens participassent à la vie et au sang de cette Union, à ses échanges économiques. »

La France, qui a fait au Vietnam des sacrifices gigantesques, a le droit d'y maintenir une position privilégiée, notamment sur le terrain économique : les Vietnamiens l'admettent, mais cette position ne saurait être durable que si elle ne contrarie pas les intérêts essentiels du Vietnam. Rien ne doit ressembler à un « pacte colonial » périmé : l'avenir de la France au Vietnam et dans les Etats associés d'Indochine consiste à y apporter des capitaux et des techniciens, à reprendre dès que possible le grand plan de modernisation, à y avoir des intérêts français qui soient en même temps, en somme, des intérêts vietnamiens, cambodgiens et laotiens.

Ceinturé de béton, doté d'aérodromes, le port d'Haïphong est véritablement la base arrière du front tonkinois. En même temps, c'est un centre industriel très actif. Les travaux portuaires s'y poursuivent intensivement. On procède à la reconstruction d'un nouvel appontement en béton armé.

LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES ET FINANCIÈRES DE L'INDÉPENDANCE

PAR HENRI BERTHIER

Une conférence économique inter-États s'est réunie à Paris le 22 avril 1952.

Depuis plusieurs années la situation en Indochine est commandée par une double exigence : les gouvernements du Cambodge, du Laos et du Vietnam veulent posséder les instruments de leur indépendance ; la France doit mener pour préserver cette indépendance une guerre difficile et coûteuse. Au cours de 1951 les promesses d'indépendance se sont concrétisées par les transfèrements des services qui règlent la vie d'un pays ; la guerre a exigé de nouveaux sacrifices.

Une analyse de l'actuelle situation économique et financière de l'Indochine doit présenter un tableau des nouvelles structures et expliquer les servitudes que la guerre fait peser sur l'économie et les finances des jeunes Etats.

Les autorités nationales ont aujourd'hui entre les mains les administrations économiques et financières qui étaient jadis dirigées par des fonctionnaires français. Chaque Etat a notamment son service national du Commerce extérieur, son service national du Plan, son Trésor national. Chacun établit et exécute son budget en toute liberté. Il n'existe plus de budget indochinois ; le Trésor indochinois a été supprimé. La France finance ses dépenses civiles et militaires exclusivement par des crédits budgétaires votés par le parlement métropolitain. Elle ne prélève plus aucune recette fiscale sur le territoire des Etats.

Ces transfèrements de services et de compétences se sont effectués sans perturber trop profondément la vie du pays. Les Etats ont eu, en effet, le plus souvent, la sagesse de conserver, à titre de conseillers ou d'experts, les fonctionnaires français dont l'expérience leur était nécessaire et de ne point bouleverser les règlements ou les pratiques des services dont ils prenaient la charge. Il est incontestable que les frais généraux des administrations publiques ont augmenté et que le rythme des décisions s'est ralenti : ces inconvénients sont la rançon de l'apprentissage que les Etats associés font de leur indépendance.

L'indépendance des Etats, qui s'est traduite par la substitution d'administrations autonomes aux anciens cadres fédéraux de l'Indochine française, ne pouvait méconnaître la solidarité de fait qu'avaient créée entre les territoires de l'ancienne fédération de longues années de vie commune.

Il eût été néfaste d'enfermer les économies des trois Etats dans des frontières étroites pour satisfaire à la passion de l'indépendance. En effet, les économies des Etats associés sont dans une assez large mesure complémentaires et non concurrentes. En outre, cette politique eût été paradoxale à une époque où les gouvernements s'efforcent, sans toujours y parvenir, de faciliter la circulation des biens, des capitaux et des personnes par la constitution d'ensembles plus larges.

C'est pour assurer une coordination nécessaire des économies nationales au sein de l'Union française qu'ont été créés de nombreux organismes quadripartis et qu'a été maintenue une monnaie commune aux trois Etats, circulant librement sur leurs trois territoires.

A l'intérieur de cette union monétaire et de cette union douanière constituées entre les trois Etats, l'Institut d'émission des Etats associés du Cambodge, du Laos et du Vietnam, dont la création était prévue par l'une des conventions de Pau, exerce depuis le 1er janvier 1952 le privilège d'émission détenu jusque-là par la Banque de l'Indochine. La structure de cet organisme est quadripartite. Le Cambodge, la France, le Laos et le Vietnam y sont chacun représentés par trois administrateurs et un censeur. Le président du conseil d'administration, désigné par accord entre les hautes parties contractantes, est actuellement un Français. L'Institut a son siège à Phnom-Penh, des succursales à Saïgon et à Vientiane et possédera un réseau d'agences établies dans les principales villes d'Indochine.

Son rôle est de consentir aux Trésors nationaux les avances dont ils ont besoin, de contrôler le marché monétaire et de prêter son concours aux banques locales, exclusivement par des opérations de mise en pension d'effets publics et d'effets de commerce causés par les opérations d'importation et d'exportation.

Dès maintenant, et par exercice de son privi-

lège d'émission, c'est lui qui fournit les piastres nécessaires à l'exécution des dépenses de la France en Indochine, en contre-partie des francs qui lui sont remis par le Trésor français sur la base de la parité officielle de la piastre, soit 17 francs pour une piastre, et c'est lui qui a octroyé aux Trésors des Etats les avances qui leur étaient nécessaires pour couvrir leurs charges au cours de l'exercice 1952.

L'Institut d'émission n'exerce pas encore la plénitude de ses attributions ; il ne les exercera que lorsque l'Office indochinois des changes sera supprimé, et il a dû recourir, pour toutes les opérations matérielles que requiert l'émission, aux services de la Banque de l'Indochine. L'Institut, dont la création fut souvent critiquée, s'organise progressivement pour remplir la mission qui lui incombe. Cette mission est délicate puisqu'il s'agit de faire coexister au sein d'un même organisme trois jeunes Etats, conscients des droits que leur donne l'indépendance. Elle est lourde de responsabilités puisque l'Institut d'émission, gardien de la piastre, est la clé de voûte de toute l'organisation financière et monétaire de l'ancienne Indochine. C'est dans la mesure où les avances aux Etats seront contenues dans de sages limites, où la gestion de ses avoirs en devises et en francs sera judicieuse que la couverture de la piastre sera renforcée. Une politique de facilité en matière d'octroi d'avances et d'utilisation des devises ou des avoirs francs aurait tôt fait de compromettre la situation monétaire de l'Indochine : elle aurait pour sanction inévitable la dévaluation de la piastre.

Cette prudence dans la gestion de l'Institut est d'autant plus nécessaire que l'équilibre financier et économique de l'Indochine est fort précaire. Les budgets nationaux, la balance commerciale connaissent en effet, dans les circonstances actuelles, de sérieux déficits.

LES DÉPENSES MILITAIRES DES ÉTATS ASSOCIÉS SONT FINANCÉES EN DÉFINITIVE PAR L'INFLATION

Le déséquilibre des budgets, et plus particulièrement celui du budget vietnamien, tient à de nombreuses causes.

D'une part, les Etats n'ont pas encore l'organisation administrative que requièrent la préparation, l'exécution et le contrôle de budgets importants ; d'autre part, leur système fiscal est rudimentaire, en ce sens qu'il est essentiellement établi sur des recettes de douanes et des droits indirects, qui représentent environ 70 % du total des ressources budgétaires des Etats. Les impôts directs sont, au moins dans les villes, rarement supportés par les nationaux, et l'insuffisance de leur rendement constitue le point faible de l'organisation financière des Etats. Ils ne sont pas à la mesure des besoins des Etats.

Ces besoins ont sensiblement augmenté pour deux raisons. L'indépendance des Etats a entraîné une majoration des dépenses budgétaires : au coût plus élevé qu'entraînent l'organisation des pouvoirs publics nationaux et le fonctionnement des services récemment créés s'ajoute l'exécution des programmes d'équipement économique et social. Les Etats assument des charges qui risquent de dépasser le niveau des ressources auxquelles ils peuvent recourir dans les circonstances actuelles. D'autre part et surtout, l'état de guerre impose aux budgets du Vietnam et du Cambodge des sujétions nouvelles. Le financement des armées nationales et des dépenses de sécurité absorbe une part importante des ressources budgétaires : en vertu du pacte d'assistance militaire franco-vietnamien, le Vietnam doit affecter 40 % de ses ressources budgétaires à ses dépenses militaires. Il en est à peu près de même pour le Cambodge. Mais cette exigence, rigoureuse en apparence, n'aurait de véritable sens que si les budgets des Etats étaient équilibrés. En réalité, les concours que les Etats demanderont à l'Institut d'émission seront du même ordre de grandeur que leurs dépenses militaires, qui, en définitive, sont financées par l'inflation.

Ce sont les circonstances de guerre qui expliquent aussi, en grande partie, le déséquilibre de la balance commerciale des Etats associés.

En 1951, selon les statistiques douanières, les exportations de l'Indochine n'ont couvert que 45 % environ de ses importations.

En voici le détail :

Exportations : 45 milliards de francs.
Importations : 102 milliards de francs.

Ce déficit est particulièrement sensible dans les échanges sur la zone franc. D'après les statistiques douanières, les échanges commerciaux selon les zones monétaires s'établissent ainsi (en francs) :

IMPORTATIONS :

zone franc	84 milliards
zone sterling	2 »
zone dollar	8,5 »

EXPORTATIONS :

zone franc	22 milliards
zone sterling	12 »
zone dollar	5 »

On voit que les échanges avec la zone franc représentent environ 75 % du total des échanges commerciaux de l'Indochine, alors que les échanges dans la zone sterling sont excédentaires et que les échanges dans la zone dollar laissent un déficit qui est à peu près du même ordre de grandeur que l'aide économique U. S. A. commercialisée. (L'aide économique américaine à l'Indochine en 1951-1952 s'élève à 20 millions de dollars, dont 10 millions au titre de l'aide commercialisée.)

La production locale susceptible d'être exportée est aujourd'hui fortement réduite, parce que l'insécurité bouleverse les conditions de la production et des transports. En revanche deux causes concourent à un gonflement de la demande du marché indochinois en produits venant de l'extérieur : l'augmentation de la masse monétaire imputable aux déséquilibres budgétaires et la présence du corps expéditionnaire français, dont l'entretien exige des achats massifs de marchandises importées.

Si la présence du corps expéditionnaire français crée un facteur défavorable à l'équilibre de la balance commerciale des Etats associés, elle assure, en revanche, un courant de transfèrements francs-piastres qui permet de solder leur balance des paiements. Toutes les dépenses effectuées par la France en Indochine sont exécutées en piastres, dont la couverture est fournie par des versements du Trésor français : l'Institut d'émission dispose donc, par le jeu des dépenses françaises (qui furent en 1951 environ quatre fois plus importantes que le montant des exportations enregistrées par les statistiques douanières), d'une masse de francs qui permet d'assurer l'exécution des transfèrements commerciaux et financiers piastres-francs. C'est grâce aux dépenses françaises en Indochine, en dépit du caractère artificiel de la parité actuelle de la piastre, que les importations des Etats associés en provenance de territoires de l'Union française sont libres et que des rapatriements de dividendes et d'économies peuvent s'effectuer.

Les Etats éprouvent ainsi, dès maintenant, l'intérêt que peut présenter l'intégration au sein de l'Union française de leurs économies nationales. C'est à une organisation plus solide de cette solidarité entre les Etats associés et l'Union française qu'a visé la conférence économique inter-Etats qui s'est réunie le 22 avril dernier à Paris. Il s'agit en fait de l'établissement d'un système de préférences réciproques et de contrats d'achats à long terme, système qui doit ouvrir, dans le respect des intérêts légitimes de chaque associé, de nouvelles perspectives de développements économiques.

AISANCE PARADOXALE DES POPULATIONS INDOCHINOISES GRACE AUX SACRIFICES DU CONTRIBUABLE MÉTROPOLITAIN

Les Etats associés cumulent actuellement les avantages de l'indépendance et ceux de l'appartenance de la piastre à la zone franc. L'indépendance leur donne la possibilité d'éluder les contraintes économiques et financières que requiert la poursuite d'une guerre moderne. Ils peuvent éviter ces contraintes sans lesquelles une nation moderne ne peut mobiliser toutes ses ressources, parce qu'ils reçoivent librement des territoires de l'Union française toutes les marchandises dont ils ont besoin et parce qu'ils peuvent transférer sur ces territoires une quantité considérable de piastres, les transfèrements commerciaux et financiers étant couverts par les francs que la métropole met à leur disposition pour exécuter ses dépenses en Indochine. En définitive, le jeu de ces transfèrements commerciaux et financiers réalise indirectement un circuit monétaire fondé sur les sacrifices du contribuable métropolitain.

Aussi les Etats associés connaissent-ils aujourd'hui une aisance paradoxale : en dépit des servitudes et des ruines de la guerre leurs populations, dans les centres urbains notamment, ont connu une nette amélioration de leur niveau de vie. Mais cette situation relativement favorisée est artificielle et précaire. Précaire, parce qu'elle est fondée non sur un courant d'exportations, mais sur les dépenses qu'entraîne la poursuite d'une guerre qui atteint la capacité de production de l'Indochine. Artificielle, parce qu'elle est établie sur la surévaluation de la piastre et sur une inégale répartition, entre la métropole et les Etats, des charges qu'impose le financement des armées nationales.

S'organiser pour participer plus efficacement au fardeau financier de la lutte commune ; se préparer à rétablir, dans un monde bouleversé, les courants d'exportation, qui seuls fondent une prospérité durable, tels sont les deux objectifs, immédiats et lointains, qui s'offrent à l'action des gouvernements s'ils veulent justifier et renforcer l'indépendance qui leur fut reconnue.

A LA RECHERCHE DE L'INDOCHINE HEUREUSE

Pour juger un pays asiatique il faut revenir aux lois primaires de l'espèce humaine : la faim, la mort... Or l'Indochine, après quatre-vingts ans d'occupation française, ne connaissait pas la famine, les squelettes vivants des Indes ou de la Chine, la hantise permanente de la sécheresse ou de l'inondation, également dévastatrices, qui, ailleurs, présagent des morts par millions.

« Oui, me disait un vieux Français, nous avons apporté en Indochine les routes, les hôpitaux, la monnaie courante de la colonisation. Mais nous avons surtout donné au *nha-qué* le deuxième bol de riz quotidien. Le mérite en revient aux amiraux, ce qui ne date pas d'hier. A leur arrivée le commerce extérieur de l'Annam ne dépassait pas celui de La Réunion. Le produit essentiel était le sucre roux, mais les amiraux comprirent que l'avenir était le riz. La céréale autochtone était insuffisante à cause de l'eau : trop ou pas assez. Certes les despotes d'Angkor, les souverains d'Annam avaient bien bâti les premières digues, voilà des siècles. Certes les mandarins locaux avaient veillé au dragage des mares de village. Mais tout cela ne servait de rien contre le déchaînement des forces de la nature ; tout cela n'a changé qu'après soixante ans d'hydraulique française. Depuis lors la race est devenue plus vigoureuse, plus saine, la population a triplé. »

En fait, le riz était le pays lui-même, la chose, le bien des Annamites, c'était la solidité de la piastre, le financement des progrès sociaux, l'établissement d'une bourgeoisie autochtone aspirant à la liberté politique. Ce fut une aventure pathétique, car tout l'ouest de la Cochinchine, par exemple, n'était que marécages pestilentiels et forêts noyées. On y perça des canaux, au milieu de difficultés matérielles inimaginables : souches à enlever, mers de boue et fièvres. En 1930 pourtant le cubage total dragué atteignait celui qu'avaient exigé les canaux de Suez ou de Panama. Avec les canaux c'était la vie même qui s'étendait. Tout le Transbassac, naguère encore un *no man's land* pourri, devint la zone des grandes propriétés, le véritable grenier de l'Indochine. En quelques lustres ce fut une véritable conquête du sol.

Dans le delta tonkinois surpeuplé le travail fut plus pénible encore. Sur ce vieux sol, qui avait été le berceau de la race annamite, il fallait sauver les récoltes précieuses des crues estivales du fleuve Rouge. Il existait bien, enserrant les estuaires et toutes les tortueuses rivières, un système de digues indigènes. Mais elles étaient précaires et les ruptures, fréquentes. On refit les digues selon les procédés déjà employés pour le Mississipi et le Pô. Enormes corroyages, enrochements dominant la plaine d'une bonne dizaine de mètres, irrigations enfin, car la plaine était divisée en casiers où il fallait en permanence amener l'eau ou l'évacuer. Une superficie de 250.000 hectares fut ainsi aménagée, à l'abri de tout aléa, et les *nha-qués* purent renoncer à leurs gestes séculaires, par lesquels ils transvasaient interminablement l'eau à la fois précieuse et nuisible.

Les effets de ces travaux ne laissèrent pas d'être dyssymétriques : la Cochinchine produisit, dès lors, bien au delà de ses besoins, tandis que le Tonkin n'arrivait pas à se suffire. Pourtant, dans cette Indochine où la population s'était tellement multipliée, un équilibre s'était établi.

CE QU'APPORTA LA FRANCE, ESSENTIELLEMENT, CE FUT LA VIE

Chaque année le Sud envoyait vers le Nord l'appoint nécessaire de riz. Et quand, au cours de la dernière guerre, les communications furent coupées, la catastrophe éclata, en 1945. Quand la céréale de Cochinchine cessa d'arriver, un million de Tonkinois moururent de faim.

L'irrigation fut un facteur déterminant de l'augmentation de la population, mais le « croissez et multipliez » n'eût pas été possible sans deux autres effets primordiaux de la présence française : l'hygiène et la paix.

La paix, l'Indochine l'a eue pendant soixante ans. Soixante années sans pirates, sans grandes compagnies, sans exactions, sans les guerres et tout le système d'otages et de rançons qu'elles supposaient alors. Sécurité absolue à l'intérieur, grâce au travail conjugué de l'administrateur, du mandarin et de la Garde indigène. Sur les frontières de la Chine les postes faisaient barrage contre les bandits et les seigneurs de la guerre. Jusqu'alors les *nha-qués* n'avaient jamais connu semblable paix. N'enfermaient-ils pas, au Tonkin, leurs villages derrière des haies de bambou ?

Ce qu'apporta la France, essentiellement, ce fut la vie : finie la peur du lendemain, jusqu'à la venue, pendant les temps modernes, des Japonais, puis du Vietminh...

Quant à l'hygiène, le pays n'en connaissait pas même le nom à l'arrivée des Français. Toutes les épidémies communes à l'Asie affligeaient hommes, femmes, enfants. Comme au moyen âge, la vie était courte. Contre la maladie seule existait la pharmacopée chinoise, souvent impuissante malgré quelques bonnes recettes. Ulcères, plaies infectées, trachomes, goitres, paludisme, lèpre même parfois, tel était le spectacle de la foule d'alors, au naturel. L'Assistance médicale française établit près d'un millier d'hôpitaux et de formations sanitaires. Bientôt les épidémies furent enrayées. Six millions de consultants, quatorze millions de consultations en 1938 : voilà des chiffres qui parlent.

En 1938, encore, on vaccina tous les Tonkinois, village par village, pour arrêter le choléra venu de Chine. On fonda une Faculté de médecine à Hanoï, on forma, outre des médecins, d'innombrables infirmiers, sages-femmes, pharmaciens. Il restait certes beaucoup à faire, dans les villes, d'abord, et dans les campagnes, surtout, pour atteindre l'immense peuple des *nha-qués*. Ce n'était que le début d'une œuvre gigantesque, qu'il appartient aux Vietnamiens de poursuivre... « L'Indochine française était heureuse », affirment les apologistes du passé. Elle l'était, sans doute, sous de nombreux aspects. Mais il restait, pour la grande masse, d'énormes problèmes à résoudre qui ne se posent qu'avec plus d'acuité depuis que la propagande communiste leur a donné un aspect démagogique.

LE PARTAGE DES TERRES, VOILA LE PROBLÈME N° 1

DANS le Transbassac de Cochinchine des propriétés immenses avaient été taillées, généralement par la faveur ou par la ruse, sur les étendues de l'Ouest au moment où elles allaient être fertilisées par les nouveaux canaux. Ceux qui possédaient ces *latifundia* devinrent très rapidement des personnages considérables, qui faisaient travailler à leur profit des milliers de *nha-qués*.

C'était le système du métayage, mais d'un métayage poussé souvent jusqu'à l'exploitation. Sur presque tout le Transbassac les Viets ont balayé ces messieurs, et leurs domaines ont été partagés entre les paysans.

Mais le régime rouge, malheureusement pour les bénéficiaires de ces espèces de biens nationaux, devait se révéler à l'usage plus exigeant encore que l'ancienne oligarchie. Le partage fut en réalité un leurre, l'administration communiste imposant de si lourdes prestations que les *nha-qués* finirent par abandonner la culture.

Actuellement, l'état d'esprit des populations de l'Ouest est tel qu'elles accueillent volontiers les troupes de pacification franco-vietnamiennes. Seule les arrête sur le chemin du ralliement la peur du retour des propriétaires dans les fourgons de l'armée française. Certains, qui ont réapparu dans leurs anciens domaines, n'ont-ils pas prétendu toucher tous les fermages en retard de toutes les années écoulées ?

Il est désormais impossible de revenir en arrière. Le gouvernement vietnamien est en train de mettre au point un vaste projet de partage des terres. Il s'agirait d'un système de location-vente, et les anciens propriétaires, dédommagés, pourraient réinvestir l'argent ainsi récupéré dans le commerce ou l'industrie.

Ce plan se heurte, certes, à bien des résistances, mais sa réalisation aurait l'avantage non seulement de résoudre un problème social, mais de porter un coup direct au Vietminh en Cochinchine, en lui ôtant une partie de son « arsenal » démagogique.

UN FLÉAU GÉNÉRAL : L'USURE

LA grande propriété n'existe guère qu'en Cochinchine, c'est donc là un problème limité à une partie du jeune Etat vietnamien. Mais il est un fléau général, qui touche toutes les parties de la péninsule indochinoise : l'usure. Et il s'agit d'une usure énorme, d'une usure à l'orientale, qui prospère, au taux incroyable, exorbitant de 40 à 50 %, en jouant sur l'imprévoyance des terriens.

On aboutit très vite à endetter le paysan de façon permanente. Au départ il emprunte, en attendant la récolte prochaine, pour « tenir le coup ». C'est l'éternelle histoire de la cigale et de la fourmi, car le paysan emprunte, certes, pour manger quand il n'a pas d'autre ressource, mais il emprunte aussi pour jeter l'argent par les fenêtres les jours de fête. Donc il s'adresse à son propriétaire, lequel est parfois obligé, lui aussi, de passer sous les fourches caudines de l'usurier. Les intérêts sont tels que les emprunteurs n'arrivent pratiquement jamais à se libérer de leurs dettes, de sorte qu'ils sont obligés d'emprunter encore pour vivre, et ainsi de suite, si bien que l'usure est en fait l'une des grandes industries du pays. La plupart des fortunes autochtones sont fondées sur les prêts.

Le protectorat français avait engagé la lutte contre cette calamité, en 1927, par la création du Crédit populaire agricole. Le grand dessein était de consentir des prêts à bas intérêt aux paysans et aux petits propriétaires, de façon à les arracher aux griffes des usuriers.

Mais le mécanisme était trop compliqué, trop administratif, trop occidental. Les *nha-qués* reprirent donc le chemin de l'usurier, féroce mais accommodant, plutôt que d'aller s'expliquer avec un gratte-papier tracassier. Le gouvernement du Vietnam a repris les projets de crédits populaires et de coopératives agricoles. Seuls, enfin, des prêts à bon marché peuvent assainir la situation agricole et donner aux paysans aisance et sécurité. Pour cela il importe évidemment d'arriver à mettre au point des formules souples, concrètes et proches des réalités terriennes, telles enfin que le *nha-qué* ne soit plus tenté de s'adresser à l'usurier.

Que la guerre finisse, et la Cochinchine sera rapidement prospère et heureuse.

Mais le seul problème social véritable est celui de cet étroit delta tonkinois, surchargé par six ou sept millions d'habitants. Même par rapport aux normes auxquelles on doit s'habituer en Asie, la densité au kilomètre carré est énorme : dans certaines provinces, comme le Thaï-Binh, elle atteint le chiffre incroyable de 2.000, soit le double ou le triple de celle des régions industrielles d'Europe. Et il s'agit, au Tonkin, de paysans ! De paysans dont chacun consomme annuellement 120 kilogrammes de riz, quantité notoirement insuffisante. Combien de *nha-qués*, d'ailleurs, en dehors de leur parcelle de rizière et de leur case précaire, ne possèdent qu'une charrue de bois, un porc et quelques poules, le tout valant au plus une centaine de piastres ! Combien d'hommes et de femmes sont obligés de se louer pour des travaux de coolies !

Dans l'Indochine française les Tonkinois ne mouraient plus de faim, au sens littéral du terme, mais ils demeuraient pauvres et misérables. Et pourtant la population continuait de s'accroître au rythme de cent mille âmes par an !

Contre la pénurie du Tonkin il n'est pas de solution facile à mettre en pratique. On peut encore développer l'hydraulique, l'industrialisation pourra éventuellement absorber de la main-d'œuvre, mais face à une poussée humaine aussi considérable, proportionnellement au chiffre total de la population, que suggérer qui n'apparaisse dérisoire ou inapplicable ? Les conséquences de cette impuissance sont tragiques. Ainsi, les *nha-qués* du Thaï-Binh sont passés au communisme. Est-ce tellement surprenant ?

La seule solution logique serait de transplanter le surplus de population du Tonkin en Cochinchine. La colonisation humaine du delta du Mékong n'est pas terminée. Par de nouveaux travaux il serait possible d'augmenter la production annuelle de quatre à cinq millions de tonnes de riz. Pour cela il faudrait, en particulier, aménager l'immense plaine des Joncs, qui sert actuellement de repaire aux Viets. Mais le programme, en principe, ne serait pas inapplicable si aux difficultés matérielles à résoudre ne s'ajoutaient des difficultés d'ordre humain.

Les foules tonkinoises ne veulent pas quitter leur terre natale, et les Cochinchinois voient d'un assez mauvais œil ces projets d'immigration où ils craignent un bouleversement de leurs habitudes et un abaissement de leur niveau de vie.

Si bien que le gouvernement du Vietnam aura une décision à prendre, décision capitale pour l'évolution et l'avenir de ce pays dont la masse paysanne constitue 90 % de la population.

Et pourtant, par delà ces problèmes, le plus important reste celui que pose le Vietminh, et non seulement du point de vue militaire. Les Viets ont quand même apporté quelque chose de nouveau : ils ont desserré l'étau de la tradition, attaqué la sévère domination des notables et des vieillards, bouleversé un monde de rites et d'étiquettes qui baigne dans l'extraordinaire formalisme de Confucius. Pendant la première période ils accomplirent les réformes attendues. A la jeunesse ils donnèrent la conscience d'elle-même. Aux pauvres et aux miséreux ils promirent l'âge d'or. A tous ils apportèrent l'écho des passions qui gouvernent le monde actuel. Les villageois souhaitaient une modernisation, mais les Viets allèrent trop loin : ils s'attaquèrent aux dogmes et à la foi. Partout les paysans s'opposèrent à l' « ordre nouveau » des commissaires politiques. Le terrain est donc maintenant favorable au gouvernement nationaliste, à condition qu'il ne tente pas de rétablir l'ancien état de choses. Les paysans, profondément marqués par le Vietminh, espèrent certes le retour à la vie normale, pourvu qu'il s'accomplisse en tenant compte des conditions nouvelles.

Dans cette nation rurale, les questions paysannes sont essentielles, mais dans les villes, qui se sont développées à un rythme étonnant depuis le début de la guerre, le problème majeur est autre. Saïgon, par exemple, a maintenant plus de deux millions d'habitants. Là reposent tout ensemble le problème des réfugiés, le problème des Eurasiens et, dominant les autres, le problème du prolétariat. La législation du travail date de l'époque française et elle est calquée d'assez près sur celle de la métropole. Les premiers textes, remontant à 1928, visent à la protection des coolies de plantations. A l'époque du Front populaire en France, en 1936, furent établies en Indochine les dispositions essentielles de toute réglementation sociale ; des lois précises réglementèrent le repos hebdomadaire, la durée de la semaine de travail, le travail de nuit des femmes et des enfants, le congé annuel, le salaire minimum. Une législation sur les accidents du travail fut instituée en 1944 et, après la guerre, un régime d'allocations familiales. Mais ces réformes s'appliquent surtout aux grandes et aux moyennes entreprises, principalement européennes. Heureusement, le code de travail officiel est complété par les mœurs, par un code de travail privé et tacite régissant de façon libérale les rapports des patrons autochtones avec leurs employés. Il demeure en cela quelque chose de corporatif et d'artisanal. Surtout la véritable sécurité sociale au Vietnam est la famille (et Dieu sait si elle est vaste !) dont tous les membres se doivent aide et protection. Non, il n'existe guère, même dans une ville surpeuplée comme Saïgon, de misère affreuse, asiatique. Cependant, quand le Vietnam aura de nouveau une existence économique normale, le jeune Etat devra revoir et développer sa législation sociale. Les syndicats sont actuellement pratiquement interdits (parce qu'ils seraient l'instrument par excellence de la propagande du Vietminh). Mais une organisation plus équitable du monde du travail sera l'une des tâches premières du Vietnam d'après guerre.

LA LANGUE FRANÇAISE RETROUVE SA PLACE

AUX masses vietnamiennes en plein accroissement la France apporta aussi une instruction moderne. Certes il existait une ancienne culture, mais qui n'aboutissait en fin de compte qu'à la formation de quelques milliers de mandarins. La substitution du *quoc-ngu* (langue annamite en lettres latines) aux caractères chinois fut la réforme essentielle qui permit l'éducation populaire. Les Français purent donc créer, à côté de l'enseignement traditionnel, un enseignement franco-annamite. L'enseignement à la chinoise, dont se détournèrent les Vietnamiens, disparut pendant la guerre de 1914, et l'Université vit le jour. Elle s'assignait un double but : répandre dans la masse une instruction primaire, forger les élites nécessaires à la mise en valeur du pays. Son effort fut énorme et fit passer les effectifs scolaires de 139.000 à 715.000 entre 1920 et 1944. Rares furent les villages dépourvus désormais d'une école et de son maître. Mais pour les enfants des rizières, c'était en annamite, dans leur langue même, qu'ils apprenaient les éléments premiers de la vie et du monde. Le français n'était enseigné qu'au second degré, si bien que c'est en grande partie dans notre patrimoine que la nouvelle *intelligentsia* prit les fondements essentiels de son nationalisme et de sa révolte.

L'avènement de l'indépendance parut ébranler jusqu'aux fondements mêmes du système. Il y eut un élan pour la langue et la tradition nationales, qui, à un moment, parurent prendre la forme d'une réaction antifrançaise. Mais bientôt, après avoir banni le français de l'enseignement primaire et l'avoir sérieusement attaqué dans l'enseignement secondaire, les Vietnamiens comprirent leur erreur.

Il leur fallait une langue de portée universelle, pour eux et surtout dans leurs rapports avec le reste du monde. Et jamais les élèves autochtones n'ont été plus nombreux dans les lycées français, jamais les étudiants vietnamiens n'ont accouru en plus grand nombre dans les universités de France. Et le français retrouve sans contrainte sa place dans les lycées, dans les écoles du Vietnam...

L. B.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	Jean LETOURNEAU ministre d'État, chargé des relations avec les États Associés.
DE LATTRE QUI DEMEURE	
LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE, UNIVERS EN RACCOURCI	Lucien BODARD
L'INDOCHINE SUR L'ÉCHIQUIER ASIATIQUE	Robert ÆSCHELMANN
LES ÉTAPES DE L'INDÉPENDANCE VIETNAMIENNE	
DE L'UNION FRANÇAISE A L'ÉTAT ASSOCIÉ	Pierre-André RIGAULD
DRAME ET CHANCES DU NATIONALISME VIETNAMIEN	L. B.
L'ARMÉE VIETNAMIENNE, UN GAGE ET UN SYMBOLE	Lucien BODARD
RÉALITÉS CAMBODGIENNES	Jacques d'AMBLIMONT
LE LAOS ENTRE LE RÉGIME PATRIARCAL ET LA DÉMOCRATIE MODERNE	Robert ÆSCHELMANN
L'ÉTRANGE PRODUCTION INDOCHINOISE SOUS LE SIGNE DE LA MITRAILLETTE	Lucien BODARD
LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES ET FINANCIÈRES DE L'INDÉPENDANCE	Henri BERTHIER
A LA RECHERCHE DE L'INDOCHINE HEUREUSE	L. B.

Les photographies qui illustrent ce numéro proviennent des Services français d'information en Indochine, de M. Villanove et de A. D. P.

La photographie en couleurs de notre couverture est de M. Gruot.
Elle représente une tour de garde en plaine des Joncs.

CE NUMÉRO SPÉCIAL A ÉTÉ PRÉPARÉ PAR NOTRE ENVOYÉ PERMANENT LUCIEN BODARD AVEC LA COLLABORATION DES SERVICES FRANÇAIS D'INFORMATION EN INDOCHINE ET DES MINISTÈRES DE L'INFORMATION DU VIETNAM ET DU LAOS

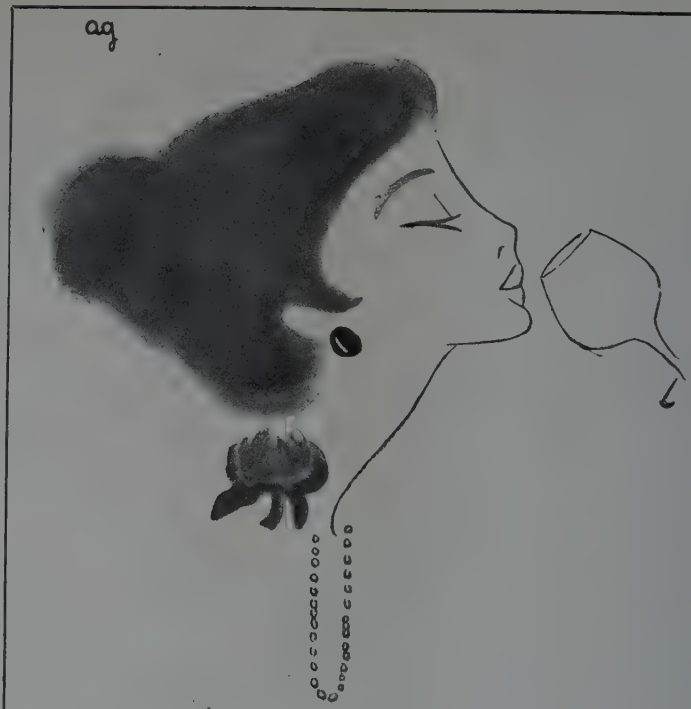
LA PRÉSENTATION DE CE NUMÉRO EST DUE A MARC RÉAL, DIRECTEUR ARTISTIQUE DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

UN INSTRUMENT DE GRANDE CLASSE

KLEIN

ENVOI GRATUIT SUR DEMANDE DE NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL ET DE L'ADRESSE DE NOS AGENTS

141 RUE LA FAYETTE
PARIS-X^E TRU. 05-31



élégants et racés
les grands vins élevés par

GAUTHIER FRÈRES

BEAUNE (Côte-d'Or) - BORDEAUX (Gironde)

VOUS QUI FAITES DU CINÉMA...

UN SEUL PROJECTEUR 16 mm.

VOUS DONNERA TOUJOURS SATISFACTION

HORTSON

LE SEUL PROJECTEUR 16 mm. FRANÇAIS A CROIX DE MALTE

3 MODÈLES :

POUR L'AMATEUR ET L'ENSEIGNEMENT : **HORTSON PORTATIF** EN DEUX VALISES

POUR LA PETITE ET LA MOYENNE EXPLOITATION : **HORTSON CABINE** A LAMPE A INCANDESCENCE

POUR LA GRANDE EXPLOITATION : **HORTSON A ARC** HAUTE INTENSITE

LA TECHNIQUE DU 35 mm. APPLIQUÉE AU 16 mm.

COMPAGNIE FRANÇAISE HORTSON, 58, rue d'Hauteville, PARIS-X^e — Téléphone TAI 50-85

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF POUR LES ÉTATS ASSOCIÉS D'INDOCHINE

SIPEO — 47, RUE CATINAT — SAIGON

SAïGON

LES DEUX GRANDS HOTELS D'INDOCHINE

ADMINISTRATEUR : M. FRANCHINI
DIRECTEUR : P. MATEILLE

SUR LA RIVIÈRE DE SAIGON DOMINANT LA "PLAINE DES JONCS" AVEC LES MONTAGNES DU "CAP S^t-JACQUES" COMME FOND

L'HÔTEL MAJESTIC

de l'avis unanime le Palace le plus moderne du Sud-Est Asiatique

150 CHAMBRES
150 SALLES DE BAINS
APPARTEMENTS DE LUXE
RESTAURANT
BAR AU SOMMET DE L'IMMEUBLE

AU CENTRE DE LA VILLE

LE CONTINENTAL

Si cher au cœur des Saïgonnais

150 CHAMBRES 150 SALLES DE BAINS
APPARTEMENTS
ENTIÈREMENT RÉNOVÉ AVEC SA TERRASSE ET SON BAR SUR LA RUE CATINAT
SON RESTAURANT SUR LA PLACE DU THÉATRE

SAïGON

UNION AÉROMARITIME DE TRANSPORT

19, BOULEVARD MALESHERBES, PARIS - ANJ. 78-04

COMPAGNIE MARITIME
DES
CHARGEURS REUNIS

INDOCHINE

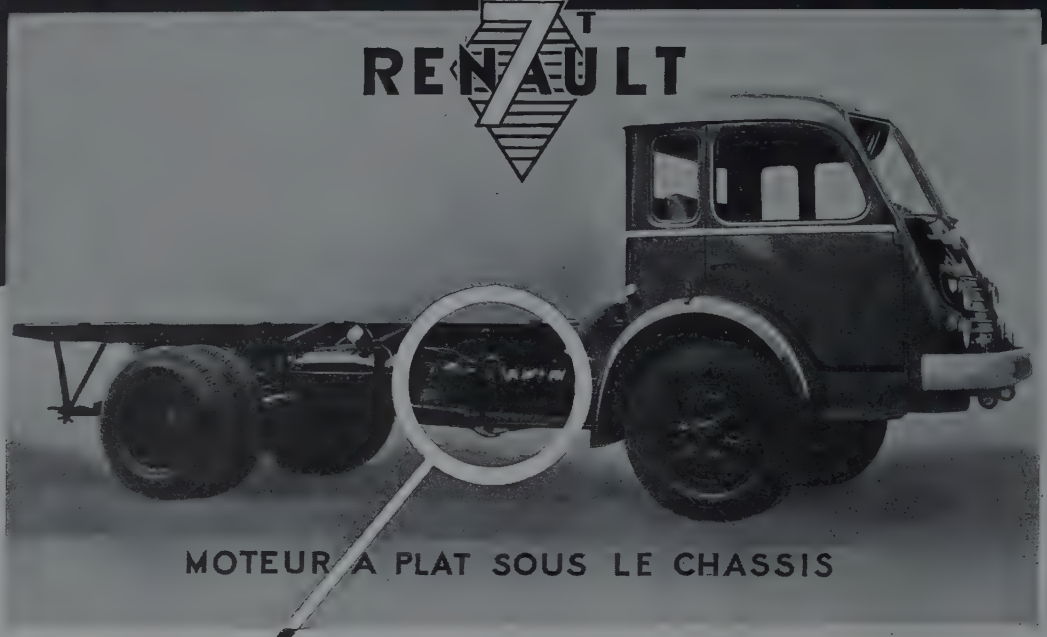
IMPRIMERIE E. DESFOSSES NEOGRAVURE

SOCIÉTÉ DES

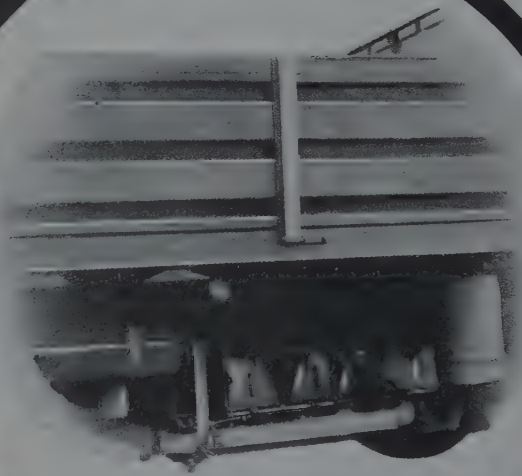
GARAGES CHARNER

DIRECTION SAÏGON : ROGER BORDES

RENAULT 7T



MOTEUR A PLAT SOUS LE CHASSIS



MOTEUR HUILE LOURDE
6 cylindres horizontaux
105 cv à 2500 t/mn
20 litres au 100km.

- Equilibre parfait du véhicule
- Répartition rationnelle des charges
- Large surface utile
- Aucun porte à faux
- Accessibilité et économie d'entretien
- Aucune vibration
- Confort du conducteur et des passagers
- Rapide et maniable

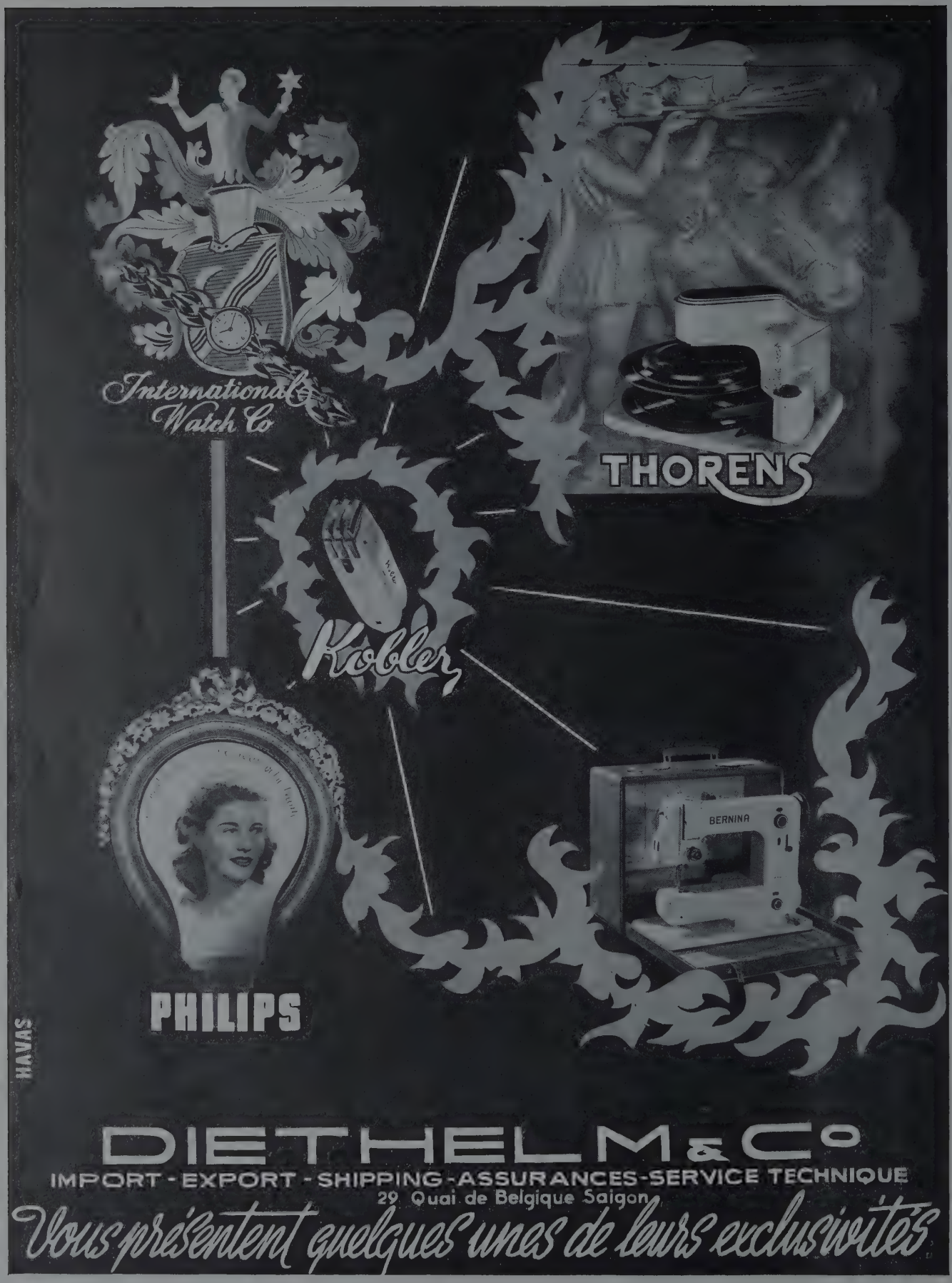
PAR SA VITESSE ET SA TENUE DE ROUTE LE NOUVEAU CAMION 7 TONNES AUX FORMES RAMASSÉES ET TRAPUES EST LE VÉRITABLE

BOULEDOGUE MODERNE

DE LA ROUTE

D'APRÈS HAVAS

HAÏPHONG
renaît
par
son PORT
son AÉRODROME
ses INDUSTRIES



DIETHELM & Cº

IMPORT - EXPORT - SHIPPING - ASSURANCES - SERVICE TECHNIQUE

29 Quai de Belgique Saigon

Vous présentent quelques unes de leurs exclusivités

SOCIÉTÉ DE TRANSPORTS AÉRIENS EN EXTRÊME-ORIENT

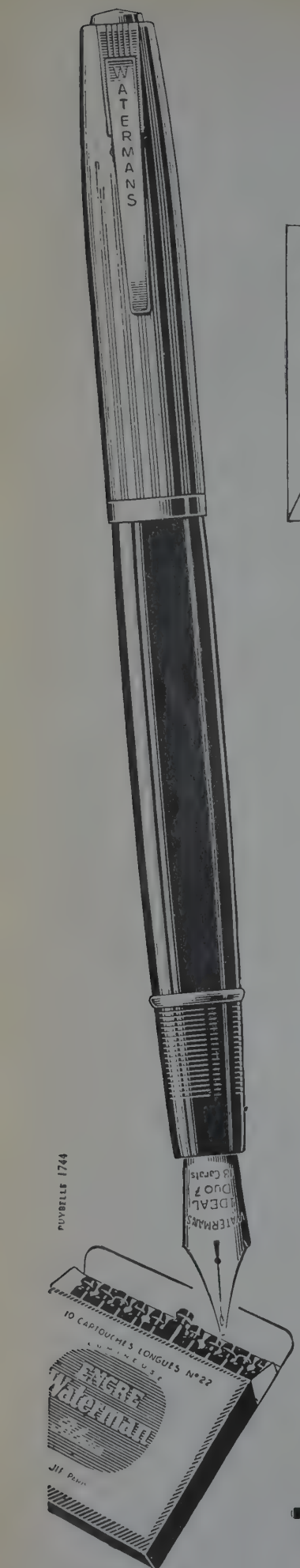
affrétée par "Cosara"

La plus belle réalisation de

l'aviation privée en Indochine

LA CHAMBRE DE COMMERCE HANOÏ

Joie de vivre....
Croisières des
MESSAGERIES MARITIMES
12 BOULEVARD DE LA MADELEINE - PARIS (9e) - TEL. : OPE. 07-60 (10 LIGNES)



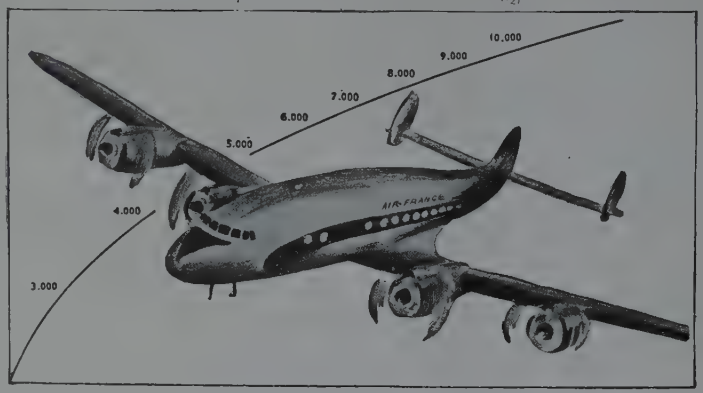
Etui de 10 cartouches d'Encre Waterman "La meilleure des encres"

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET MÉTIERS
LABORATOIRE D'ESSAIS
292, RUE St MARTIN - PARIS (3e)
TÉLÉPH. - TURBIGO 71-20 - 71-21

PARIS le 19 Février 1952

PROCÈS-VERBAL DE L'ESSAI N° 111 191

DEMANDÉ PAR Société JIF-WATERMAN
6, Rue Monsigny - PARIS - 2ème
ENREGISTRÉ LE 24 Janvier 1952
ESSAIS D'ÉTANCHEITE DE POSTE PLUMES STYLOGRAPHES



Le nouveau stylo **Waterman** *DUO 7* **ne fuit pas en avion"**

nous disent les pilotes d'AIR FRANCE

★

C'est aussi ce qu'ont démontré les épreuves auxquelles le Waterman DUO 7 a été soumis au Laboratoire d'essais du Conservatoire National des Arts et Métiers.

C'est la fin d'un souci pour tous ceux qui voyagent en avion.

Le **Waterman DUO 7** possède en outre ces 3 supériorités :

— La **plume spéciale DUO 7,** réversible donnant 2 écritures, d'un côté l'écriture normale et de l'autre une écriture fine pour le carnet, les annotations, etc...

— Le **conduit compensateur à lamelles** qui régularise le débit d'encre et assure une écriture immédiate.

— La **cartouche d'encre** qui est le plus grand perfectionnement apporté au stylo depuis son invention et qui permet :

— la recharge instantanée et propre (elle peut se faire même en gants blancs) à tout moment et en tout lieu,

— une contenance plus grande,

— la suppression de tout mécanisme.

PRIX : Le **Waterman DUO 7,** capuchon doublé or, avec étui de sécurité contenant une cartouche de rechange..... **7.950 Frs**
Le porte-mines à mine Aiguille assorti ..... **2.950 Frs**

Sur ces prix baisse de 5 %

★

LE NOUVEAU PORTE-MINES

Jif *Aiguille*

Quel que soit le genre de porte-mines que vous utilisez, remplacez-le par le nouveau porte-mines JIF à mine fine comme une aiguille.

Voici ses avantages :

— Extrême finesse qui permet une écriture bien lisible pour le carnet, la comptabilité, les croquis, etc...

— Fixité absolue de la mine assurée par sa double pince brevetée.

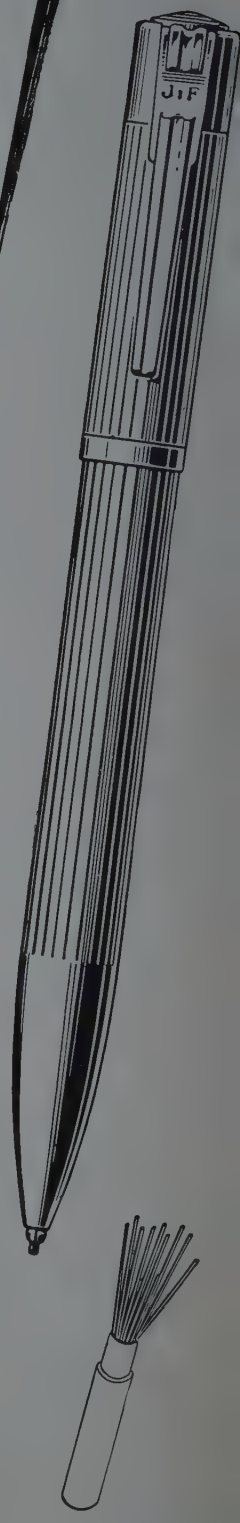
— Automatisme de l'avance et du remplacement de la mine.

— Importante réserve de mines pour plusieurs mois.

— Forme élégante et moderne.

Tout est nouveau dans ce porte-mines.

Le porte-mines Jif Aiguille : **1075 Frs**
Sur ce prix baisse de 5 %



Etui de 12 mines "Aiguille" JIF calibrées au 1/100e de mm

Jif Waterman

Préférés dans le monde entier.

NOUVELLE 1744

VERS L'EXTRÊME ORIENT PROFITEZ DES FACILITÉS OFFERTES PAR AIR FRANCE

SAÏGON
A 33 H DE PARIS
EN CONSTELLATION

VOUS ATTEINDREZ FACILEMENT
TOUTES LES VILLES D'EXTRÊME-ORIENT

Avec les lignes locales Air Vietnam : vous pourrez profiter des correspondances vers Haïphong, Hong-Kong...

Avec les Constellation Air France, un voyage en Extrême-Orient est l'affaire de moins de deux jours.
Vous organiserez facilement votre déplacement puisque vous pourrez choisir entre trois services par semaine.
Et souvenez-vous qu'avec Air France vous éviterez les fatigues habituelles des longs trajets. Tout est prévu à bord pour votre bien-être, votre repos. Vous garderez longtemps le souvenir des excellents repas que vous dégusterez.

TOUTES AGENCES DE VOYAGES ET

AIR FRANCE

— 119, CHAMPS-ÉLYSÉES - BALZAC 70-50 - 2, RUE SCRIBE - OPÉRA 41-00 —

DENIS FRÈRES D'INDOCHINE

SIÈGE SOCIAL : 4, RUE CATINAT, SAIGON

SAIGON - CANTHO - PNOMPENH - TOURANE - THAKKEK - HANOI - HAIPHONG - NHATRANG

IMPORT - EXPORT - ARMEMENT
ASSURANCES - LLOYD'S AGENTS
SHIPPING - AIR SERVICE

SOCIÉTÉ DES RIZ D'INDOCHINE DENIS FRÈRES "S.A.R.I."

COMPAGNIE COTIERE DE L'ANNAM "C.C.A."

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE DE REMORQUAGE ET D'ACCONAGE "S.I.R.A."

EN FRANCE PARIS, BORDEAUX, MARSEILLE, LYON — ***EN AFRIQUE*** ALGER, CASABLANCA — ***A HONGKONG*** et ***A TOKIO*** INDOCHINA TRADING COMPANY LTD — ***A BANGKOK*** COMMERCIAL COMPANY OF SIAM LTD

J. M. M. ISMAEL FILS AZIZ ET CIE

SAIGON

General Goods Dept.
173-179, rue Catinat.

Piece Goods Dept.
38, rue Vienot.

Tel Add: JASMIN

IMPORTERS-EXPORTERS

REPRESENTATIVES OF WELL-KNOWN MANUFACTURERS THROUGHOUT THE WORLD

Correspondents in Paris;

T. C. R. M., et
Ets Glory Lacour,
95, rue Réaumur,
PARIS - 2e.

Ste des Imprimeries & Librairies Indochinoises

SILI

MAISON C. ARDIN - FONDÉE EN 1868

64-70, RUE CATINAT - SAIGON - Téléph. 20.345 - 21.889

LIBRAIRIE PAPETERIE FOURNITURES DE BUREAU

Agent exclusif de : PAPETERIES DU MARAIS — Meubles RONÉO — Encres OGE & GAUGER — Caractères RADIGUER — Carbones & Rubans GUYENNE — Papier Hélio DIAZOLUX

Bureau à Paris : EICO - 21, bd St-Martin (IIIe) ARC. 35-59.

ALCAN SAÏGON S. A.

au capital de 2.400.000 $

7, Quai de Belgique

TÉL. : 21.338 (CA. 548)

IMPORT
EXPORT

SHIPPING
CAOUTCHOUC

Correspondants sur les marchés de :

PARIS — **NEW-YORK**
LONDRES — **SINGAPORE**

AIR-VIETNAM

SIÈGE SOCIAL : 5, QUAI LE MYRE-DE-VILERS, SAIGON

SAÏGON — **HANOÏ**

HONG-KONG
HAÏPHONG
HUÉ
DONG-HOÏ
NHATRANG
TOURANE
PNOM-PENH
DALAT
VIENTIANE
SENO
SIEMREAP
BANGKOK

GENERAL MOTORS OVERSEAS CORPORATION

GMC
TRUCKS

Buick

GM
GENERAL MOTORS

Pontiac

REPRÉSENTANT POUR LE SUD-VIET-NAM ET LE CAMBODGE

M. FRANCHINI

132, RUE CATINAT

SAIGON

LOUIS OGLIASTRO & Cie

S. A. R. L. Capital : 204.000.000 de francs

Maison fondée en 1875

•

SAÏGON - HAÏPHONG - HANOÏ - PNOM-PENH

•

Siège Social : **SAÏGON**

IMPORTATION EN INDOCHINE DE TOUS PRODUITS

Représentants en France :

Ste COMMERCIALE

OGLIASTRO

60, rue Pierre-Charron, PARIS (8e)

JULES ROBIN & Co

COGNAC

AGENTS DANS TOUS LES PAYS DU MONDE

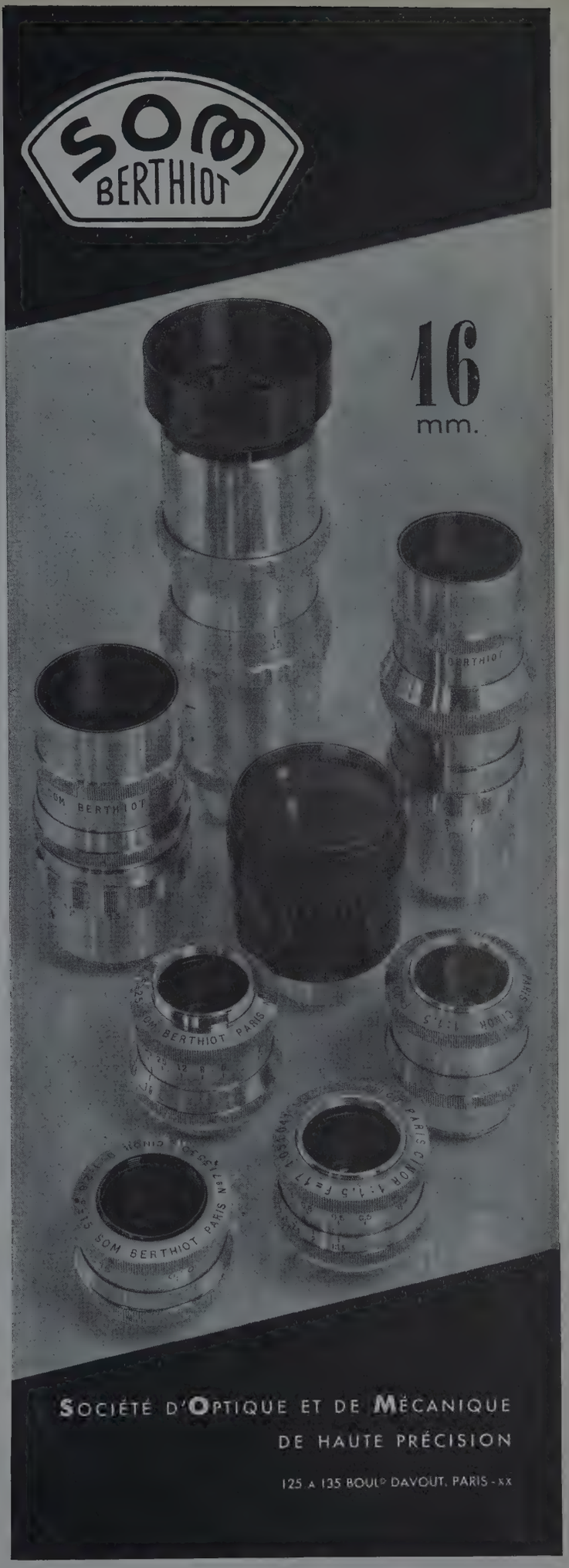
SANDEMAN
5, rue Royale
PARIS
Dépositaires

Louis **OGLIASTRO & Cie**
SAÏGON
Concessionnaires exclusifs pour l'Indochine

BRASSERIES
ET
GLACIÈRES
DE L'
INDOCHINE

S. A. CAPITAL IC $ 94.248.000
6, RUE PAUL-BLANCHY - SAÏGON

USINES A
SAÏGON — CHOLON — CANTHO
PHNOM-PENH - HANOÏ - HAÏPHONG



Agent exclusif pour les États associés d'Indochine :
SOCIÉTÉ INDÉPENDANTE DE PHOTOGRAPHIE ET D'OPTIQUE
SIPEO
47, rue Catinat - SAÏGON

Comptoir Pharmaceutique d'Extrême-Orient

Lucien GAMBY — PHARMACIEN

Adresse télégraphique : CEPEO - SAIGON
Téléphone : 20.524 - B. P. 275 SAIGON

AGENT GÉNÉRAL DE NOMBREUX LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES

SON ORGANISATION
à la fois
COMMERCIALE ET DE DOCUMENTATION
lui permet d'être

AU SERVICE DU PHARMACIEN :
Distribution assurée dans les 3 États associés aux meilleures conditions dans les meilleurs délais.

AU SERVICE DU PRATICIEN :
Présentation et diffusion des Spécialités. — Édition de l' « Information Médicale d'Extrême-Orient ».

COMPAGNIE FRANÇAISE
INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE
EN EXTREME-ORIENT

C. O. F. I. C.

S. A. R. L. AU CAPITAL DE 34.000.000 DE FRANCS
SIÈGE SOCIAL : 82, Bd DE MARSEILLE - CASABLANCA
Télégramme : COFICEO

IMPORT - EXPORT

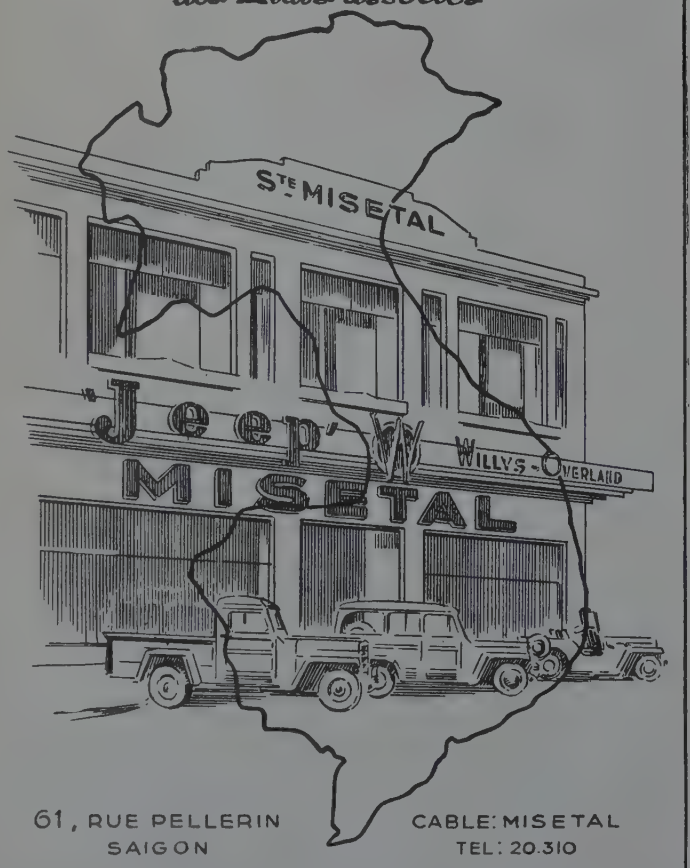
MATÉRIEL INDUSTRIEL & T. P.
PRODUITS DIVERS COLONIAUX

AGENCES :
PARIS : 48, rue de Rome
Télégramme : COFICAP
SAIGON : 92, rue Pellerin
Télégramme : COFIC
PNOM-PENH : 67, rue Gallieni
Télégramme : COFIC

CORRESPONDANTS :
CALCUTTA - SINGAPORE - AFRIQUE FRANÇAISE - HONG-TRANG

Les véhicules les plus utiles des Etats associés

AIP 52



61, RUE PELLERIN
SAIGON

CABLE: MISETAL
TEL: 20.310

COMPAGNIE FRANÇAISE
DES
CHEMINS DE FER
DE L'
INDOCHINE
ET DU
YUNNAM

Société Anonyme au capital de 231.000.000 de fr.

SIÈGE SOCIAL :
89, rue de Miromesnil
PARIS (8e)

DIRECTION DE L'EXPLOITATION :
82, boulevard Gambetta - HANOÏ

Tél. : 553 - 554

Matières Plastiques
Caoutchouc Manufacturé

★

UNION FINANCIÈRE EXTRÊME-ORIENT

★

Ébonite - Bakélite - Vinylite - Alkatheni

Revêtements sur métal - Tissus gommés

Tuyaux - Bottes - Joints - Spongieux

Tapis de sol - Courroies

TOUS ARTICLES INDUSTRIELS

★

USINE ET BUREAUX

4, rue Cornulier-Lucinière

SAIGON Cardi 411

JOB

fait les Cigarettes les meilleure

FABRIQUÉES PAR C.O.F.A.T

CHOLON – SAÏGON

AVEC LE VÉRITABLE PAPIER A CIGARETTES

JOB

Les Transitaires Réunis

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.300.000 PIASTRES

ENTREPRENEURS DE TRANSPORTS
COMMISSIONNAIRES EN DOUANE
ACCONAGE — MANUTENTION
TRANSIT — EMBARQUEMENTS
DÉBARQUEMENTS - SURVEILLANCE
BAGAGES — AFFRÈTEMENTS
ASSURANCES
TRANSPORTS TERRESTRES ET FLUVIAUX
DÉMÉNAGEMENTS - EMBALLAGES - GARDE-MEUBLES

SIÈGE SOCIAL : **158 D & E, rue Catinat, SAIGON**
TÉL. : 20.711 A CARDI 538 — ADR. TÉL. : TRANSAS SAIGON

SUCCURSALE A PARIS : **30, Pl. de la Madeleine, Paris-8e**

CLCT

pénètre avec ses avions dans les Coins les plus reculés

Cie LAOTIENNE COMMERCE TRANSPORT
SARL: 1200000 $
SIÈGE : 2, R. NGUYÊN-XÍ - HANOI.

A chaque goût

sa cigarette

FABRIQUEES PAR MICCHOLON

ÉTABLISSEMENTS

L. WEGELIN

Maison fondée en 1915

S. A. R. L. au Capital de frs : 150.000.000

1, rue de la République, 1

LYON

SUCCURSALES :

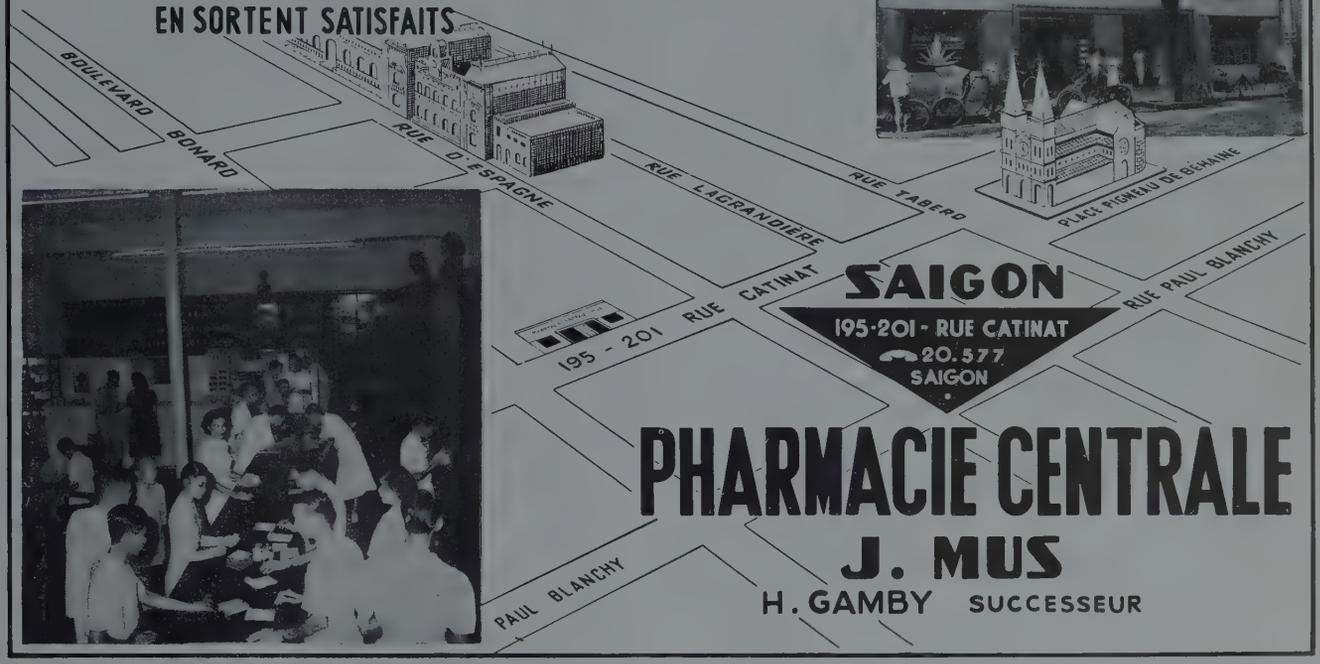
SAÏGON
26, rue Catinat

HANOÏ
32, boulevard Rollandes

IMPORTATION AU VIET-NAM
DE TOUS PRODUITS ET ARTICLES

1.000 Clients

CHAQUE JOUR
EN SORTENT SATISFAITS



PHARMACIE CENTRALE

J. MUS

H. GAMBY SUCCESSEUR

Ets BOY-LANDRY S.A.

15, PLACE A. FORAY - SAÏGON

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6.800.000 DE PIASTRES - R. C. SAÏGON N° 3247 B

SAÏGON - HANOÏ - HAÏPHONG - PHNOM-PENH

ROGER & GALLET

Jean Marie farina

Pathé

Marconi

RADIO-PHONOS-DISQUES

ALIMENTATION

ADET - POL ROGER - PICON - BONAL

ASSURANCES

ACCIDENTS
TRANSPORTS
INCENDIE

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE DE TRANSPORTS

Voitures de tourisme
CHRYSLER
PLYMOUTH

Camions
FARGO

Voitures utilitaires
LAND ROVER

★

95, rue Mac-Mahon
SAIGON
33, rue Hassakan
PHNOM-PENH

MATÉRIEL INDUSTRIEL
PIÈCES DÉTACHÉES — RÉPARATIONS

SIT

Société Indochinoise de Potasse et d'Engrais Chimiques d'Extrême-Orient

(S. I. P. E. C. E. O.)

119, Boulevard Bonard — **SAIGON** — B. P. 407

POTASSE D'ALSACE Marque déposée

Engrais Chimiques

OFFICE NATIONAL ONIA TOULOUSE INDUSTRIEL DE L'AZOTE

pour toutes les Cultures

PÉCHINEY PECHINEY-PROGIL **PROGIL**

Spécialités agricoles Péchiney Progil
pour la Défense des Cultures

THE EAST ASIATIC COMPANY LTD

11, rue Lefèbvre, SAIGON — Téléphone : 20.462

COMMERCE - INDUSTRIE - NAVIGATION

Siège social: 2, Holbergsgade, Copenhague.

Succursales: Assomption, Bandon, Bangkok, Bombay, Buenos Aires, Calcutta, Cali, Canton, Capetown, Cebu, Costermansville, Dairen, Dar-es-Saalam, Davao, Durban, Encarnacion, Gênes, Haadyai, Hambourg, Harbin, Hong-Kong, Ipoh, Johannesbourg, Kampala, Karachi, Kigali, Kisumu, Klang, Kuala-Lampur, Kumasi, Lahore, Lampang, Londres, Madras, Malacca, Manille, Melbourne, Mexico, Mombassa, Montréal, Moshi, Nairobi, New-York, Paris, Pénang, Port-Élisabeth, Posadas, Prae, Prague, Rangoon, Récife, Rio-de-Janeiro, Saïgon, San-Francisco, Santos, Sao-Paulo, Seattle, Sekondi, Seremban, Changaï, Singapore, Saint-Thomas, Sydney, Tabaco, Tahsis, Teluk-Anson, Tien-Tsin, Tokio, Tsing-Tao, Usumbura, Vancouver.

Siège social : COPENHAGEN

Société Cotonnière du Tonkin

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 400 MILLIONS DE FRANCS

SIÈGE SOCIAL ET USINES A NAM-DINH

•

Filature - Tissages -
Teinture - Blanchiment
Fabrique de Couvertures

•

Agences à
Hanoï, Haïphong, Saïgon et Phnom-Penh

JEAN DANCETTE

INDUSTRIEL-CONSTRUCTEUR

A. G. C. M.

ATELIER GÉNÉRAL DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES

•

Constructions et Réparations navales

FONDERIE - FORGE
CHAUDRONNERIE
GALVANISATION
SOUDURES ÉLECTRIQUE
ET OXYACÉTYLINIQUE

•

185, rue de la Marine

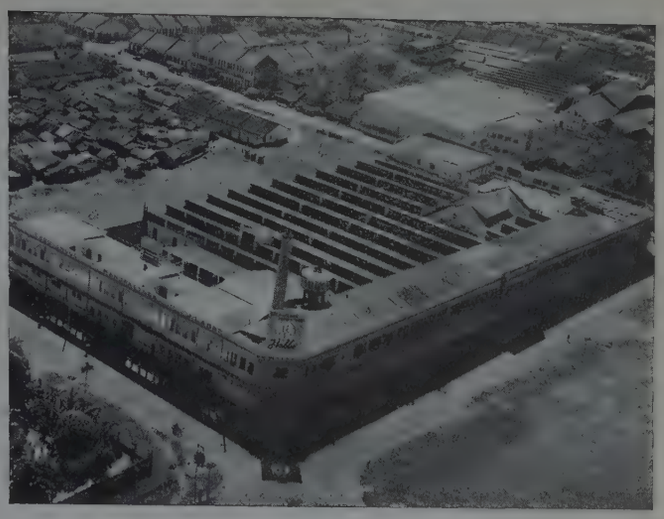
HAÏPHONG

(Nord-Vietnam)

Tél. : N° 118 - Adr. télégr. : DANCETINDO-HAÏPHONG

BASSIN DE RADOUB

Rue de l'Arsenal - HAÏPHONG



LE CAOUTCHOUC MANUFACTURÉ

J. LABBÉ

2-4-6, Rue Belland
SAIGON (Sud-Viêt-Nam)

Téléphone : 20.609
SAIGON

Adresse télégraphique :
CAMALASA - SAIGON

Bureau Administratif :
PARIS
81, rue d'Amsterdam - VIII^e
Téléphone : Tri. 35-54
Adresse télégraphique :
CAMALASA - PARIS

NOS FABRICATIONS

Pneus vélos
Chambres à air
Tous articles pour vélos
Tapis auto
Tapis d'appartements
Tapis salle de bain
Tissus caoutchoutés
Tuyaux Aspiration
Tuyaux Refoulement
Tuyaux Vapeur
Tuyaux Air Comprimé
Tuyaux Essence
Tuyaux Soudure Autogène
Tous autres tuyaux
Tubes tout gomme
pour eau, gaz,
dépression, etc.
Patins rizerie
Courroies plates
Courroies trapézoïdales
Feuilles souples
Feuilles armées
Rondelles tous genres
Clapets de pompes
Joints
Ebonite
Tous articles pour usines et rizeries

TOUS ARTICLES POUR :

L'INDUSTRIE, L'HYGIÈNE, LE BAIN

COMPAGNIE DE COMMERCE & DE NAVIGATION D'EXTRÊME-ORIENT

Capital : 12.000.000 de I.C.S.

12, boulevard Charner, 12 — SAIGON

Sociétés affiliées :

SOCIÉTÉ DES GARAGES CHARNER
COMPTOIRS GÉNÉRAUX DE L'INDOCHINE
SOCIÉTÉ AGRICOLE ET INDUSTRIELLE DU THAP MUOI
SAIGON
SOCIÉTÉ SODEX — SOCIÉTÉ OFIMA
CASABLANCA

COMPAGNIE DE GÉRANCE ET DE COMMERCE POUR LA FRANCE ET LES PAYS D'OUTRE-MER

12, rue Boissy-d'Anglas, 12 — PARIS (8e)

AGENCES

VIET NAM — CAMBODGE — JAPON

Correspondants sur tous les grands marchés du monde

EXPORT — IMPORT — ASSURANCES — SHIPPING

COMPAGNIE CONTINENTALE DE L'INDOCHINE

Adresse télégraphique : CONTINDOC

Société Anonyme au Capital de 7.000.000 $.

EXPORTATION DE CÉRÉALES ET PRODUITS DIVERS
IMPORTATION DE FARINE, SUCRE, SACS DE JUTE

★

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE DE COMMERCE ET DE TRANSPORT

Adresse télégraphique : INDOCOTRA

Société Anonyme au Capital de 1.400.000 $.

IMPORTATION - EXPORTATION DE TOUS PRODUITS
TRANSIT - AFFRÈTEMENT ASSURANCES

19, rue Lefebvre, SAIGON.

Téléphone { 21.280 / C A.546

ÉTABLISSEMENTS

DUMAREST D'INDOCHINE

MAISON FONDÉE EN 1888

S. A. R. L. au Capital de 489.600.000 francs

SIÈGE SOCIAL : **SAIGON** - 20, quai Le-Myre-de-Vilers

PNOM-PENH - HANOÏ - HAÏPHONG - HONG-KONG

MARQUE DÉPOSÉE

IMPORTATION DE :
TISSUS COTON
TOUS AUTRES TEXTILES
ET TOUS PRODUITS

AGENTS EN FRANCE :

DUMAREST & FILS

MAISON FONDÉE EN 1838

S. A. R. L. au Capital de 135.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL : **ROANNE**, 13, rue Beaulieu - Tél. 29-86, 29-87

BUREAU D'ACHAT { **PARIS**, 17, av. George-V - Tél. ÉLY. 79-23 (2 lignes groupées)
LYON, 15, quai Saint-Clair - Tél. BUR. 31-12

SOCIÉTÉ DES CIMENTS PORTLAND

ARTIFICIELS DE L'INDOCHINE

USINES A HAIPHONG (NORD-VIET-NAM)

CIMENT PORTLAND
MARQUE "DRAGON"

CIMENT A HAUTES RÉSISTANCES
INITIALES MARQUE "SUPERDRAGON"

EN VENTE CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS DE L'INDOCHINE

NEW YORK
L. I. D.
595, Madison avenue
NEW YORK 22 N. Y.

PARIS
7, rue Quentin-Bauchard (8e)
Télégr. : CARINDO-PARIS
Téléphone : ÉLYSÉES 03-42

LONDRES
Anco
Anco House Buckingham Gate
LONDRES S. W. 1

C. A. R. I. C.

CHANTIERS ET ATELIERS RÉUNIS D'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 24.000.000 I. C. ‡
5, quai Le Myre-de-Vilers - SAIGON (Sud-Viet-Nam)

DÉPARTEMENTS DE CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES ET MÉCANIQUES

Constructions et réparations de navires, charpentes, etc.
Fonderies d'Acier, Fonte, Bronze, Aluminium, etc.

SAIGON : 5, quai Le Myre-de-Vilers
Téléphone : 20.055

HAIPHONG : 30 à 36, rue du Fort-Annamite
Téléphone : 140

DÉPARTEMENT REPRÉSENTATIONS - SAIGON : 22, rue Catinat - Téléphone : 21.271

Représentants de :

INTERNATIONAL HARVESTER
MAC CORMICK DEERING
SULZER
ASTER
MILLS
PATAY
CROSSLEY BROS
AUTO-DIESEL
ARCHIMEDES
ELECTROLUX
HUCKAUF-BULLE
WORTHINGTON

PHILCO
C.E.B.I.
NORTON
A.F.M.O.
RANSOMES
MARREL
ALLIED NATIONAL CORP.
MAC-KINNON
FRANCIS SHAW
MARSHALLS TEA MACHINERY
E. H. BENTALL
ISOVER St.-GOBAIN

vous offrent :

MOTEURS A EXPLOSION
ET A COMBUSTION INTERNE
MOTEURS ÉLECTRIQUES
MOTEURS A GAZ
MACHINES A VAPEUR
GROUPES ÉLECTROGÈNES
MOTO-ÉLECTROPOMPES
TOUS MATÉRIELS ÉLECTRIQUES
INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES
CONDITIONNEMENT D'AIR
OUTILLAGE DIVERS
MATÉRIEL DE MINES

RÉFRIGÉRATEURS ÉLECTRIQUES
ET A PÉTROLE
MACHINES-OUTILS
VÉHICULES AUTOMOBILES
MACHINES AGRICOLES
TRACTEURS
MATÉRIELS DE PLANTATION
ET DE TRAVAUX PUBLICS
MATÉRIELS DE TRAITEMENT
DES RIZ, THÉS CAFÉS,
CAOUTCHOUCS,
ETC.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an ...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois ...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an ...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois ...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Vous pouvez faire poser
IMMÉDIATEMENT
par votre garagiste la
suspension
GREGOIRE
à flexibilité variable
sur 4 CV. RENAULT
et sur
TRACTION AVANT
*
Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Étoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIÈRES (Seine) Grésillons 40-70

ATL 352

RENTE 3,5 %
A CAPITAL GARANTI

●

Votre or échappe à l'impôt !

Vous n'en paierez pas davantage
avec la nouvelle rente.

74

UN PROCÉDÉ SCIENTIFIQUE NOUVEAU
pour la DESTRUCTION réelle, totale, et durable de tous insectes nuisibles, EXIGEZ
"PARASITOL"
INSECTICIDE conforme aux normes de l'O. M. S. fonctionne avec le BRULEUR ELECTRIQUE
"VATOX" Breveté S. G. D. G.
Chez votre Droguiste ou Sté C. I. N. E. M.
18, RUE CHORON, PARIS 9e

DESCOURS & CABAUD
PRODUITS MÉTALLURGIQUES
S. A. au Capital de 275.000.000 de Francs
Siège Social : LYON

Maisons et Filiales en Extrême-Orient :
SAIGON - HAIPHONG - HANOI - PHNOMPENH
TOURANE - HONGKONG - TOKYO

IMPORTATION
Produits Métallurgiques
Matériaux de Construction
Quincaillerie — Outillage
Machines-Outils — Moteurs-Pompes
Groupes Électrogènes
Matériel Frigorifique
Matériel d'Entreprise
Produits Divers — Alimentation
Boissons — Parfums — Textiles

Assurances — Shipping

Crédit Foncier de l'Indochine
Société Anonyme au capital de 132.500.000 francs

SIÈGE SOCIAL :
9, rue Louis-Murat - **PARIS (8e)**

■

AGENCES :
SAÏGON
HAÏPHONG
HANOÏ

AGRIFLAMME
LANCE-FLAMMES AGRICOLE
BRULEUR A GRANDE PUISSANCE
fonctionnant au pétrole
POUR TOUTES APPLICATIONS AGRICOLES OU INDUSTRIELLES

DÉTRUIT les mauvaises herbes, les ronces, etc.
Aseptise les terres, carbonise les détritus.
DÉCAPE, DÉGÈLE, DÉSINFECTE
poulaillers, étables, bergeries, porcheries, etc.
ET POUR CENT AUTRES USAGES
Appareil complet, emballé, franco France continentale : **16.300** francs.
Autres modèles à 2 et à 4 brûleurs. - Notice G sur demande.

TECHNIQUES AGRICOLES MODERNES
9, rue Mazarine, PARIS-6e
DAN 83-38

COMPAGNIE GÉNÉRALE DE COMMERCE

(L. RONDON & Cº LTD)

Société Anonyme au Capital de 24.000.000 de Piastres

AGENCES :
HANOI - HAIPHONG - TOURANE
PNOM-PENH

SIÈGE SOCIAL :
85, bd de la Somme, SAIGON
Adresse Télégr. : CIEGECO SAIGON

IMPORTATION — Principaux Départements

Alimentation - Fils et Textiles - Santé
Produits Chimiques et Parachimiques - Technique

Principales Exclusivités

Cigarettes « MÉLIA » ● Cognac « MARTELL » ● Fils à coudre et coton pour Ouvrages de Dames « J. THIRIEZ Père et Fils et CARTIER-BRESSON » ● Parfums de « COTY » ● Produits Capillaires « L'ORÉAL » ● Matériel de Terrassement « LE TOURNEAU » (USA) ● Tracteurs tous terrains « LATIL » ● Pièces détachées pour autos et camions « DELOMBRE » ● Appareils et instruments de Chirurgie « DRAPIER »

SOCIÉTÉS AFFILIÉES

L. RONDON & Cº LTD - SHANGAI
L. RONDON & Cº LTD - KUNMING
L. RONDON & Cº (H. K.) LTD - HONGKONG
L. RONDON & Cº (JAPAN) LTD - TOKYO
CIE DES ÉCHANGES INDUSTRIELS & COMMERCIAUX - PARIS
S. A. D'ENTREPRISES FINANCIÈRES & COMMERC. - LAUSANNE
CIE DES DEUX-MERS - TANGER (Maroc)
STÉ AFRICAINE DES ÉTABLISSTS RONDON - DAKAR (A.O.F.)

CORRESPONDANTS

J. MEZIERE & Cº, 9, rue Scribe - PARIS (9e)
AYRTON METALS, 10/13 Dominion Street South Place - LONDON EC 2
SCHROEDER FRÈRES, 8, rue Simonon - LIÈGE (Belgique)
IMPORT-EXPORT-INDUSTRIES INC., 30 Rockefeller Plaza - NEW-YORK, 20 N.Y.

AGENT EXCLUSIF DE VENTE DES CIGARETTES **« MÉLIA »** POUR LES ÉTATS ASSOCIÉS D'INDOCHINE

LUCIEN BERTHET & CIE

BERTHET LEPINE ET CHARPENTIER FRÈRES SUCCESSEURS

■

IMPORTATEURS GROSSISTES

165, rue Catinat, SAIGON

Adresse télégraphique : LUCEBERT — SAIGON
Téléphone : 21.285

■

NOUVEAUTÉS CATINAT

Magasin de détail

165, rue Catinat, SAIGON

Séduction
Sous tous les Climats

ALAIN MICHEL
Propriétaire-Négociant
BEAUNE (Côte-d'Or)

COMPAGNIE INTERNATIONALE DE COMMERCE

74, BOULEVARD CHARNER
SAIGON

IMPORT — EXPORT

PARIS — NEW YORK — LONDRES — HONG-KONG — TOKIO
CASABLANCA — SALISBURY — TANANARIVE

MÉTALLURGIE
MÉCANIQUE
PNEUMATIQUES
TRACTEURS
MOTEURS
MATÉRIEL DE MINES
COMPRESSEURS
MEUBLES MÉTALLIQUES
EXTINCTEURS
ACCUMULATEURS
POMPES
ETC.

MÉLIA

UN NOM...
UNE MARQUE...
UNE RÉPUTATION...

Celles que l'on fume avec plaisir

SOCIÉTÉ
HAVRAISE INDOCHINOISE

Capital : 3.240.000 $ I.C
44, rue LEFEBVRE
S A I G O N
Boîte postale 214
Adr. tél. : HAVRAISE

IMPORT-EXPORT
TOUS PRODUITS D'INDOCHINE

★

SOCIÉTÉ
HAVRAISE INDOCHINOISE

44, rue LEFEBVRE
S A I G O N
Adr. tél. : HAVRAISE

AGENTS GÉNÉRAUX DE :
Cie d'Assurances LA CONCORDE - PARIS
Queensland Insurance Co LTD - SYDNEY
Bankers & Traders Insurance Co LTD - SYDNEY
Royal Exchange Assurance - LONDRES

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

COTON INFROISSABLE

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

MARQUE DÉPOSÉE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DÉPOSÉE

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

En Indochine
comme partout
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret
JUL 1 0 1952
RIVOIRE & CARRET
PARIS - LYON